Catherine Desportes



Le Siège de Malte

La grande défaite de Soliman le Magnifique 1565

PERRIN

Le Siège de Malte

La grande défaite de Soliman le Magnifique

1565

Lorsqu'en mai 1565, les forces ottomanes attaquèrent Malte, il semblait bien que ce fût la fin de l'ordre illustre des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui, en 1530, avaient reçu de Charles Quint les îles de Malte, de Gozo et de Comino. Comment une poignée d'hommes réfugiés dans des forts pouvait-elle prétendre résister aux cent mille Turcs envoyés par Soliman le Magnifique ? En visant Malte, non seulement ce dernier voulait exterminer cet ordre militaire exécré dont les galères lui causaient du tort dans toute la Méditerranée, mais, une fois l'île conquise, il espérait s'emparer de la Sicile, gagner ensuite le sud de l'Italie, puis peu à peu envahir et islamiser l'Europe occidentale. Le grand maître de l'Ordre, Jean Parisot de la Valette, prévenu de l'entreprise turque, demanda vainement des secours aux souverains chrétiens. Mais ceux-ci ne saisirent pas immédiatement l'ampleur de l'enjeu. Restait alors aux chevaliers, issus de nations différentes mais unis dans la même abnégation exigée par leur ordre, à ne compter que sur eux-mêmes. Soutenus par une population maltaise héroïque et dirigés par un grand maître hors du commun, ils opposèrent au fanatisme musulman un esprit de croisade et de sacrifice qui les transforma en redoutables guerriers. Leur résistance victorieuse durant les longs mois d'été finit par susciter l'émerveillement de l'Europe chrétienne. Le « Grand Siège » devint le symbole de la lutte entre l'Evangile et le Coran, entre la Croix et le Croissant. La Valette fut considéré comme un héros et sa victoire, qui fut la première défaite de Soliman, donna un prestige immense à l'Ordre de Malte.



vercken

139F
21,19 €
Prix France TTC

CATHERINE DESPORTES

LE SIÈGE DE MALTE

La grande défaite de Soliman le Magnifique

1565



Perrin

ISBN : 2-262-01495-7

AVANT-PROPOS

Terre sainte, Rhodes, Malte, c'est l'itinéraire méditerranéen de l'ordre religieux, militaire et hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem qui prit le nom de Malte lorsque Charles Quint lui céda l'île en 1530 et qui, déjà riche d'un passé magnifique, y écrivit le chapitre le plus glorieux et le plus important de son histoire. Le siège de Malte de 1565 allait mettre en effet un terme à l'hégémonie ottomane dans cette partie du monde ! Soliman le Magnifique, désireux de porter un coup fatal à l'Ordre et ambitionnant de conquérir la Sicile, le sud de l'Italie et, de victoire en victoire, de s'emparer de toute l'Europe occidentale, convoitait Malte, base capitale pour la campagne envisagée. Sa flotte et son armée, bientôt grossies des troupes algériennes et des corsaires de Tripoli, arrivèrent devant et dans l'île en mai 1565. Cent mille musulmans engagèrent une guerre stratégico-religieuse contre les chrétiens. Ce fut une lutte sans merci. La résistance des chevaliers auxquels s'était jointe la population insulaire fut d'autant plus digne d'admiration qu'ils furent réduits à leur seule force par l'indifférence ou plutôt par les hésitations des souverains européens. Ils eurent la chance d'être commandés par un grand maître exceptionnel, Jean Parisot de la Valette, l'âme de ce siège, qui finit par mobiliser, sinon l'aide, mais l'attention de toute la chrétienté.

Confronté à ses doutes et à ses inquiétudes, il les montra le moins possible. Toujours présent et disponible à tous, témoignant d'une confiance inébranlable en Dieu dans les moments les plus désespérés, il sut, par son exemple, galvaniser le courage et l'énergie des chevaliers et de la population insulaire.

Malte était, selon l'appréciation d'un voyageur français en 1551, Nicolas de Nicolay, une île basse et pierreuse, pourvue de beaux et spacieux ports, mais « à la température de l'air dangereuse en été à cause des grandes chaleurs ». Quand on imagine les conditions d'hygiène créées dans un espace aussi restreint par le regroupement d'une si grande multitude d'hommes, le rationnement des munitions et des vivres, l'épuisement physique causé par des assauts continus, les actes barbares des assaillants (entraînant des réactions similaires de la part des assiégés), on comprend pourquoi ce siège est considéré comme le plus cruel de cette époque.

Parmi les sources que j'ai consultées, le récit de l'abbé Vertot, le plus connu, autorise de nombreuses réserves quant à l'authenticité des faits évoqués. J'en ai cité cependant des passages qui, par recoupements, paraissent incontestables. Mais le compte rendu le plus intéressant reste le journal tenu au jour le jour par Francisco da Corregio, d'origine italienne, soldat de fortune à la réputation de poète, qui, durant l'été de 1565, était âgé de soixante ans et servait comme arquebusier dans la garnison espagnole de Senglea. Il a beaucoup inspiré cette histoire d'un siège épique qui fut la première défaite de Soliman le Magnifique et assura à l'Ordre, jusqu'à ce que Bonaparte l'en dépossédât en 1798, sa souveraineté sur ce verrou de la Méditerranée.

Raconter le siège de Malte, c'est témoigner des

ressources insoupçonnables de la volonté humaine dans les cas extrêmes. Et c'est rendre hommage à ceux qui ont su se battre et mourir non seulement pour échapper à la capture, mais pour leur foi catholique.

Première partie

AVANT LE SIÈGE

1

Soliman le Magnifique

Si le XVIe siècle évoque pour les Français celui de la Renaissance par excellence, il fut aussi celui de deux grands empereurs, Charles Quint pour l'Occident européen et Soliman Ier pour le monde musulman méditerranéen et proche-oriental. En 1520, un Vénitien séjournant à Constantinople traçait de ce jeune sultan, alors qu'il venait de succéder à son père, le portrait suivant :

« Agé de vingt-cinq ans, il est grand, mince, et de complexion délicate. Son cou est un peu trop long, ses traits fins et son nez aquilin. Il a une ombre de moustache et une petite barbe ; néanmoins, la mine est agréable en dépit d'une peau un peu pâle : on le dit seigneur sage, épris d'étude et tous augurent bien de son règne ! »

Et ils avaient raison ! Le règne de Soliman allait porter l'Empire turc à son apogée de gloire et de puissance. La vie de ce prince fut une suite de combats et de conquêtes qui le menèrent de la Syrie à la Perse, de l'Iraq à la Hongrie. Conscient de sa valeur guerrière, lui-même assurait que « sur terre jour et nuit notre cheval est sellé et notre sabre ceint ». La suprématie ottomane était une réalité géographique qui se présentait en un immense ensemble musulman homogène, comprenant l'Anatolie, les Balkans, la Grèce, la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, la Bosnie-Herzégovine, les principautés

vassales de Moldavie et de Valachie, la Syrie et l'Egypte au sud, avec les deux villes saintes de Médine et de La Mecque. Au cours de son sultanat, Soliman devait ajouter à ces possessions Aden, Alger, Belgrade, Budapest, Nakhitchevan, l'île de Rhodes, Erevan, Tabriz et Timisoara. Ses navires sillonnaient la Méditerranée et il tenait sous son autorité une dizaine d'îles dans l'Adriatique.

« Le règne de Soliman, observait l'historien von Hammer, est le plus important et le plus remarquable dans l'histoire ottomane. C'est à lui que l'Empire doit son plus brillant éclat et le plus haut développement de sa puissance. » Considéré comme le plus grand souverain de sa dynastie, Soliman fut qualifié de « Magnifique » par les Européens, admiratifs et respectueux des exploits de l'homme de guerre, alors que ses sujets lui préféraient l'épithète plus modeste de « Kanouni », « le Législateur ». Doué d'un sens profond de l'organisation, il joignait à ses qualités politiques et militaires une grande compétence administrative. Il réforma le système des finances dans le sens d'une juste répartition des dépenses publiques et de celles de sa cour, sans pour autant écraser le peuple d'impôts et tout en se donnant les moyens d'entretenir une armée importante ; il sut, en même temps, maintenir l'ordre et la paix dans ses Etats qu'il divisa en vingt et un gouvernements. Ainsi, maître d'une force militaire redoutée et redoutable, d'un territoire étendu et peuplé (l'Empire turc comptait de trente à trente-cinq millions d'habitants en comprenant l'Afrique du Nord et la péninsule Arabique), il pouvait revendiquer pour lui-même les titres les plus prestigieux :

« Le Très Haut, Très Invincible et Très Glorieux Soliman, Empereur des Turcs, Roi des Rois, Vainqueur des Provinces, Expugnateur des Armées, Terrible aux Mers et aux Terres, l'Ombre de Dieu sur la Terre, l'Héritier du Grand Califat, le Possesseur de l'Imamat Exalté, le Protecteur du Sanctuaire des Deux Villes Saintes, Député d'Allah sur terre, Seigneur des Seigneurs de ce monde, Etoile de la Constellation de l'Apostolat, Refuge de tous les peuples de l'univers, etc. »

Tant de qualificatifs ne pouvaient que le convaincre de sa supériorité prodigieuse. Ainsi, dans une lettre adressée à François Ier, du « lieu de résidence du sultanat sublime, Constantinople la bien gardée », il ne craignait pas de lui soumettre ce préambule pompeux :

« Moi, qui suis le Sultan des Sultans, le Souverain des Souverains, le distributeur des couronnes aux monarques du globe, l'Ombre de Dieu sur la terre, le sultan et le padichah de la mer Blanche, de la mer Noire, de la Roumélie, de l'Anatolie, de Zucaldir, du Diabekr, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjan, de la Perse, de Damas, d'Alep, du Caire, de La Mecque, de Médine, de Jérusalem, de toute l'Arabie et du Yémen et de plusieurs autres contrées... que Mon Auguste Majesté a également conquises avec mon glaive flamboyant et mon sabre victorieux. »

Cette énumération de ses Etats devait-elle inciter le royal correspondant à mesurer la splendeur de son auguste expéditeur que les poètes ottomans appelaient volontiers l'« Empereur du monde » ? Lui-même se livrait à la composition littéraire et se plut à publier des œuvres poétiques sous le pseudonyme de « Mouhibbi », « l'Amical ». Toute sa vie, l'homme allait conserver une réputation de sagesse et de vertu qui s'accorde avec les témoignages de ses contemporains, à l'exemple de ce portrait laissé par le voyageur Antoine Geuffroy :

« ... Ledit Roi Soliman peut être à présent à l'âge de cinquante ans, ou environ, et est, ainsi que j'ai

entendu, long de corps, de menus ossements, maigre et mal proportionné ; le visage brun et basané ; la tête rasée, fors un toupet de cheveux au sommet, ainsi que ont tous les Turcs pour mieux asseoir leur tolopan (turban), qui est un accoutrement de linge. Il a le front élevé et large, les yeux gros et noirs, le nez haut et un peu courbe ou aquilin, les moustaches long et roux (*sic*), le menton rasé au ciseau et non au rasoir, le cou long, grêle et pendant... » A ce physique particulier, il joignait un caractère qui l'était tout autant : il était connu pour être « mélancolique, peu parlant et peu riant, mais fort colère, assez lourd et maladroit et qui ne prend plaisir à aucun exercice. Au demeurant réputé vertueux et homme de bien entre les siens, bien gardant sa Loi, attrempé et modéré, aimant la paix et repos... Il est estimé doux et humain, gardant sa foi et parole quoi qu'il promette... Son passe-temps est de lire les livres de Philosophie et de sa Loi, en laquelle il est tellement instruit que son Mufti ne lui en saurait apprendre aucune chose... »

De son côté, le Flamand Ogier Ghislain de Busbecq, arrivé en Turquie en 1555, s'empressait de satisfaire « la curiosité des siens » en leur apprenant que Soliman était « un prince sur le déclin de son âge, qui paraît à son visage et à tout son corps être digne d'un si grand empire. Il a la réputation d'avoir été toujours sage dans l'âge même qu'il est permis en quelque façon chez les Turcs de pécher sans reproche ; sa jeunesse n'a point été infâme par l'ivrognerie, ni par l'amour des garçons, quoique ce soit les délices des Turcs ; et ses plus grands ennemis ne le blâment que d'être trop sujet à sa femme... Tout le monde sait que depuis son légitime mariage il n'a couché avec aucune de ses concubines, quoiqu'il ne lui soit point défendu par sa loi, dont il est si sévère observateur, et de toutes ses

cérémonies, qu'il a autant de passion de les faire recevoir partout que d'agrandir son empire. Sa santé n'est pas mauvaise pour ses années, si sa mauvaise couleur n'était une marque de quelque secrète maladie, que la plupart du monde croit être une grangrène dangereuse à la cuisse. Ce prince a soin de corriger le vice de son teint avec du vermillon et du rouge, lorsqu'il sait qu'un ambassadeur est près de venir prendre congé de Sa Hautesse, croyant qu'il est important pour sa réputation qu'on ait bonne opinion de sa santé pour se faire craindre des étrangers, comme se portant bien et étant robuste ».

En cette Europe du XVIe siècle, si Soliman daignait traiter avec les princes étrangers, son principal adversaire restait Charles Quint, souverain du Saint Empire romain germanique et « roi du pays d'Espagne et des lieux qui en dépendent ».

La péninsule Ibérique, à l'autre bout de la Méditerranée, représentait, en effet, la première puissance chrétienne à disposer d'une flotte capable de combattre celle du Croissant. Dès le début du XVIe siècle, les Espagnols, désireux de limiter l'essor de la course des infidèles, avaient entrepris un mouvement d'expansion en Afrique du Nord, appelée alors la Berbérie, moins pour s'emparer de territoires hostiles que pour s'assurer des bases fortifiées. Ils avaient occupé ainsi Mers el-Kébir, Peñon de Vélez de la Gomera, avaient conquis Oran, le Peñon d'Alger, Bougie et Tripoli. Mais, après quelques expéditions heureuses, ils n'avaient pu empêcher le corsaire Barberousse de fonder, en 1518, l'Etat barbaresque d'Alger qu'il avait placé sous la protection du sultan Sélim Ier le Cruel, père de Soliman.

Au cours des décennies suivantes, chrétiens et

musulmans se livrèrent une lutte continue et farouche, avec des fortunes diverses, pour acquérir à la fois des possessions côtières et la suprématie en Méditerranée. En fait, cette guerre de course, avec ce qu'elle sous-entendait de prises de galères battant pavillon ottoman ou chrétien et chargées de butins fructueux, n'était que la reprise des guerres continentales excitées par les religions. Au XVIe siècle, celles-ci étaient agressives. Si les musulmans affrontaient les chrétiens dans le djihad, ces derniers œuvraient pour le Christ. L'esprit de croisade restait vivant. En Espagne, où la présence des Mores était tolérée s'ils étaient convertis, la question ne se posait pas, mais, en France, les vers influencés d'hellénisme des poètes de la Pléiade étaient autant d'incitations à sauver la Grèce. Au nord de l'Europe, dans les pays protestants, se retrouvait ce même sentiment hostile aux Ottomans et Luther milita toujours en faveur de la guerre contre eux. En Angleterre même, l'opinion publique, pourtant portée à prendre ombrage des succès catholiques en Méditerranée, se réjouissait des défaites essuyées par les sujets du sultan.

L'Islam s'était ouvert le passage vers la Méditerranée centrale en prenant Rhodes, en 1522, puis, dans le but de s'assurer la maîtrise des mers, il avait continué d'affronter les flottes chrétiennes. Les années suivantes confirmèrent la supériorité de l'Ottoman : « On ne peut plus circuler en Méditerranée, écrit Fernand Braudel, qu'en se méfiant de lui. Et c'est aux musulmans que vont dès lors les aventuriers de la mer, la foule des renégats prêts à se louer au plus fort. C'est à eux qu'appartiennent les vaisseaux les plus rapides, les chiourmes les plus nombreuses et les mieux exercées. » En 1560, les Turcs s'étaient offert un suprême triomphe en prenant Djerba d'où ils expulsèrent les chrétiens. Suivirent quatre années d'une paix maritime relative que les Espagnols mirent à profit pour reconstituer leurs forces navales. En 1564, l'armada de Philippe II d'Espagne, aidée de galères alliées, réussit à s'emparer de Peñon de Vélez de la Gomera, sur la côte nord-africaine en face de Malaga. Cette perte fut péniblement ressentie à Constantinople où les corsaires de Berbérie allèrent porter leurs plaintes. Ils firent représenter à Soliman que les Espagnols étaient maîtres de La Goulette, d'Oran, de Peñon de Vélez et même de Tunis, autant dire de toute la côte de l'Afrique du Nord. Et les chevaliers de Malte étaient souvent cités comme des marins hardis et redoutables et surtout pour ruiner « tout le commerce de ses Etats ». Soliman les connaissait pour les avoir combattus à Rhodes d'où il les avait chassés, dans des conditions honorables il est vrai, en 1522. A la vue de leur grand maître, Villiers de l'Isle-Adam, vieillard de soixante-dix ans, quittant l'île avec les siens, le jeune sultan avait été saisi d'une respectueuse admiration : « Ce n'est pas sans quelque peine, avait-il alors déclaré, que j'oblige un chrétien de cet âge à quitter son palais ! »

En octobre 1564, alors que lui-même se trouvait à l'âge de celui qu'il avait vaincu quarante-deux ans plus tôt, ses sentiments à l'égard de ces chrétiens peu ordinaires s'étaient quelque peu modifiés. A la courtoisie chevaleresque d'antan s'était substitué un esprit de vengeance opiniâtre entretenu par ses conseillers.

— Aussi longtemps que Malte restera aux mains des chevaliers, remarquait l'un, aussi longtemps tout navire croisant de Constantinople à Tripoli courra le danger d'être capturé !

— Ce rocher, rappelait un autre, est comme une barrière dressée entre vous et vos possessions. Si

vous ne vous décidez pas à le prendre promptement, toutes les communications entre l'Afrique, l'Asie et les îles de l'archipel finiront par être interceptées dans un temps prochain !

D'autres encore, introduits dans la salle du Conseil, le Divan, aux murs de « mosaïques pailletées d'or et de lapis-lazuli », répétaient les mêmes doléances contre ces Maltais malfaisants au sultan, le premier de sa dynastie à être assis à l'européenne « sur un trône légèrement surélevé, entièrement couvert de drap d'or, parsemé en tous sens d'un grand nombre de pierres précieuses ». Cette profusion de richesses avait inspiré à l'ambassadeur de Charles Quint, en 1533, une description éblouie : « ... il y avait de tous côtés de nombreux coussins d'une valeur inestimable... Le manteau de la cheminée était d'argent massif, recouvert d'or, et sur un côté une fontaine jaillissait... »

Aux nombreux griefs réunis contre les chevaliers de Malte — attaque de l'un des ports de Soliman sur la côte grecque, capture heureuse de nombreux navires marchands battant pavillon turc — vint s'ajouter à la même époque un nouveau motif de ressentiment.

Cinq galères de l'Ordre commandées par le chevalier de Giou, voguant de concert avec deux autres vaisseaux placés sous les ordres du grand capitaine Romegas et propriété du grand maître la Valette, rencontrèrent, entre les îles de Zante et de Céphalonie, « un puissant galion chargé des plus riches marchandises de l'Orient et qui, pour sa défense, avait vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons officiers d'artillerie et plus de deux cents janissaires, tous excellents arquebusiers. Ce vaisseau était commandé par le raïs ou le capitaine Bairan-Ogli et il appartenait au Kustir-Aga, chef des eunuques noirs du sérail, le

ministre des plaisirs de son maître et le gardien des jeunes filles et des beautés qui y sont destinées ; plusieurs mêmes de ces dames étaient intéressées dans ce galion », au fret estimé, selon certains contemporains, à la bagatelle de huit cent mille ducats environ. Après un combat acharné qui se prolongea cinq heures durant, l'escadre de la Religion finit par s'en rendre maître.

« Cette prise fit plus de bruit à Constantinople, et surtout dans le sérail, que n'aurait fait la perte d'une place importante. » Le chef des eunuques et les odalisques privés du gain de ces riches cargaisons se jetèrent aux pieds de Soliman pour le supplier de ne pas laisser cet affront impuni et de tirer vengeance des chevaliers. Le sultan, sensible à leurs plaintes et qui allait les dédommager « magnifiquement des deniers de son trésor, jura par sa tête qu'il exterminerait tout l'Ordre ». Un vrai parti s'était formé à la Cour pour maintenir Soliman dans cette humeur belliqueuse. Il fallait qu'il se souvînt que son devoir était de protéger les pèlerins musulmans contraints de prendre la mer pour se rendre au Tombeau du Prophète, traversée pendant laquelle ils s'exposaient à devenir la proie de ces corsaires chrétiens. Malte regorgeait d'esclaves turcs « qui gémissaient dans les chaînes », d'hommes et de femmes distingués détenus en otages dans l'attente d'une rançon, et au nombre desquels figuraient le vénérable « sanjak » du Grand Caire, vieillard de soixante-dix-huit ans, et la vieille nourrice de la princesse Mihrmah. Cette dernière, fille de son épouse préférée, la Circassienne Hurrem ou Roxelane pour les Européens, se montrait l'une des plus obstinées à demander la ruine de l'Ordre. Comme pour lui donner raison, en se rendant à la Grande Mosquée en novembre 1564, Soliman pouvait entendre sur son passage cette sup-

plique désespérée : « Seigneur, Seigneur, que ta bonté nous délivre des corsaires de Malte ! »

Le grand mufti lui-même entrait dans ces vues. Tout en évoquant les pertes matérielles déplorées à chaque nouvelle victoire chrétienne, il insistait sur le devoir religieux de délivrer les malheureux musulmans de ces Maltais qui avaient ravi leurs biens et leur liberté. Il fit voir au souverain « que depuis cinq ans, ces armateurs s'étaient rendus maîtres de plus de cinquante navires chargés des plus riches marchandises de l'Orient, sans compter les felouques, les brigantins, les galères et les galiotes armées en course. “Ces vaisseaux, lui dit-il, leurs charges, ceux qui les montaient, tout a été envahi par ces impitoyables corsaires ; et il n'y a, Seigneur, que ton épée invincible qui puisse rompre les fers de tant de malheureux : le fils te redemande son père, la femme son mari ou ses enfants, et tous attendent de ta justice et de ta puissance la vengeance de leurs cruels ennemis !” ».

Soliman savait que Malte, malgré sa superficie réduite, était le pivot de la Méditerranée occidentale. L'île disposait de ports bien abrités où il lui serait loisible de mouiller sa flotte s'il entreprenait la conquête de la Sicile et du sud de l'Italie. Quant aux chevaliers, leur réputation de vaillance les donnait comme des soldats prêts à mourir pour leur foi, à l'exemple des janissaires. Les rapports parvenus à Constantinople les décrivaient comme des marins et des corsaires hors du commun. Leurs galères étaient incomparables, bien équipées, avec toujours à leur bord un nombre considérable « d'arquebusiers et de chevaliers qui ont fait le serment de se battre jusqu'à la mort ». Les capitaines ottomans étaient unanimes à déclarer que ces chrétiens « ne manquent jamais une occasion, quand ils ont attaqué nos bateaux, de les couler ou de les capturer ». Certes, il arrivait que les batailles navales ne fussent pas toujours à la gloire de la Religion. Mais, dans le principe, les chevaliers étaient supérieurs par la technique et leur capacité à se battre. Soliman, trop puissant pour être équitable à leur égard et se conformant aux vœux d'un sérail exaspéré, décida de mettre un terme à leurs « exactions ».

Au cours d'un conseil solennel tenu en octobre 1564, la question de l'attaque de Malte fut portée au débat. Malgré l'agitation créée à ce propos au sérail, aucun des conseillers présents ne se montra favorable à une intervention militaire dans l'île. Ali, un lieutenant de Dragut délégué pour la circonstance, rappela que Malte était bien différente de Rhodes, située à proximité de la côte turque, riche en moissons permettant de subvenir aux besoins d'une armée d'occupation, et très éloignée de l'Europe : ces avantages faisaient défaut à Malte, que le souverain espagnol considérait par ailleurs comme le boulevard de ses possessions italiennes. En conséquence, il était à prévoir que, voyant l'île menacée, il s'empresserait d'y envoyer des renforts. Dépourvue de pâturages et de ressources naturelles, elle ne pourrait nourrir l'armée turque qui se trouverait isolée par la distance et livrée à des défenseurs courageux et résolus à mourir plutôt que de se rendre. Ali, en fidèle porte-parole de son chef, était donc d'avis de commencer la campagne par le siège de La Goulette et de Peñon de Vélez, pour en chasser les chrétiens qui, sans cela, ne manqueraient pas de se porter au secours de ceux de Malte en cas d'attaque. A la vision réaliste ainsi exposée, les uns préféraient la conduite d'une expédition en Hongrie, et au-delà, qui repousserait loin en Europe les limites de l'Empire. D'autres suggéraient la conquête de la Sicile dont la chute entraînerait nécessairement celle de Malte, rocher insignifiant,

mal fortifié et tenu par une poignée d'hommes. « Beaucoup de victoires plus difficiles, observèrent-ils non sans flagornerie, ont été remportées par votre cimeterre. »

Pour Soliman, l'intérêt de Malte résidait dans sa situation géographique. C'était la première marche pour gagner la Sicile puis tout le sud de l'Europe. A partir de là, comment ne pas envisager le jour où « le Grand seigneur, maître de la Méditerranée tout entière, pourrait dicter ses lois, tel le maître de l'Univers », depuis cette île accueillante et contempler ses navires ancrés dans le meilleur des ports !

Piali, l'amiral responsable de la flotte turque, et Mustapha Pacha, le commandant en chef de l'armée, finirent par adopter les vues de leur souverain. Ils avaient compris, eux aussi, l'avantage stratégique de posséder une telle base en Méditerranée. A l'issue de cette consultation du Divan, fut donc pris l'édit impérial décidant d'assiéger Malte au printemps de l'année suivante.

La puissance de l'Empire ottoman, cet Etat militaire édifié sur les conquêtes, allait être lancée contre la petite île et les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, ces « fils de chiens » que Soliman avait battus et épargnés à Rhodes quarante-deux ans plus tôt et qu'il était résolu aujourd'hui à éliminer définitivement.

2

L'ordre de Malte

L'ordre de Malte, que l'article 1er de la Charte constitutionnelle définit aujourd'hui comme un « Ordre religieux, militaire, chevaleresque et traditionnellement nobiliaire », était à l'époque de Soliman le dernier représentant actif des trois ordres fondés pendant les Croisades et qui obéissaient à une volonté commune : protéger, abriter et soigner en Terre sainte les chrétiens. L'ordre des Templiers, le plus riche et le plus puissant, avait été supprimé au début du XIVe siècle et celui des Teutoniques ne s'était pas remis de sa défaite à Tannenberg, en 1410. Seul, celui de Saint-Jean-de-Jérusalem était toujours présent, sous le nom d'ordre de Malte, dans l'Europe de la Renaissance. Son origine remontait au XIe siècle, à un hospice fondé à Jérusalem et dédié à saint Jean-Baptiste. Destiné à recevoir et soigner les pèlerins, cet établissement était administré par des moines bénédictins qui, en 1099, sous la houlette de l'un d'entre eux, frère Gérard, un Provençal originaire de Martigues, formèrent l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ils étaient tenus d'observer les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, et portaient sur leur robe noire une croix blanche. L'Ordre se développa très vite et, en 1113, le pape Pascal II confirma sa règle et le plaça sous sa protection. Différent de celui du Temple, à vocation

militaire pour combattre l'infidèle, celui de Saint-Jean-de-Jérusalem était d'abord une confrérie d'hospitaliers dont le premier devoir consistait à construire et installer des hôpitaux à travers l'Europe et à former des médecins et des chirurgiens. Mais la nécessité de se protéger contre les agressions des musulmans en Terre sainte allait conduire l'Ordre à se doter d'une force armée. Aussi, en 1120, Raymond du Puy, issu de cette noblesse guerrière appelée à défendre les Lieux saints, réorganisa-t-il l'Ordre qui à l'exemple de celui des chevaliers Teutoniques fut divisé en trois groupes : les chevaliers combattants, les chapelains pour les services religieux et les frères hospitaliers. En 1130, le pape Innocent II accorda l'étendard rouge à croix blanche aux hospitaliers de Saint-Jean qui, après la prise de Jérusalem par Saladin (1187), s'installèrent à Acre (1191). Après la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, l'Ordre fut contraint de se réfugier à Chypre. Il y reçut d'Henri II de Lusignan, seigneur des lieux, mission d'assurer la sécurité maritime dans cette zone de la Méditerranée. En 1306, les hospitaliers s'emparèrent de Rhodes et s'y établirent. Les nouveaux chevaliers de Rhodes ne combattaient plus sur terre mais sur mer ; de soldats, ils étaient devenus des marins redoutables et réputés comme « le plus remarquable corps de guerriers religieux que le monde eût jamais connu ».

Après la prise de Rhodes par les Turcs, en 1522, ils durent rechercher un nouveau séjour fixe et indépendant leur permettant de pratiquer la guerre de course. Nombreuses étaient les îles susceptibles de les accueillir en Méditerranée : Minorque, Ischia, Ibiza, d'autres encore furent envisagées sans être retenues. Mais l'indépendance même de l'Ordre, dont les membres étaient dispensés de prêter allégeance à leur souverain respectif, n'était pas sans être suspecte dans une Europe déchirée par les ambitions nationales. Malgré leurs requêtes auprès des différentes cours chrétiennes et du pape, il semblait bien qu'aucune puissance ne fût disposée à s'intéresser au sort de ces chevaliers.

Dès 1525, pourtant, l'empereur Charles Quint, dans le souci de protéger la Sicile et les côtes de son royaume de Naples contre les incursions des corsaires musulmans, avait songé à proposer Malte, comprise dans ses possessions en Méditerranée, à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; mais la lutte qui l'opposait dans le même temps à François Ier lui faisait redouter que le grand maître de l'Ordre, Villiers de l'Isle-Adam, n'ouvrît ses ports aux flottes françaises et n'en favorisât les entreprises contre les Espagnols. Les membres de l'Ordre eux-mêmes étaient divisés. La plupart d'entre eux, surtout les Français, craignant de tomber sous la domination de l'Empereur, montraient aussi peu d'empressement à accepter son offre que les Espagnols y étaient favorables. Pour accorder les esprits et dans la crainte de voir l'Ordre disparaître à la suite de la dispersion de ses membres dans leurs pays d'origine, Villiers de l'Isle-Adam fit rappeler à chacun la perte de Rhodes, les tempêtes essuyées, la peste et la maladie dont le couvent avait été affligé, l'avidité des séculiers à vouloir s'emparer de leurs biens, la menace enfin d'un avenir encore plus fâcheux si les chevaliers n'acquéraient pas un établissement fixe dans quelque port de mer pour renouveler la guerre contre les infidèles. « Fallait-il que je survécusse à la perte de Rhodes, déplorait-il, pour être encore témoin à l'extrémité de ma vie, de la dissipation et peut-être de la ruine entière d'un ordre si saintement institué, dont le gouvernement m'avait été confié ? »

Ce ne fut qu'après bien des pourparlers et des négociations auxquels le pape Clément VII ne fut pas étranger, que le donateur et les bénéficiaires finirent par trouver les compromis indispensables : l'acte de cession signé par Charles Quint le 24 mars 1530, fut rendu solennel par une bulle papale publiée le 25 avril suivant. Le diplôme impérial d'inféodation de l'archipel maltais stipulait que, dans le but de restaurer et de rétablir le couvent, l'ordre et la religion de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem qui avaient perdu Rhodes et erré depuis plusieurs années, et de leur donner une résidence fixe afin d'accomplir en paix leur profession pour le bénéfice de la communauté chrétienne et d'employer leurs forces et leurs armes « contre les perfides ennemis de la Sainte Foi », il avait été décidé de leur accorder l'île et ses dépendances « sous la seule obligation de présenter tous les ans, au jour de la fête de la Toussaint... un faucon au vice-roi de Sicile », et celle de ne jamais porter les armes contre les Etats de l'Empereur et de ses successeurs.

Outre l'île de Malte, Charles Quint avait attribué aux chevaliers le port de Tripoli, alors un avant-poste chrétien en territoire musulman et conquis par les Espagnols en 1510, place médiocre s'il en fut et que Villiers de l'Isle-Adam eût volontiers refusée.

L'archipel maltais, situé à mi-distance entre Gibraltar et le canal de Suez, est composé de deux îles principales. Malte, la plus grande, s'étend sur 247 kilomètres carrés, l'autre, appelée Gozo, sur 68 seulement. Elles sont séparées par un étroit canal dans lequel se trouvent l'îlet de Comino et un petit rocher, Cominotto, qui lui est adjacent. A quelques milles au sud-ouest de Malte, la petite île de Filfla complète l'ensemble. Gozo est distante de 80 kilomètres du cap Scaramia, en Sicile, et 330 kilomètres séparent La Valette de Tripoli.

Les cinq commissaires envoyés par le grand maître Villiers de l'Isle-Adam pour reconnaître Malte, Gozo et Tripoli, en revinrent peu enthousiastes. Selon leurs rapports, Malte n'était qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvait avoir six à sept lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur et environ vingt lieues de circuit ; la superficie en était de trois ou quatre pieds seulement de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du blé et d'autres grains ; mais abondante en figues, en melons et autres fruits qui y étaient très communs. Le principal commerce de cette île consistait en miel, en coton et en cumin, que les habitants échangeaient contre des grains ; à part quelques sources jaillies dans le fond de l'île, la population devait suppléer au manque d'eau vive et de puits par des citernes ; le bois n'y était pas plus fréquent et vendu à la livre, et les Maltais, pour faire cuire leur viande, en étaient réduits à se servir de bouse de vache séchée au soleil, ou de chardons sauvages ; quant à la capitale de l'île appelée la Cité Notable ou Mdina, elle était construite sur une colline au centre de l'île et de difficile accès par des rochers dont la plaine était remplie ; cette place n'avait que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours élevées sur les portes de la ville ; sur la côte méridionale de l'île, il n'y avait ni ports, ni golfes, ni cales et tout le rivage en cet endroit n'était bordé que de grands rochers et d'écueils, contre lesquels les vaisseaux poussés par un vent violent, et surpris par quelque tempête, faisaient souvent naufrage ; le côté opposé, en revanche, proposait plusieurs pointes ou caps et des endroits en forme de golfes et de cales propres au mouillage.

Les commissaires ajoutèrent qu'ils étaient entrés dans le Grand Port, défendu par un fort appelé le château Saint-Ange au pied duquel se trouvait une petite ville appelée communément Birgu ; que ce port était séparé d'un autre appelé le port de Muscet (Marsamuscetto) par une langue ou pointe de rocher, le mont Sciberras ; qu'outre la capitale, le château et Birgu, il y avait environ quarante casales ou bourgades composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne et où l'on trouvait environ douze mille habitants, la plupart pauvres et misérables à cause de la stérilité du terroir...

Ces envoyés avaient dressé une carte où se trouvaient indiqués les différents petits ports, baies ou anses, servant de retraites aux pêcheurs et parfois aux corsaires, et qui, soulignèrent-ils, seraient très commodes pour les navires de la Religion. Quant à Gozo, séparée de Malte par un canal appelé Freo, d'une lieue et demie ou deux de largeur, ce n'était qu'une petite île à la côte constituée de rochers escarpés et d'écueils, mais le sol leur avait paru y être très fertile. Sa population forte d'environ cinq mille personnes se retirait, en cas d'attaque de corsaires, dans un château situé sur une hauteur et mal fortifié. Cependant, toute faible et de peu d'importance qu'elle leur eût paru, elle devait être acceptée dans l'offre du souverain espagnol. Pour ce qui était du port de Tripoli, leur rapport était nettement défavorable. C'était une petite ville indigène peuplée d'Arabes et entourée d'une mauvaise muraille construite essentiellement en terre. Selon les commissaires, défendre une telle place, c'était s'exposer à perdre les chevaliers qui y seraient envoyés en garnison. Tripoli allait effectivement tomber aux mains des musulmans en 1551.

Le 26 octobre 1530, les ex-chevaliers de Rhodes, aujourd'hui ceux de Malte, entraient dans le Grand Port et prenaient possession de leur nouveau territoire. Ce n'était pas sans quelque regret que les anciens évoquaient le souvenir de la riche et verdoyante île de Rhodes, en découvrant la stérilité du terroir maltais, le pain qu'il fallait, pour ainsi dire, aller chercher en Sicile, la pauvreté des habitants, leurs manières sauvages et grossières, et nulle place de défense en cas d'attaque. S'ils étaient déçus par leur nouveau domaine, la population ne se montra pas davantage enthousiaste à les accueillir. Composée essentiellement de paysans et d'artisans, elle était de confession catholique et de souches méditerranéennes diverses. Les Juifs, qui y pratiquaient le négoce, avaient été expulsés de l'île en 1492. Quant à la noblesse locale, issue de familles anciennes d'Espagne et de Sicile, elle n'avait pas eu d'autre choix que d'accepter le fait que l'Empereur, contrairement à un accord conclu en 1428, eût disposé de la souveraineté de l'île. Retirés dans leurs palais de la vieille cité de Mdina, les gentilshommes maltais se cantonnaient dans une orgueilleuse indifférence à l'égard de ces étrangers imposés, fiers et méprisants, qui ne leur témoignaient que peu de considération. Dans leur amertume, ils ne voyaient pas ou voulaient ignorer que l'Ordre ne recrutait que des combattants et des marins — ce qu'ils n'étaient pas. Justement parce que ces chevaliers étaient des hommes de mer, ils évitèrent de s'installer dans la capitale. Du fait des galères, ils préféraient le Grand Port et s'attachèrent à construire dans la presqu'île de Birgu leurs résidences, un hôpital et les fortifications indispensables, à l'exemple de ce qu'ils avaient réalisé précédemment à Rhodes.

L'ordre de Rhodes, puis de Malte, avait respecté la répartition primitive de ses membres en trois groupes hiérarchisés. Le plus prestigieux et le plus représentatif était celui auquel appartenaient les chevaliers de justice. Chaque nation ou langue, dirigée par un pilier, possédait des domaines, elle disposait de nombreuses exploitations rurales, appelées commanderies, elles-mêmes regroupées en bailliages puis en grands prieurés. Les responsables de ces maisons, commandeurs, baillis et grands prieurs, portaient le titre de grands-croix. Il y avait aussi les chevaliers de la petite croix, ou simples chevaliers, mais tous devaient appartenir exclusivement à la noblesse, diversement prouvée suivant le pays d'origine. Ainsi le jeune aristocrate français était-il appelé à fournir cent ans de noble lignée avec huit quartiers de noblesse paternelle et maternelle pour être admis, exigence que la facilité répandue de nos jours encore à se doter d'une prétendue ascendance nobiliaire rendait nécessaire. Le postulant italien devait présenter deux cents ans de généalogie distinguée et quatre quartiers de noblesse. Le novice espagnol avait plus de chance dans la mesure où l'Ordre se satisfaisait de l'information publique et de quatre quartiers. Le futur chevalier allemand, quant à lui, devait apporter des témoignages nobles et huit quartiers pour être accepté. Les frais de réception étaient élevés et l'éducation militaire sévère. Les jeunes recrues, à l'époque de leur venue à Malte, étaient tenues de servir comme officiers dans les galères de la Religion pour combattre les infidèles. Une année complète à remplir cette obligation était appelée une caravane.

Le deuxième groupe était formé par les prêtres d'obédience et des diacres, attachés à l'église de Saint-Jean, et parmi lesquels étaient recrutés les aumôniers officiant à l'hôpital ou embarqués sur les vaisseaux de l'Ordre. Leur admission était simplement conditionnée par le fait d'être issus d'une bourgeoisie distinguée et d'un état honnête.

Le troisième et dernier corps comprenait les frères servants, divisés entre les servants d'armes, écuyers des chevaliers, et les servants de stage, employés aux tâches subalternes dans les églises et l'hôpital.

L'ensemble était dirigé par un Conseil sacré, ou Conseil suprême, présidé par un grand maître, élu à vie par les chevaliers de justice, dans les trois jours suivant le décès de son prédécesseur. Cette précipitation s'expliquait par la nécessité de « couper pied aux intrigues et cabales » et d'éviter une ingérence éventuelle du pape. Appelé Eminence, le grand maître se rendait chaque semaine à l'hôpital, tête nue, l'épée au côté. Les autres membres du Conseil sacré étaient l'évêque, le prieur de l'église, les piliers ou doyens de chaque langue, les prieurs, les baillis conventuels et les chevaliers de la grande croix. Sans vouloir insister davantage sur les statuts qui régissaient cette communauté, ils avaient été conçus de façon que l'élite des chevaliers pris dans les huit langues ou nations — à savoir : l'Auvergne, la Provence, la France, l'Aragon, la Castille, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie — pût détenir des responsabilités différentes.

Chaque langue disposait d'une résidence propre appelée auberge, dirigée par un pilier ou bailli conventuel qui était tenu de résider en permanence à Malte. Le pilier de la langue de Provence portait le titre de grand commandeur : en cette qualité, il administrait le Trésor commun et gérait les finances et l'intendance en matière d'armement. C'était le maître de l'artillerie.

Celui de la langue d'Auvergne avait la dignité de

grand maréchal et détenait le commandement militaire sur les frères servants et les religieux. Le pilier de la langue de France veillait au bon fonctionnement de l'hôpital, tandis que celui de la langue d'Italie avait la qualité de grand amiral et commandait les marins et les soldats embarqués sur les galères de l'Ordre. Le pilier de la langue d'Aragon, appelé primitivement drapier, reçut en 1539 le titre de grand conservateur et sa charge fut étendue à tous les problèmes d'intendance, depuis les vêtements de la communauté jusqu'aux signatures des billets de solde anticipée. La langue d'Angleterre avait pour bailli conventuel le turcopilier qui était, à l'origine, le responsable du commandement de la cavalerie en Palestine et qui était devenu par la suite le chef des gardes-côtes pour la surveillance en mer et celle des ouvrages de défense établis le long des rivages.

Le pilier de la langue allemande était connu comme le grand bailli, titre qui lui donnait le droit de juridiction et de contrôle des fortifications élevées dans l'île de Gozo. Enfin, le pilier de la langue de Castille détenait la délicate fonction de grand chancelier. C'était lui qui signait les actes du Conseil et y apposait son sceau. Il avait la charge d'enregistrer les bulles du pape, les brefs, les ordinations et les décrets. Ces attributions faisaient de la chancellerie l'administration la plus importante de l'Ordre dont les revenus étaient énormes.

Au début du XVI[e] siècle, celui-ci possédait six cent cinquante-six commanderies disséminées à travers l'Europe, dont deux cent cinquante-huit recensées pour la seule France. Les chevaliers, reconnaissables à leur soubreveste rouge à croix blanche, portaient également une croix pendue à une chaînette en sautoir. La croix de Malte aux quatre branches et huit pointes est une croix de pureté. Ces pointes,

symbolisant les huit béatitudes du sermon du Christ sur la montagne, devaient rappeler aux membres de l'Ordre qu'ils étaient tenus à « aimer la justice, endurer les persécutions, être sincères et nets de cœur, pleurer leurs péchés, être miséricordieux, s'humilier aux injures, vivre sans malice et avoir le consentement spirituel ». Les quatre bras de la croix représentaient les vertus de prudence, de tempérance, de courage et de justice. Malgré ces incitations à la perfection chrétienne, les chevaliers n'étaient pas exempts de rivalité entre eux : chacun avait à cœur de préserver la réputation et les traditions de son pays d'origine. En matière militaire, cette concurrence créait une émulation valeureuse qui ne pouvait qu'être bénéfique aux intérêts de l'Ordre. Voués à combattre l'infidèle, ils étaient devenus des corsaires intrépides et redoutés qui portaient haut et loin la renommée de l'ordre de Malte.

Villiers de l'Isle-Adam était mort en 1534. Pierino del Ponte, Didier de Saint-Jaille, Juan de Homedes et Claude de la Sengle, ses successeurs, s'étaient révélés diversement compétents mais avaient réussi à maintenir uni l'ensemble de la communauté jusqu'à l'arrivée de Jean Parisot de la Valette, élu grand maître en 1557.

3

Jean Parisot de la Valette

Le grand maître Claude de la Sengle mourut le 18 août 1557. Trois jours plus tard, à l'unanimité des suffrages, le commandeur de la Valette était désigné comme son successeur.

Né en 1494, Jean Parisot de la Valette avait rejoint l'Ordre à l'âge de vingt ans. Issu d'une famille noble du Languedoc, dont plusieurs membres s'étaient illustrés aux Croisades et dans l'Ordre, il consacra toute sa vie à cette communauté qu'il ne devait plus quitter après en avoir pris l'habit et la croix. Il en occupa les différentes charges avec distinction, et ce passage successif à de nouvelles dignités fut toujours le témoignage et la récompense d'actions mémorables. Soldat, capitaine, général, gouverneur de Tripoli en 1537, poste si lourd qu'il était régulièrement refusé par les chevaliers pressentis, bailli de Lango, grand commandeur et grand prieur de Saint-Gilles, il était devenu lieutenant général du grand maître de la Sengle, c'est-à-dire général des galères de Malte, en 1554. A ce titre, il se révéla un chef d'escadre redoutable, parvint à écarter des côtes de Sicile et de Naples tous les corsaires de Barbarie, et regagna plusieurs fois les ports de Malte en traînant à sa suite les vaisseaux capturés. En une seule campagne, il ramena ainsi trois navires marchands à la riche cargaison et armés de pièces d'artillerie, butin fructueux aug-

menté de deux cent cinquante prisonniers susceptibles de servir aux galères ou aux fortifications en construction dans l'île. Cette guerre de course correspondait à une nécessité vitale de l'époque et, comme l'écrit très justement Fernand Braudel, dans la mesure où la Méditerranée en son entier était une zone de conflits continuels entre univers mitoyens et fratricides, elle s'affirmait une réalité permanente, elle excusait, elle justifiait la piraterie. Il pouvait arriver que cette volonté de suprématie maritime se portât également sur les vaisseaux marchands des Juifs dont les colonies étaient devenues prospères et, dès 1552, il est fait état des plaintes de ces derniers contre les navires « des très méchants moines de Malte », ce « piège et filet où se prend le butin enlevé aux dépens des Juifs ». En fait, la guerre de course et la piraterie engendraient les mêmes méfaits : cruautés et pillages, de la part des Turcs en particulier, vente des esclaves et des proies saisies, mais tous se livraient à la première, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, pour les bénéfices qu'elle procurait.

Jean de la Valette, présent au siège de Rhodes en 1522, avait accompagné Philippe de Villiers de l'Isle-Adam pendant les tristes années d'exil, alors que les chevaliers, réfugiés temporairement à Rome, étaient les témoins impuissants des vaines démarches de leur grand maître auprès des cours européennes. Le jeune Français avait pu apprécier la valeur de cet homme exceptionnel et courageux qui se battait pour la survie de l'Ordre. Dans les mêmes années il avait assisté à la ruine de la langue d'Angleterre, « si riche, noble et importante », que le schisme d'Henri VIII avait contrainte en 1534 à se disperser après que ses membres eurent été persécutés et ses biens spoliés. Quelques années plus tard, au cours d'une action contre le corsaire

barbare Abdul-Rahman Kust Ali, la Valette fut blessé et son bateau, le *San Giovanni*, perdu. Pendant plus d'un an, réduit en esclavage, il connut le monde impitoyable de la galère. Sa robuste constitution lui permit de survivre à cette épreuve que le corsaire Dragut chercha à lui rendre plus légère, jusqu'à sa libération, due à un échange d'otages entre l'Ordre et les infidèles. Huit ans plus tard, les deux hommes se retrouvèrent alors que Dragut était retenu prisonnier à son tour par l'amiral génois Giannettino Doria. « M. Dragut, lui dit alors la Valette non sans sympathie, c'est la coutume de la guerre ! » « ... et un changement de fortune ! » répliqua ce dernier, vérité que Kust Ali devait expérimenter lui aussi quand la Valette, devenu commandant en chef de la flotte de la Religion, l'envoya ramer sur ses navires avec vingt-deux autres captifs. Dragut attendit quatre ans sa libération, après que Barberousse eut versé les trois mille écus de sa rançon.

Armer une galère posait au XVIe siècle le problème prioritaire des rameurs, et où les trouver sinon chez les esclaves, prisonniers de guerre ou condamnés tirés de leur geôle pour être envoyés à la vogue ? Si le procédé pouvait sembler cruel, il présentait l'avantage de permettre de disposer à bon compte d'hommes pour manœuvrer ce type de navire très effilé et très rapide, dont l'entretien annuel était estimé, en 1560, à la bagatelle de six mille ducats, soit autant que le prix de sa construction. Ce coût élevé s'expliquait par les fournitures en gréements, mâts, cordages, voiles et rames, auxquelles s'ajoutaient les frais du ravitaillement dispensé aux officiers, équipage, infanterie embarquée et chiourme, ce triste assemblage de forçats rivés aux bancs.

Vers 1555, un Espagnol, Alonso de Santa Cruz, expliquait la préférence donnée aux navires à rames par les caractères physiques et climatiques de la Méditerranée où les marins pouvaient naviguer par cinglage, avec l'estime du temps et de la distance d'une côte à l'autre, du fait que cette mer était « une mer étroite où l'on ne peut passer huit jours sans voir terre ou prendre port » !

La galère ordinaire était munie de cinquante rames, vingt-cinq de chaque bord, maniées par cinq à six rameurs par banc long d'environ deux mètres trente, et qui se pressaient eux-mêmes dans un rectangle de trois mètres vingt-cinq sur un mètre trente de large où ils peinaient, dormaient et faisaient leurs besoins. Un passage, le coursier, allant de l'avant à l'arrière, était ménagé au centre. Un protestant français, Jean Marteilhe, condamné quelque cinquante ans plus tard aux galères, a laissé une évocation précise de ce qu'y fut sa vie. « Qu'on se représente, si on peut, six hommes enchaînés et nus comme la main, un pied sur la *pédagne* qui est une grosse barre de bois attachée à la banquette, et de l'autre montant sur le banc de devant eux, et s'allongeant le corps, les bras raides, pour pousser et avancer leur rame jusque sous le corps de ceux de devant, qui sont occupés à faire le même mouvement ; et ayant avancé ainsi leur rame, ils l'élèvent pour la frapper dans la mer, et du même temps se jettent ou plutôt se précipitent en arrière pour tomber assis sur leur banc qui, à cause de cette rude chute, est garni d'une espèce de coussinet... sorte de bourre couverte d'un cuir de bœuf ! » Ce pénible exercice pouvait se poursuivre parfois vingt-quatre heures durant. Dans ces occasions, les comités et autres mariniers « mettaient à la bouche des malheureux un morceau de biscuit trempé dans du vin, sans qu'ils levassent les mains

de la rame ». Le comité responsable de la chiourme se tenait près du capitaine dont il sifflait les ordres par un sifflet pendu à son cou. Les deux sous-comités, postés sur le coursier, l'un à l'avant, l'autre au milieu de la galère, réglaient à leur tour, à coups de sifflet et à coups de fouet, le rythme de la vogue, et pour lors « les rameurs qui se tiennent tout prêts la rame en main, rament tous à la fois et d'une cadence si mesurée, que les cinquante rames tombent et donnent dans la mer toutes ensemble et d'un même coup, comme si ce n'en était qu'une seule », toute rame manquée pouvant causer des contusions à la tête de ceux placés devant elle. En cas de décès de l'un de ces misérables, son corps était jeté à la mer « comme une charogne », sans la moindre pitié. Lorsque le vent était favorable, la galère allait à la voile, ménageant heureusement des instants de repos. Quant au calme plat, il n'était pas autrement apprécié du fait de l'odeur de saleté fétide qui s'élevait alors des bancs de la chiourme et qu'aucun parfum ne réussissait à chasser.

Aussi, lorsque l'intendant des galères de France, Nicolas Arnoul, qualifiait en 1669 ces dernières de « chars de triomphe », sans doute entendait-il ignorer la misère humaine qu'elles traînaient avec elles.

Pour la guerre de course, la galère était équipée de cinq pièces d'artillerie. La plus grosse, une couleuvrine, placée à l'avant, tirait un boulet de trente-six livres. Les quatre autres canons étaient, l'un de vingt-quatre livres de boulet, l'autre de dix-huit, placés par deux sur chaque bord. L'ensemble était complété par quatorze armes à feu légères. Dans une galère de l'Ordre, le commandant et le premier lieutenant étaient des chevaliers, le premier étant assisté d'un capitaine de profession. Outre les marins et les soldats embarqués, il fallait compter les centaines de galériens et, pour les étrangers qui

montaient à bord pour la première fois, c'était une surprise d'y voir tant d'hommes placés dans un si petit espace. « Lorsque chacun est à son poste, on ne voit que des têtes de poupe à proue », notait un officier, Barras de la Penne, qui précisait ailleurs qu'« il y a plus d'adresse qu'on ne croit à voguer » !

Sous le commandement de la Valette, dans les années 1554-1555, les chevaliers de Malte allaient devenir les plus hardis corsaires de l'Ouest opérant dans le Levant. Après son élection le 21 août 1557, il maintint l'élan donné à cette guerre de course si profitable et s'attacha à accroître la flotte de l'Ordre. Lui-même, de ses revenus, fit construire deux nouvelles galères et les plus riches commandeurs l'imitèrent si bien que jamais la Religion ne fut si puissante sur mer. En même temps, la Valette s'occupa « en sage politique plein de fermeté » de restaurer la discipline quelque peu relâchée et de ramener sous son autorité certaines commanderies d'Allemagne ou de la République de Venise qui s'étaient rendues presque indépendantes. « Il parla si haut et avec tant de fermeté que tout ploya sous ses ordres. » En fait, la Valette appartenait à cette catégorie d'hommes d'exception inspirant le respect spontané chez ceux qui les rencontrent. Tel fut le cas de Brantôme qui a laissé de son illustre contemporain le portrait suivant :

« Outre sa vaillance et capacité, M. le grand maître Parisot était un très bel homme, grand, de haute taille, de très belle apparence et belle façon, point émue [embarrassée], parlant très bien en plusieurs langues comme bon français, italien, espagnol, grec, arabe et turc, qu'il avait apprises tant esclave parmi les Turcs qu'ailleurs. Je l'ai vu parler toutes ces langues sans aucun truchement. Je vous laisse à penser, avec toutes ces belles qualités,

quand il eut été en présence et en discours avec tous les grands princes qu'il voulait araisonner, ce qu'il leur sut dire très bien pour les émouvoir à sa ligue très sainte... »

Selon un autre témoignage, il était « grand et bien fait, de grande allure et il portait bien sa dignité de grand maître. Son caractère est plutôt triste, mais pour son âge il est fort robuste. Il est très pieux, avec une bonne mémoire, de la sagesse, de l'intelligence et il a accumulé beaucoup d'expérience au cours de sa carrière sur terre et sur mer. Il est modéré, patient et connaît de nombreuses langues. Par-dessus tout il aime la justice et est bien vu de tous les princes chrétiens ».

La lutte contre les infidèles étant la priorité de l'Ordre en Méditerranée, le nouveau grand maître voulut prendre sa revanche sur les insultes et mauvais traitements infligés aux chrétiens lors de la prise de Tripoli : Dragut, le fameux corsaire, s'en était rendu maître en 1551 et en avait fait le refuge des vaisseaux musulmans qui, chaque été, ravageaient les côtes de cette zone maritime. La Sicile, Naples et même l'Espagne étaient menacées par ces raids sauvages.

Dragut, ou Torghud, était le chef incontesté de tous les pirates de Barbarie. Né en 1485 dans un petit village d'Anatolie et remarqué très jeune par un raïs, il avait été formé de bonne heure à l'artillerie. Devenu un excellent canonnier, il servit en cette qualité sur plusieurs navires du sultan, non sans quelque profit puisqu'il acquit bientôt à son compte un brigantin, puis une galiote et des armements plus conséquents. Barberousse était alors l'amiral de la flotte ottomane et résidait à Alger où Dragut vint le trouver et lui offrir ses services. Nommé son lieutenant, il en reçut le commandement d'une escadre forte de douze galères. Désormais, il écuma le ponant de la Méditerranée, saisissant toute navigation chrétienne ou, à défaut et en dédommagement, pillant les villages côtiers dont il emmenait les habitants en esclavage. Entre 1540 et 1565, il opéra ainsi plusieurs descentes dans l'archipel maltais. Entre-temps, Barberousse était mort par excès de débauches en 1545 et Soliman, pour le remplacer, fit naturellement appel à son lieutenant, le plus qualifié pour être le général des corsaires, sans le nommer pour autant amiral de la flotte turque.

Déjà, lorsque la Valette, chevalier de la langue de Provence, avait été choisi en 1537 par le Conseil de l'Ordre, en raison de sa sagesse, de son courage et de son expérience, comme gouverneur de Tripoli, il avait envoyé à Charles Quint un chevalier porteur d'une carte précise de la côte nord-africaine pour lui montrer combien il importait à l'Empereur, pour la sauvegarde de ses Etats d'Italie et même d'Espagne, que cette place tenue par l'Ordre ne tombât pas entre les mains des infidèles et surtout de Dragut. Lui-même, à peine arrivé à Tripoli, s'était empressé de faire la revue des officiers et des soldats, de leur distribuer de bonnes armes, d'en expulser les bouches inutiles, avant d'y amasser une grande quantité de vivres et d'ajouter de nouvelles fortifications. Malgré ces dispositions prévoyantes, quelques années plus tard, en 1551, la ville, alors sous le commandement de Fra Gaspar de Vallier, maréchal de la langue d'Auvergne, était retombée sous la domination ottomane. C'est pourquoi, lorsque son ami Juan de la Cerda, duc de Medina-Celi, vice-roi de Sicile, lui proposa en 1559 d'aider l'Ordre à reconquérir Tripoli, la Valette y vit l'opportunité d'une revanche. Ce fut une erreur ! L'expédition conduite l'année suivante par la Cerda se

solda par un échec à Djerba et par la confirmation de la supériorité de la flotte turque. Il fallut attendre quatre ans pour voir la prise de Peñon de Vélez de la Gomera redonner un certain éclat aux forces navales chrétiennes alliées et l'ordre de Malte devenir ainsi le premier obstacle à éliminer pour les Turcs décidés à assurer leur avancée conquérante en Europe.

4

L'île de Malte

Au XVIe siècle, les îles de la Méditerranée, exposées à la piraterie et à la guerre de course, restaient des domaines menacés et Malte, à l'exemple de la Sicile, de la Sardaigne ou de la Corse, faisait partie de ces places vulnérables qui nécessitaient fortifications, artilleries et garnisons. Si la mauvaise saison garantissait quelque répit aux insulaires, les beaux jours marquaient régulièrement la reprise des hostilités en mer et celle des opérations de pillage dans les terres. Lorsque Villiers de l'Isle-Adam était venu, en 1530, prendre possession de l'archipel maltais, il avait fait effectuer le relevé des défenses qui s'étaient révélées de faible importance. Outre la capitale, Mdina, enfermée dans des remparts au centre de l'île, la seule forteresse digne de ce nom était le château Saint-Ange, érigé sur un promontoire rocheux s'avançant dans le Grand Port. Comme les activités navales de l'Ordre exigeaient une installation portuaire, les chevaliers s'étaient établis sur la côte sud-est de l'île, là où elle se découpait en deux ports naturels, la rade de Marsamuscetto et le Grand Port, séparés et dominés par une langue de terre rocheuse, le mont Sciberras. Villiers de l'Isle-Adam avait songé un moment construire sur cette éminence le couvent de l'ordre mais, les fonds requis pour un tel projet faisant défaut, il s'était résigné à installer la résidence des

siens dans Birgu, petit village de pêcheurs étendu au pied du château Saint-Ange, dépourvu de fortifications, et sur une presqu'île exposée de tous les côtés. Le premier soin du grand maître, « pour n'être pas surpris des corsaires », fut de la faire entourer de murailles auxquelles furent ajoutés des « flancs avec des ressauts d'espace en espace », en fonction des irrégularités du terrain, et d'y construire quelques maisons pour loger l'Ordre. Compte tenu des dépenses considérables qu'auraient engagées des ouvrages plus importants, il se contenta également de consolider les remparts de Mdina. A vrai dire, Philippe de Villiers de l'Isle-Adam avait conservé l'espoir de reprendre un jour Rhodes, site puissant et bien fortifié, espoir qu'un complot soumis par le bey d'Egypte lui avait fait un instant entrevoir comme réalisable. Par la suite, sous le gouvernement du grand maître Juan de Homedes et l'impulsion du commandeur Leo Strozzi, les défenses de l'île connurent un nouveau développement. A Antonio Ferramolino, architecte italien en charge des constructions réalisées entre 1541 et 1550, succéda l'ingénieur espagnol Pedro Pardo qui, avec le grand bailli d'Allemagne et le commandeur Louis de Lastic, tous trois commissaires nommés par le Conseil de l'Ordre, présenta en 1552 un rapport très complet sur les différentes places à fortifier dans l'île. Après examen financier des projets proposés, le Conseil en arrêta trois principaux : Birgu restant la bourgade à protéger, il fut décidé d'ajouter aux fortifications déjà existantes d'autres bastions et de construire, sur le mont Saint-Julien, langue de terre s'étirant au sud du Grand Port et séparée de Birgu par la crique des Galères, un fort qui, de ses feux croisés avec ceux de Saint-Ange, pourrait en interdire l'approche. Enfin, comme la rade de Marsamuscetto, au nord, restait

ouverte aux flottes ennemies, et qu'il ne pouvait être envisagé d'édifier une ville sur le mont Sciberras, le Conseil décida d'élever à son extrémité un simple fort de façon à protéger l'entrée des deux ports. Il s'y trouvait déjà une tour de guet et une petite chapelle, témoignages d'édifices plus anciens et surtout plus modestes, sans doute réduits dans l'Antiquité à un fanal, le terme maltais de Sciber-Ras signifiant « la lumière sur la pointe ».

Aux maçons et ouvriers venus de Sicile se joignirent les autochtones, paysans et bourgeois, et tous travaillèrent aux côtés des chevaliers avec une ardeur extrême : en six mois, Birgu fut en état de soutenir un siège, un fort, appelé Saint-Michel, se dressa sur le mont Saint-Julien et le château projeté à la pointe extrême du mont Sciberras fut bâti et même garni d'artillerie. Il fut appelé le fort Saint-Elme, en mémoire d'une des tours qui défendaient l'entrée du port de Rhodes, et qui portait ce nom. En forme d'étoile à quatre branches, il avait été édifié sur le roc le plus solide pour résister aux mines ennemies ; malheureusement, construit trop vite, il était dépourvu de chaussées entre les remparts, qui permettaient d'abriter la garnison circulant à l'intérieur. Il avait été muni toutefois de fossés et d'une contrescarpe sur la face opposée au mont Sciberras, cependant que le front nord regardant la mer était équipé d'un cavalier, véritable éperon défensif qui se dressait plus haut que les créneaux du fort lui-même et était capable de battre les alentours de son canon et du tir de ses mousquets. En fait, le véritable défaut de Saint-Elme résidait dans sa position même, la plus basse du mont Sciberras dont les pentes se trouvaient ainsi le dominer. La ligne de défense du nouveau château s'étendait sur une distance longue de huit cents mètres.

Ces mesures défensives correspondaient à de

réelles nécessités. En effet, avant l'édification de Saint-Elme, Dragut avait, en 1551, opéré une descente à Malte et, après avoir mouillé sa flotte dans la rade de Marsamuscetto, avait tenté de s'emparer de Birgu et du fort Saint-Ange. Lassé d'une résistance plus longue que prévu, le corsaire avait fini par se diriger sur la petite île de Gozo qu'il avait complètement dévastée et dont il avait emmené en esclavage les habitants, au nombre estimé à sept cents hommes et de cinq à six mille femmes et enfants.

Outre les travaux énoncés plus haut, le grand maître Claude de la Sengle, dès 1552, fortifia la presqu'île parallèle à celle de Birgu et portant en son extrémité côté terre le fort Saint-Michel. Ainsi naquit une petite cité appelée Senglea. Bien évidemment, tous ces travaux avaient fortement entamé les réserves financières de l'Ordre dont les membres surent témoigner d'une authentique solidarité. Qu'ils fussent à Malte, au couvent ou dans les commanderies les plus éloignées d'Europe, les chevaliers, « tous, par une désappropriation généreuse et conforme à leurs vœux, portèrent au Trésor leur argent monnayé et leur vaisselle »...

En dépit de ces contributions spontanées, les sommes reçues des différentes fondations de l'Ordre furent englouties dans les fortifications à construire, à entretenir, à consolider et à fournir en artillerie et garnisons. Aussi, lorsque la Valette fut appelé à la grande maîtrise en 1557, fut-il confronté à ce problème démoralisant. Sa première démarche fut de restaurer les affaires de la Religion en invitant les commanderies allemandes et vénitiennes à envoyer les redevances qu'elles s'étaient dispensées de payer pendant leur insoumission temporaire et dont elles étaient redevables. Cette manifestation d'autorité du nouveau grand maître

s'accompagna d'un retour à la discipline qui, à l'époque, s'était quelque peu relâchée. Désormais, les chevaliers furent tenus d'observer les devoirs conformes à leur état et à leur vocation de courage et d'héroïsme : interdiction leur fut faite de se battre en duel, de boire ou de jouer aux dés et de vivre à l'extérieur de leur auberge respective. Cette intransigeance austère était quelque peu adoucie par l'esprit de justice qui animait la Valette. Lorsque Tripoli était tombé le 14 août 1551 aux mains des Turcs, son gouverneur, Gaspar de Vallier, avait été tenu pour responsable d'une perte que seuls l'avarice et le refus de Juan de Homedes d'envoyer des renforts avaient rendue inévitable. Ramené à Malte et emprisonné, Vallier fut libéré en 1557 et nommé grand bailli de Lango par la Valette qui, pour avoir un temps gouverné cette place difficile sur la côte africaine, en avait connu les nombreux désagréments et dangers.

Entre les années 1560 et 1565, le Grand Port devait connaître sa pleine croissance défensive. En tant que base menacée de l'Ordre, les grands maîtres successifs avaient apporté leurs soins à lui donner des fortifications. Birgu bénéficia ainsi d'un essor conforme à l'importance de ses résidents. Du modeste village découvert en 1530, elle était devenue une petite bourgade aux rues étroites bordant les auberges des chevaliers et les maisons aux toits plats qui n'étaient pas sans évoquer l'habitat de la côte arabe proche. Les insulaires venaient se recueillir devant les précieuses reliques apportées de Rhodes et déposées dans l'église conventuelle de Saint-Laurent, quand ils n'allaient pas dans les nombreuses chapelles de Birgu pour satisfaire leur dévotion naturelle ! L'activité portuaire, quant à elle, se distribuait entre l'arsenal et les entrepôts.

La presqu'île s'enorgueillissait également d'un hôpital, conformément à la vocation de l'Ordre. Avec des prisons et de nouvelles réserves à blé creusées à même le rocher, le fort Saint-Ange avait subi lui aussi quelques transformations. Le site était ancien et connu pour avoir été occupé primitivement par les Phéniciens qui y avaient érigé un temple à Astarté, remplacé au cours des siècles par un sanctuaire dédié successivement à Héra par les Grecs et à Junon par les Romains. Dans sa « Deuxième action contre Verrès », Cicéron fait allusion aux profanations qui y furent commises par l'indélicat gouverneur de Sicile et dont les Maltais étaient venus se plaindre officiellement à Rome : « *Dicunt legati melitenses publice spoliatum templum esse Iunonis, nihil istum in religiosissimo fano reliquisse* », écrit ainsi l'illustre politicien qui pensa lui-même se retirer à Malte dans les années 48-50 avant Jésus-Christ.

En 828, les Arabes construisirent un premier fort, et, la place se révélant décidément d'un choix remarquable, les occupants successifs s'attachèrent à lui conserver son aspect militaire. Avec l'arrivée des chevaliers en 1530, le fort appelé Saint-Ange, du nom d'Angelo de Melfi qui, en 1352, avait reçu l'archipel maltais comme fief, allait connaître une nouvelle jeunesse. Villiers de l'Isle-Adam y fixa sa demeure et y apporta de nombreuses restaurations auxquelles furent ajoutés un premier bastion, construit en 1533, puis un cavalier, en 1541, suffisamment élevé pour permettre de surveiller la rade de Marsamuscetto, selon un plan établi par l'ingénieur Ferramolino et soumis au grand maître Juan de Homedes. Un fossé ouvert dans le rocher rendait la forteresse indépendante et autonome de Birgu qui se trouvait offrir une ligne de défense continue longue de trois kilomètres.

Au sud, à l'entrée du côté terre de la presqu'île, l'Ordre avait également prévu un rempart renforcé de deux bastions, sans oublier d'y construire un plus petit à chaque extrémité, et avait fait creuser un large fossé pour compléter la protection de l'ensemble. Telles étaient les dispositions de défense dont la Valette avait la responsabilité en cet automne 1564, alors que des bruits alarmants venaient de Constantinople, faisant état de préparatifs importants entrepris dans l'arsenal et qui laissaient présager une campagne prochaine de grande envergure. Selon les informateurs du grand maître, des marchands vénitiens pour la plupart, il était fort probable que la future armada fût destinée à Malte. De 1561 à 1564, le monde chrétien avait connu des alertes successives, et, attentif aux sorties de la flotte du sultan, se tenait prêt à l'affronter. Ainsi l'évêque de Limoges écrivait-il, le 5 septembre 1561, de Madrid : « Maintenant que la saison et la crainte de la flotte turque est passée... », phrase révélatrice de la surveillance exercée sur les mouvements des galères ottomanes. Chaque année, le printemps suscitait les mêmes inquiétudes qui s'estompaient peu à peu au cours de l'été, mais toute activité suspecte du côté de la Corne d'Or était soigneusement signalée et provoquait les hypothèses les plus variées quant à la côte chrétienne visée. Après trois années d'une relative quiétude, l'attention des Européens s'était en 1564 peu à peu détournée du Proche-Orient pour se porter sur des événements plus proches concernant le soulèvement de la Corse ou l'expédition lancée contre Peñon de Vélez. Mais, après d'autres avis reçus de Constantinople, la Valette ne douta plus du péril redoutable qui menaçait son île et, en dépit de la mauvaise saison, n'hésita pas à envoyer en Sicile et à travers l'Europe un message aux

membres éloignés de l'ordre de Saint-Jean. Le texte en était clair et impératif :

« REVENIR AU COUVENT AVANT LE PRINTEMPS. LE SULTAN A L'INTENTION DE FAIRE LE SIÈGE DE MALTE ! »

Si le grand maître disposait d'informateurs, il en était de même pour Soliman : deux espions, ingénieurs experts dans l'art militaire, l'un slavon et l'autre grec, étaient venus à Malte. Déguisés en pêcheurs et sous le prétexte de jeter leurs lignes dans les fossés et de vendre ensuite leurs poissons dans la ville, ils en avaient reconnu les fortifications, la hauteur des murailles. Ils avaient relevé chaque position de défense, dénombré les hommes et l'artillerie disponibles. De retour de leur voyage studieux, ils avaient rapporté ces informations et cette conclusion rassurante que le sultan avait remises à ses généraux : l'île des chevaliers n'était qu'un rocher mal défendu et quelques jours suffiraient aux forces turques pour s'en rendre maîtres !

5

Préparatifs

Au cours de l'hiver 1564-1565, le grand arsenal de Kassim Pacha, sur la Corne d'Or, frémissait de l'activité particulière aux grands armements. Créé par Mehmed le Conquérant, il était pourvu de « formes » pour la construction des galères et connu pour être l'un des plus importants de l'époque. Dans son enceinte aux murailles élevées, se trouvaient le Divan du Kapoudan Pacha, sorte de ministère de la Marine, les résidences du grand amiral, de ses officiers, des militaires et des spécialistes dans l'art de la navigation, un bagne où étaient gardés les esclaves et les galériens chrétiens estimés à trente mille individus environ, et un immense entrepôt de matériaux de gréement aux provenances diverses : bois des côtes de la mer Noire, poix, résine, goudron d'Albanie, de Mytilène et de Smyrne, fer de Salonique, chanvre et toiles de voile d'Anatolie, cordages de Trébizonde. Des milliers d'artisans, pilotes, charpentiers, calfats et forgerons, qui avaient leurs habitations dans un bourg voisin, y travaillaient jour et nuit. Dans un autre chantier naval, sur le Bosphore, le Top-Hané, quartier réputé pour ses fonderies de canons, poudreries et fabriques d'armes, les artilleurs ainsi que les spécialistes en mines, mortiers et bombes, s'affairaient aux préparatifs dont Soliman, bien que tourmenté par la goutte, venait régulièrement surveiller les

progrès. Les chagrins d'ordre privé, la mort de son épouse favorite Roxelane, la rébellion de son fils Bajazet en 1561 et les constantes intrigues qui ébranlaient le sérail avaient accentué la sévérité de ses traits et fini par lui donner une expression impassible. Quand, en 1560, le grand amiral Piali était revenu de la campagne de Djerba en triomphateur, une foule immense s'était amassée pour l'acclamer sur les rives de la Corne d'Or et du Bosphore. Seul au milieu de la liesse générale, le sultan, d'un kiosque, avait assisté au défilé de la flotte victorieuse avec une mine si triste et si sévère que, selon le contemporain Busbecq, « on aurait pu penser que cette victoire ne le concernait pas et que rien de nouveau ou d'inattendu n'était arrivé » !

Pour diriger les opérations de la campagne lancée contre Malte, il avait nommé comme général en chef Mustapha Pacha, issu d'une des plus anciennes et des plus distinguées familles de Turquie. Présent au siège de Rhodes, Mustapha Pacha avait à son actif de nombreux combats dont l'issue glorieuse lui avait attiré l'estime et la confiance du sultan. Il était réputé pour être « dur et sévère dans le commandement, cruel et sanguinaire à l'égard des ennemis qui tombaient entre ses mains, et il se faisait surtout un mérite de violer sa foi et la parole qu'il donnait à des chrétiens ». En 1565, il était âgé de soixante-dix ans et ambitionnait légitimement de clore une carrière militaire honorable par un succès définitif sur cet Ordre détesté.

A la tête de l'armada avait été naturellement placé le grand amiral Piali, chef suprême de toutes les escadres mais dont le pouvoir était, en fait, limité aux manœuvres purement navales. Hongrois de naissance chrétienne, il avait été recueilli, encore au maillot, sur le soc d'une charrue, lors du siège de Belgrade en 1530. Elevé dans le sérail, il

était passé par tous les grades de la milice et s'était rendu célèbre par de nombreux succès maritimes, tel un grand raid sur la côte sicilienne, de compagnie avec Dragut, en 1558. Il avait épousé l'une des petites-filles de Soliman et jouissait à la Cour d'une faveur particulière.

Conscient des dissensions que pourrait provoquer ce double commandement, le sultan avait prié Piali de vénérer Mustapha comme un père et le second de regarder le jeune amiral comme un fils. Mais surtout, il leur avait donné l'ordre formel de ne rien entreprendre avant l'arrivée de Dragut à Malte. A vrai dire, comme nous l'avons vu, ce dernier s'était montré réservé sur l'opportunité d'une telle descente. D'après Brantôme, toujours bien informé, la réticence du fameux corsaire venait de l'estime particulière qu'il portait à la Valette. Ainsi, « on disait alors que Dragut, quand il arriva là devant à Malte, n'approuva jamais cette entreprise et porta cet honneur testimonial à Monseigneur le Grand Maître qu'il avait connu et vu prisonnier... que le Grand Seigneur [Soliman] devait avoir ou plus tôt ou plus tard attendu cette entreprise qu'un tel Grand maître ne fût pour être le commandant, car il le tenait pour le plus grand capitaine avec qui jamais les Turcs avaient eu affaire ; et certes il disait vrai ! ».

En dépit de la recommandation d'attendre la disparition de la Valette pour attaquer l'île des chevaliers, Soliman compléta ses effectifs en invitant El Louck Ali, le gouverneur d'Alexandrie, et Hassan, le pacha d'Alger, à rejoindre les forces ottomanes après avoir rassemblé leurs galères et leurs troupes, grossies de celles des corsaires de Barbarie qui écumaient alors la Méditerranée. Ces mesures allaient contribuer à diviser davantage le conseil de guerre turc et, comme l'observait avec ironie le grand vizir

Ali voyant Piali et Mustapha déjà en rivalité au moment d'embarquer : « Voilà deux hommes de bonne composition et toujours prêts à savourer le café ou l'opium au point d'entreprendre ensemble une croisière de plaisir dans les îles ! »

L'armement d'une si puissante armada, la marche des troupes convoquées pour l'embarquement et les mouvements divers perçus dans tout l'Empire ottoman ne pouvaient qu'inquiéter les agents étrangers qui se livraient à différentes hypothèses sur le but fixé. Le 20 janvier 1565, l'ambassadeur français Petremol écrivait de Constantinople à Catherine de Médicis que la flotte qui s'armait serait probablement envoyée à Malte mais, prudent, il ajoutait ne répéter que les rumeurs entendues sur place. Deux mois plus tard, elles s'étaient changées en certitude.

La Valette n'avait pas attendu d'en recevoir la confirmation pour prendre les dispositions de défense d'usage. Pendant que les esclaves turcs traînaient des blocs de pierre extraits des carrières voisines pour renforcer les remparts et s'activaient, sous le fouet de leurs gardes, à élargir et à rendre plus profonds les fossés creusés aux extrémités côté terre des deux presqu'îles de Senglea et de Birgu, le fort Saint-Michel avait été doté d'un canon puissant pour battre les hauteurs proches de Corradino et le fond du Grand Port. Au sommet de la forteresse de Gozo, remantelée depuis le dernier raid destructeur de Dragut, un fanal avait été fixé, à l'exemple de ceux de Mdina, de Saint-Ange et de Saint-Elme. Le long de la côte, les anciennes tours de guet ruinées avaient été restaurées et équipées de broussailles et de fagots facilement embrasés en cas d'alerte. L'île de Malte, montueuse et stérile, qui avait tant déplu en 1530 aux membres de l'Ordre fâchés d'hériter d'une résidence si inhospitalière, surtout en été, se révélait à présent une forteresse naturelle et l'aridité de son sol un avantage dans la mesure où elle obligeait les assaillants à apporter avec eux leur propre ravitaillement. Les chevaliers le savaient et ils avaient, par crainte de la famine, arraisonné des navires chargés de blé au sortir des ports siciliens.

Pendant la saison froide, le vent soufflant du nord-est empêchait la sortie des galères dont le bord bas ne résistait ni à la houle creuse ni aux tempêtes. Le fait était connu des marins et, comme le rappelait don Garcia de Toledo, en novembre 1564, dans une lettre à l'ambassadeur d'Espagne à propos de forces navales réclamées pour mettre un terme au soulèvement de la Corse avant l'arrivée « des Turcs », c'était « une vérité clairement établie que toutes les expéditions maritimes d'hiver ne sont que de l'argent dépensé en pure perte ». Ce fut aussi en fonction de cette évidence que la Valette dut attendre les premières accalmies pour envoyer des vaisseaux chercher en Sicile le blé, les munitions et les chevaliers qui, arrivés de différentes provinces, attendaient à Messine.

S'il était assuré du concours militaire et financier de l'Ordre, le grand maître l'était beaucoup moins de celui des Etats chrétiens. Aux conflits politiques qui avaient bouleversé l'Europe pendant la première moitié du XVIe siècle, avaient succédé les rivalités religieuses génératrices de guerres civiles, alors que tous les pays aspiraient à la paix. Dans les Etats des Habsbourg, Maximilien était trop investi à protéger ses propres frontières contre l'envahisseur turc pour distraire une partie de ses forces à Malte. Le grand maître n'espérait pas davantage de renforts de l'Angleterre, où la reine Elisabeth Ire avait su imposer la religion anglicane, ni de la

France déchirée depuis 1562 par les luttes entre catholiques et protestants. Il était compréhensible que Catherine de Médicis, dont l'année 1560 avait inauguré la régence, reléguât au second plan ce qui, dans son esprit, n'était que la poursuite d'une guerre traditionnelle menée en Méditerranée. L'Italie était constituée de territoires catholiques diversement répartis : Milan, Naples, la Sicile et la Sardaigne étaient sous la dépendance de l'Espagne dont la Toscane était une alliée ; quant aux autres Etats indépendants, Gênes et Venise n'aimaient pas les chevaliers mais il était probable que le Saint-Siège n'abandonnerait pas un ordre placé sous sa juridiction.

Dans une lettre adressée à Pie IV, le 10 avril, la Valette avouait être « dépourvu d'infinies et importantes choses qui me seront nécessaires, avec connaissance certaine de n'y pouvoir fournir et satisfaire sans la libérale offre du secours de Votre Sainteté, nous envoyer une compagnie de soldats, entretenus aux dépens de Votre Sainteté... A la vérité, je me trouve réduit à tels termes que je ne saurais plus où recourir ou me tourner... Donc à présent qu'il plût à Dieu avoir préparé ce moyen en sa gloire qu'il y a paix universelle entre les princes chrétiens, il me semble qu'on ne devrait pas dormir ni perdre cette bonne occasion parce que si pour notre malheur ils venaient se remettre en guerre, le tyran ne sera là endormi à activer de ruiner toute la chrétienté, mais ayant conçu en moi-même cette espérance que Votre Sainteté ne voudra laisser à ses successeurs le grand honneur et mérite que d'elle-même elle veut en ceci acquérir envers sa Divine Majesté, je me console en attendant et espérant voir cette sainte entreprise avant que je meure... ».

Le pape fit parvenir une aide financière d'un

montant de dix mille couronnes, dépensées en provisions, poudre et munitions, mais non les troupes levées et entretenues que le grand maître avait demandées et dont il avait le plus grand besoin.

En ce printemps de 1565, la défense de Malte ne comprenait donc que cinq cent quarante et un chevaliers et servants d'armes distribués comme suit : la langue de Provence, soixante et un chevaliers, quinze servants d'armes, celle d'Auvergne, vingt-cinq chevaliers, quatorze servants, la langue de France, cinquante-sept des premiers, vingt-quatre des seconds, celle d'Italie cent soixante-quatre chevaliers et cinq servants, la langue d'Allemagne, treize chevaliers et un servant, la langue de Castille, soixante-huit chevaliers et six servants, celle d'Aragon, quatre-vingt-cinq chevaliers et un servant. La langue d'Angleterre n'avait qu'un chevalier, sir Oliver Starkey, secrétaire latin du grand maître. N'étaient inclus au nombre des combattants, ni les chapelains des auberges ni les autres ecclésiastiques interdits du port des armes. A côté de cette force militaire, trois à quatre mille Maltais s'étaient portés volontaires pour se battre. Tous étaient des hommes courageux, habitués dès leur jeunesse à se mesurer dans des engagements avec les corsaires, mais sans expérience pour soutenir un siège de longue durée. Quant aux cinq cents esclaves musulmans retenus dans l'île, ils ne pouvaient servir dans les effectifs, par crainte de les voir se soulever contre leurs maîtres chrétiens à la moindre occasion. Les troupes fraîchement débarquées de Sicile, en s'ajoutant aux forces déjà sur place, allaient porter la résistance armée de l'île au faible chiffre de huit mille à neuf mille hommes, dont sept cents chevaliers !

La Valette avait pu constater combien la menace turque avait été sous-estimée par les princes, trop

occupés des affaires européennes pour en mesurer la gravité. Le seul souverain à avoir réagi, pour être directement concerné par l'hypothèse d'une descente ultérieure des Ottomans sur ses côtes, était Philippe II. Selon l'ambassadeur de Venise de l'époque, Augustin Nani, ce roi était « pieux, juste, sobre et pacifique ; mais la première de ces vertus se changea en raison d'Etat, la seconde en sévérité cruelle, la troisième en avarice, la quatrième en désir de vouloir être l'arbitre de la chrétienté » ! A ce titre, il devait prendre des mesures pour protéger Malte, donation de son père à l'ordre de Saint-Jean et boulevard de ses possessions de Sicile et de Naples. Mais, outre que l'enrôlement, l'entretien et les soldes des soldats représentaient de lourdes dépenses pour son Trésor, Philippe II devait également faire face, en Espagne, aux soulèvements éventuels des morisques, ces musulmans convertis de force et qui encourageaient l'invasion turque. Il écrivit d'innombrables lettres pour demander l'envoi de renforts aux chevaliers et « aucun prince ne travailla plus que lui pour cette affaire mais, ajoute l'historien David Loth, l'administration de Philippe II ne brillait pas par la rapidité. Comme chaque plan devait être envoyé à Madrid afin que le Roi le couvrît de notes marginales, même l'énergique don Garcia de Toledo, vice-roi de Sicile, chargé d'organiser le secours ne pouvait agir aussi vite qu'il aurait voulu ».

Agé et affligé de rhumatismes et de la goutte, il était le fils du vice-roi de Naples, don Pedro de Toledo, dont il avait hérité un certain talent à mettre en œuvre de grandes entreprises. Devenu marquis de Villafranca à la mort de son frère, le jeune Garcia avait commencé à servir, en 1539, avec ses deux galères personnelles, sous les ordres du grand capitaine Doria. A vingt et un ans, il avait

été appelé à commander l'escadre de Naples, faveur due à son père mais, comme le remarque justement Fernand Braudel, qui lui valut des charges précocement lourdes. Après de nombreuses expéditions à Tunis, Alger, Sfax, en Grèce et en Corse, il avait laissé cette fonction « pour raison de santé », le 25 avril 1558, et avait été nommé capitaine général de Catalogne et Roussillon. Le 10 février 1564, Philippe II l'avait choisi comme « Capitan General de la Mar » et, le 7 octobre suivant, le faisait vice-roi de Sicile en récompense de sa victoire du Peñon. Tel était l'homme sur lequel la Valette fondait ses plus sérieux espoirs. Il arriva, en effet, à Malte le 9 avril 1565, avec une escadre forte de vingt-sept galères. A la déception du grand maître, il arrivait sans troupes de secours mais avec la promesse d'un renfort de vingt-cinq mille hommes d'infanterie demandés à Philippe II et d'un débarquement prochain de mille fantassins, sans en préciser la date. En gage de sa bonne foi, il devait laisser dans l'île son fils Frederico, « un jeune homme prometteur qui venait de prendre l'habit ». Il recommanda aussi à la Valette de réduire son conseil de guerre à quelques vétérans pour éviter les divergences de vues et d'intérêts, de garder groupées ses forces en interdisant les escarmouches et les sorties, chaque homme devenant indispensable au moment de l'assaut final, et de ne pas s'exposer lui-même, « la mort d'un prince ayant trop souvent été cause de défaite » !

Sur l'avis que les Turcs avaient pris la mer, les Maltais redoublèrent d'activité. Dans les forteresses, ils entreposèrent le blé apporté de Sicile dans des réserves souterraines scellées d'une bonde de pierre et des milliers de récipients remplis de l'eau des sources voisines de Marsa et de Mdina.

Seule, Birgu disposait d'une fontaine naturelle qui avait été découverte « presque par miracle ».

Nuit et jour, dans les arsenaux et moulins à poudre, chacun s'affairait fébrilement aux munitions, bombes incendiaires et feux grégeois. Nuit et jour, les armuriers et autres spécialistes travaillaient à la préparation des fournitures : casques, cuirasses, cottes de mailles, brigandines à tassettes et autres équipements militaires. Les soldats fourbissaient leurs armes, les commandeurs des forteresses en inspectaient les défenses, et les nouvelles recrues étaient invitées à venir s'exercer en tirant trois fois sur une cible avec une récompense pour le plus adroit. C'était peu de pratique sans doute, mais il s'agissait de ménager la poudre, dont le duc de Florence avait livré seulement deux cents barils l'année précédente.

En dépit de ces préparatifs hâtifs et minutieux, les chevaliers qui avaient connu les fortifications de Rhodes à la perfection légendaire savaient au fond d'eux-mêmes qu'ils avaient beaucoup à craindre de la faiblesse de celles de Malte.

6

Veillée d'armes

Le 20 mars 1565, les vingt premières galères sortirent de la Corne d'Or pour gagner les différents points d'embarquement. Deux semaines plus tard, les Etats chrétiens apprenaient que « cent quarante galères, dix mahonnes ou grosses galéasses, vingt navires ronds et quinze caramusalis » s'apprêtaient à quitter Constantinople. Sur l'importance de l'armada, les rapports différaient. Pour les uns, il fallait l'estimer à cent cinquante galères et galiotes, pour d'autres à cent trente galères et trente galiotes ou galéasses. Onze vaisseaux marchands, les ravitailleurs, servaient d'escorte, chargés chacun de six cents soldats, de six mille barils de poudre et de mille trois cents boulets. L'ensemble, ajouté aux nombreux bateaux à voile et de moindre importance, comprenait deux cents navires turcs qui emportaient une formidable artillerie composée de quatre-vingt mille boulets de fonte, de quinze mille quintaux de poudre à canon et de vingt-cinq mille quintaux destinés aux arquebuses, mousquets et armes plus petites. Les hommes embarqués appartenaient, pour la plupart, aux différentes troupes de l'armée de terre du sultan : infanterie, cavalerie, artillerie et train. La première, la plus importante, était constituée essentiellement par les janissaires, recrutés chez les enfants chrétiens enlevés dans les pays conquis et conduits dans des casernes écoles.

Islamisés de force et soumis à une discipline de fer, ils n'avaient d'autre destin que de devenir soldats. Leur chef, le yeni-çeri Agasi, était l'un des officiers les plus distingués de l'armée. Avec leur corselet de fer et leurs manches de mailles, les janissaires étaient reconnaissables à leur coiffure de feutre blanc retombant dans le dos et « ornée de longues plumes fixées dans un étui au-dessus du front ou de cuillères de cuivre bien fourbies et brillantes comme l'or ». Ils utilisaient au combat des piques, des hallebardes ou le mousquet. Mais leur arme privilégiée restait le sabre qu'ils maniaient avec une adresse redoutable. A côté de ce corps prestigieux, celui des spahis était tout aussi respecté : cavaliers d'élite, ils montaient de petits chevaux d'Anatolie et des Balkans, nécessitant un équipement réduit. Ils portaient des turbans enroulés autour de coiffes de feutre ou des casques, des brassards, des cottes de mailles et des cuirasses légères, parfois des jambières. Leur armement était constitué de pistolets, d'arcs, de lances ou de javelots, de la hache, et surtout du cimeterre « à la lame courbe, très fine et tranchante », et au manche damasquiné d'or. Leurs montures n'étaient pas protégées mais les chevaux des chefs étaient parés de plumes et d'ornements de soie ; les selles et les harnachements étaient de brocart, les cuirs rehaussés d'or, d'argent, de pierreries ou plus simplement de plaquettes de métal. Au printemps de 1565, ils étaient neuf mille spahis d'Anatolie, de Karamanie et de Roumanie à partir pour Malte, avec six mille trois cents janissaires, auxquels avaient été joints quatre mille iayalars, corps spécial de fanatiques musulmans vêtus de peaux de bêtes sauvages décorées de motifs variés en argent, quatre mille soldats volontaires et cinq mille enrôlés. Malgré les estimations différentes avancées par les historiens et dans lesquelles ne

figurent ni les marins, ni les esclaves, ni les surnuméraires affectés au ravitaillement, les forces du sultan se montaient à quarante mille hommes bien entraînés, auxquels il convient d'ajouter une foule considérable de Grecs renégats, de Levantins et de Juifs qui suivaient sur leurs propres navires.

Mustapha Pacha avait embarqué sur la *Sultane*, la galère impériale, construite en bois de figuier, richement décorée et à la longue queue de cheval en guise de pavillon. Elle comptait vingt-cinq rangs de rames, maniées par deux cents Turcs de condition libre. Le capitaine était un marin réputé pour avoir servi sous Barberousse et semé la terreur dans toute la Méditerranée orientale sous le nom de « Soliman des îles ».

Piali était à bord d'un navire non moins prestigieux. En tant que grand amiral de la flotte, il ne pouvait le céder en splendeur au général de l'armée et sa galère était « le plus grand et le plus beau bateau qu'il eût été donné de voir dans le Bosphore ». Au-dessus de la poupe dorée et sculptée, une tente de brocart avait été dressée pour procurer de l'ombre. Sous les enseignes personnelles du grand amiral, figurait l'étendard de Soliman, plaque carrée d'argent de dix pieds, surmontée d'un croissant de lune et d'un globe doré d'où flottait un long panache de crin de cheval. Sa présence rappelait que le sultan était à bord en tant que membre honoraire du corps des janissaires.

Dès le 17 avril, quarante galères étaient signalées dans le canal de Nègrepont, rejointes deux jours après par trente autres. Un avis de Corfou, le 30 avril suivant, faisait état de cent cinquante voiles turques à Chio, et en mai, l'armada était déjà à Navarin. Dans la mesure où il pouvait être informé rapidement, la Valette en suivait attentivement la

progression vers l'ouest et put juger de son importance par un incident survenu par temps calme et mer paisible : deux bâtiments allèrent s'échouer sur des bancs de sable. L'un y perdit mille hommes par noyade, l'autre coula avec les canons qu'il transportait et huit mille barils de poudre.

A Malte, malgré la multitude et l'importance des problèmes qui l'accablaient, le grand maître ne sembla jamais embarrassé. Il pourvoyait à tout, voulait être instruit de tout. A la fois soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, il entrait dans les plus petits détails : « de la même main dont il avait tracé une nouvelle fortification, il remuait lui-même la terre ». Il était présent presque en même temps dans différents endroits, « tantôt à la tête des travailleurs, tantôt à la visite des magasins et souvent même à l'infirmerie et occupé à pourvoir au soulagement des malades ».

Comme rien ne devait être laissé au hasard, la Valette fit raser les bâtisses construites à l'extérieur des remparts pour que l'ennemi ne trouvât qu'un terrain nu où il ne pourrait s'abriter contre les tirs des défenseurs. Aux paysans, il fit passer l'ordre de se retirer, dès l'alerte donnée, dans Birgu et Mdina, avec leurs animaux et leurs récoltes du printemps. La même consigne fut envoyée à ceux de Gozo, invités à se réfugier dans leur château. Comme Birgu lui paraissait le site le plus menacé, il fit évacuer sur Mdina ceux de ses habitants trop âgés, malades ou trop faibles pour porter les armes. En revanche, il passa en revue les troupes pour les répartir dans les différents postes. Outre les sept cents chevaliers et les frères servants, il disposait de huit mille cinq cents hommes, qui comprenaient les soldats des galères, les contingents étrangers à la solde de l'Ordre et les Maltais regroupés en compagnies. Il assigna à chaque langue une place

précise à défendre. L'amiral de Monte et les chevaliers italiens furent chargés de la presqu'île de Senglea, dont les chevaliers de Navarre, de Catalogne et d'Aragon occupèrent la zone sud orientée sur Bormla. La protection de Birgu fut remise aux trois langues de France, d'Auvergne et de Provence. Auprès des soldats de cette dernière, une partie de ceux de la langue de Castille eurent la responsabilité du Grand Bastion, côté terre. La langue d'Angleterre, en la personne de son unique représentant, sir Oliver Starkey, qui reçut le commandement des autres « nations », comprenant l'autre partie des soldats de Castille, les Portugais et les Allemands, devait assurer la défense de la côte est de Birgu. Le fort Saint-Ange avait été assigné au commandeur catalan Garzeramos, en poste avec cinquante chevaliers et cinq cents hommes « des plus aguerris ». Celui de Saint-Elme, par sa position stratégique à la pointe du mont Sciberras, requérait une défense importante. Pour renforcer la garnison habituelle dirigée par Luigi Broglia, un chevalier piémontais âgé de plus de soixante-dix ans, la Valette résolut d'envoyer comme « capitaine de secours » le commandeur espagnol et bailli de Nègrepont, Juan de Guaras, avec soixante autres chevaliers auxquels, à la veille du siège, fut ajoutée la compagnie des deux cents fantassins espagnols débarqués le 13 mai précédent et commandés par don Juan de la Cerda.

Un chevalier portugais, dom Mesquita, commandait la garnison ordinaire de Mdina accrue de compagnies de cavaliers et de cinq milices de Maltais, placés sous les ordres du commandeur Vagnon.

Les chevaliers avaient insisté auprès du grand maître sur la nécessité de raser la citadelle de Gozo, où les Turcs avaient précédemment exercé des ravages et des cruautés. Non seulement la Valette

s'opposa à une telle initiative, mais il envisagea d'y envoyer des renforts pour la raison très simple que la position de cette île, au nord de Malte, en faisait une précieuse auxiliaire pour conserver des contacts avec les navires chrétiens croisant au large, si les Turcs bloquaient l'entrée du Grand Port au sud. Il fit valoir en outre aux chevaliers que Saint-Ange, Mdina et le château de Gozo étant construits sur des points élevés, il était facile d'en intercepter les signaux et de faire passer ensuite les messages en Sicile. Il leur expliqua enfin que, pour commander cette place isolée et exposée, il fallait un chevalier qui fût suffisamment courageux pour soutenir un siège opiniâtre des Turcs et pour accepter d'y mourir plutôt que de capituler. Parmi les nombreux volontaires, ce fut sur le « Majorquin » Torreglias que la Valette porta son choix.

Restait à organiser la surveillance de l'île : le commandeur Copier, de la langue d'Auvergne, grand maréchal de l'Ordre et ancien capitaine, reçut la mission d'observer les mouvements de la flotte ennemie, de les suivre et de s'opposer aux descentes en tombant sur les soldats débarqués et qui se seraient écartés du gros de l'armée. Il devait prendre avec lui plusieurs chevaliers, deux cents insulaires à cheval et un corps de six cents hommes d'infanterie, pour patrouiller le long des côtes. Le commandeur Romegas fut chargé avec les soldats des galères de défendre l'entrée du Grand Port. De tous les capitaines, Mathurin d'Aux-Lescot, dit Romegas, était le plus connu dans la Méditerranée et Brantôme affirme avoir « vu des esclaves ramer en chantant des chansons faites et composées en Turquie et à Constantinople, et en leur langue, là où ils racontaient ses vaillances et ses prises qu'il avait faites sur eux et qui sont fort grandes ». Quand Romegas allait en Grèce et que ses gens prenaient terre pour le ravitaillement en bois et en eau, « vous eussiez vu les bonnes gens et femmes de village lui porter des poulets, des fromages, des laitages, des œufs, des fruits, bref, de ce qu'ils avaient de leurs petites ménageries et commodités, seulement pour le voir, et, l'ayant vu, s'en retournaient en grande admiration, joie et contentement. Bref, c'était un très grand capitaine et grand ennemi des Turcs, et qui n'était jamais à son aise qu'il ne leur fît la guerre ».

A côté de ces mesures concernant les effectifs, la Valette en arrêta d'autres touchant les sept galères de l'ordre mouillant alors à Malte. Deux furent renvoyées en Sicile, trois gardées en sécurité dans le fossé séparant Saint-Ange de Birgu et deux, la *Saint-Gabriel* et la *Couronne*, coulées dans la crique des Galères, dont l'entrée avait été protégée par une batterie de neuf canons dressée par le commandeur castillan Guiral, « excellent officier d'artillerie ».

En ces jours éprouvants, le grand maître témoigna toujours du grand courage et de cette élévation d'esprit qui faisaient de lui un chef de guerre exceptionnel. Comme il venait de recevoir de nouveaux messages plus alarmants encore sur la progression rapide de la flotte turque, il résolut de rassembler au couvent tous les chevaliers pour leur en faire part, sans leur dissimuler le terrible péril qui les menaçait ni le doute qu'il éprouvait sur la venue prochaine des renforts promis :

« C'est la grande bataille de la Croix et du Coran qui va être livrée, leur dit-il. Une armée formidable et une nuée de Barbares vont fondre sur cette île ; ce sont, mes frères, les ennemis de Jésus-Christ ; il s'agit aujourd'hui de la défense de la Foi ; et si l'Evangile doit céder au Coran, Dieu dans cette occasion nous redemande la vie que nous lui avons

déjà engagée par notre profession. Heureux ceux qui pour une si bonne cause consommeront les premiers leur sacrifice ; mais pour nous en rendre dignes, allons, mes chers Frères, au pied des autels renouveler nos vœux, et que chacun puise dans le sang même du Sauveur des hommes et dans la pratique fidèle des sacrements ce généreux mépris de la mort qui peut seul nous rendre invincibles ! »

Tous se rendirent ensuite à l'église conventuelle de Saint-Laurent pour une célébration solennelle. Ils communièrent, renouvelèrent leurs vœux, se pardonnèrent leurs torts réciproques et échangèrent le baiser de paix. Depuis ce jour, ce fut comme si une force nouvelle animait ces hommes tournés uniquement vers la lutte à venir, détachés du monde. Et, comme l'avaient fait avant eux les janissaires, les iayalars et les spahis pour l'islam, les chevaliers chrétiens jurèrent « de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la Religion et des Autels ».

Ils ne devaient plus attendre longtemps : le 17 mai, Carlos de Aragona fit parvenir de Syracuse une courte dépêche au vice-roi pour lui signaler qu'« à une heure du matin, la garde de Casibile a fait trente feux. Pour qu'elle en ait fait autant, il faut bien, nous le craignons, que ce soit la flotte turque ».

La nouvelle devait être confirmée quelques heures plus tard, l'armada ennemie ayant été « découverte au large du cap Passero », à la pointe sud de la Sicile.

Deuxième partie

LE SIÈGE

7

Arrivée des Turcs

Vendredi 18 mai

Le vendredi 18 mai, à la pointe du jour, les guetteurs postés sur les remparts de Saint-Elme et de Saint-Ange aperçurent les premières galères turques à une distance de quinze milles marins. Elles progressaient très lentement par l'est-nord-est et commencèrent à couvrir peu à peu toute la surface de la mer.

L'alerte fut aussitôt donnée. Des deux forts furent tirés trois coups de canon. Le son en avait à peine retenti dans la brume matinale que déjà il était repris à Mdina puis, dans le lointain, par la citadelle de Gozo qui, à la vue de la fumée s'élevant audessus de la ville, avait répondu à son tour.

La population se réveilla en un instant. Dans toute l'île, et selon les instructions du grand maître, les paysans regroupèrent leurs bêtes et se dirigèrent vers les refuges indiqués. Dans la crique des Galères, les marins s'affairaient sur les navires tandis que battaient les tambours et sonnaient les trompettes. Partout régnait cette agitation particulière au préambule des combats. S'ensuivit un extrême désordre, les uns se précipitant pour fourbir leurs armes et harnacher leurs chevaux, les autres rassemblant en toute hâte leurs biens et leur famille pour les mettre à l'abri.

La Valette s'empressa d'envoyer quatre navires sous le commandement de Romegas pour reconnaître l'importance de la flotte ottomane. Il n'était pas question pour ce valeureux capitaine d'engager la bataille. D'ailleurs, les Turcs l'ignorèrent superbement et poursuivirent leur course vers le sud de l'île. La galiote du premier pilote, naviguant à un demi-mille en avant de l'escadre, cherchait un mouillage sûr pour l'ensemble de l'armada.

Un arquebusier de la garnison espagnole de Senglea, Balbi da Corregio, devait écrire sur la première page de son journal : « Il a plu à Dieu, en cette année 1565, sous le bon gouvernement du courageux et pieux Grand-Maître Jean de la Valette, que l'Ordre fût attaqué en grande force par le sultan Solyman, qui s'était senti offensé en personne par le grand tort que lui causaient sur terre et sur mer les galères des chevaliers de cet Ordre ! »

A mesure que les heures s'écoulaient, les chevaliers réunis en Conseil s'interrogeaient sur les intentions de l'ennemi. Il était à prévoir qu'il s'arrêterait dans la baie de Marsasirocco. En effet, la galiote de tête contourna la pointe Delimara et tenta d'y pénétrer. Mais, gêné par le vent soufflant du nord-est ce jour-là, le pilote renonça à la manœuvre et fit tirer deux coups de canon pour prévenir sa suite qu'il fallait passer outre. Du haut des falaises proches du village de Zurrieq, le maréchal Copier et ses troupes virent défiler le majestueux cortège composé de cent cinquante-neuf galères à rames, chargées de trente mille hommes de troupe, et d'un nombre considérable de vaisseaux transportant la grosse artillerie, les chevaux et les munitions de guerre et de bouche. Comme le crépuscule tombait, l'armada avança entre l'île et celle de Filfla, et remonta le long de la côte ouest. La vision en

était à la fois magnifique et terrible. Elle se présentait en trois divisions principales et disciplinées, bien propres à inspirer l'épouvante. Bientôt, arrivés à la hauteur du village de Mgarr, un peu au nord de l'anse de Mugiarro, les navires commencèrent à s'ancrer. L'information en fut apportée au grand maître qui pouvait alors craindre que le premier assaut se fît sur la faible cité de Mdina. Celle-ci tombée, il serait ensuite facile aux Turcs de s'emparer de Gozo et, par voie de conséquence, d'intercepter toute communication entre Malte et la Sicile.

La Valette expédia sans tarder à Messine le chevalier italien Giovanni Castrucco, qu'une petite embarcation attendait, déjà parée, au pied des remparts de Saint-Ange. Il était porteur d'un message pour le vice-roi de Sicile, auquel il annonçait que : « LE SIÈGE A COMMENCÉ. LA FLOTTE TURQUE EST FORTE DE DEUX CENTS NAVIRES. NOUS ATTENDONS VOTRE AIDE. »

La nuit tombait et les paysans continuaient à affluer dans les différentes places fortes. Ils arrivaient, chargés de sacs de blé, de légumes et autres provisions, en poussant devant eux leurs troupeaux dont les bêlements venaient se mêler aux hennissements des chevaux, aux cris des soldats et aux chocs des armes. Pendant ce temps, la cavalerie du maréchal Copier n'avait pas relâché sa surveillance. Postée sur les falaises proches de Ghain Tuffieha, elle put assister au mouillage de l'imposante flotte turque. Des voix innombrables, des sifflets stridents et les timbres percutants des gongs leur parvenaient, tandis que les lampes allumées à bord constellaient la surface de la mer de petites étoiles.

A la faveur de la nuit, les derniers navires arrivés opérèrent une nouvelle manœuvre qui n'échappa pas aux cavaliers, toujours aux aguets. Ils purent ainsi compter trente-cinq galères qui redescendaient le long de la côte, escortées de quelques gros

ravitailleurs, et qui se dirigeaient vers la baie de Marsasirocco avec l'intention manifeste d'y mouiller. Dès qu'il en fut averti, le grand maître put enfin tenir pour acquise cette certitude : l'attaque se ferait par le sud !

Samedi 19 mai

Au cours de la journée du lendemain, samedi 19 mai, pendant que l'imposante arrière-garde turque commençait à débarquer trois mille hommes dont mille janissaires à Marsasirocco, les assiégés s'affairaient aux dernières dispositions de défense. Sur l'ordre de la Valette, de petits groupes allèrent infecter les différents points d'eau dans la région de Marsa, là où il était à prévoir que les ennemis viendraient boire ; ordures, chanvre, lin et autres plantes amères furent jetés dans les puits et les sources. En même temps, le grand maître expédia à Mdina le chevalier Melchior de Guaras avec un important corps de cavalerie, pour poursuivre ou arrêter tout détachement turc descendu à terre en quête de fourrage. Tous les fantassins, à l'exception de ceux juste nécessaires à la surveillance des remparts de la vieille ville, durent venir en renfort à Birgu.

La Valette allait également pourvoir à la défense du côté de la mer en fermant la crique des Galères où de petits navires s'étaient abrités et d'autres mis en cale sèche, tandis que les galères mouillaient dans le fossé entre Birgu et Saint-Ange. Ce fort était séparé de Senglea par une passe étroite dont une chaîne d'une longueur de plus de deux cents mètres pouvait interdire l'accès. Les maillons en avaient été spécialement forgés par des ferronniers vénitiens renommés et avaient, paraît-il, coûté à l'Ordre

la bagatelle de dix ducats d'or chacun. L'extrémité de la chaîne du côté de Senglea était formée par l'ancre provenant de la grande caraque que montait Villiers de l'Isle-Adam au départ de Rhodes ; ce souvenir encombrant du vaisseau amiral de l'Ordre avait été soudé à même le rocher, renforcé de surcroît par de la pierre de taille. L'autre bout de la chaîne était relié à un cabestan de grande taille installé sur une sorte de quai construit à cet effet au pied des remparts de Saint-Ange. En temps ordinaire, il suffisait de laisser la chaîne partiellement sortie, le lit de la crique étant plus profond que le tirant d'eau des bateaux. Mais, à présent et en ultime conclusion des préparatifs, de nombreux esclaves furent assignés à la manœuvre du cabestan sur les barres duquel ils pesèrent de tout leur poids réuni. Les énormes chaînons émergèrent à la surface des flots, puis, une fois bien tendus, des marins maltais firent glisser des radeaux et des pontons de bois dessous et à intervalles réguliers, pour les maintenir hors de l'eau et empêcher ainsi toute tentative belliqueuse venue de la mer.

La Valette, auparavant, avait fait envoyer un complément de provisions et de munitions dans le fort Saint-Elme où la garnison, comme celle de Saint-Ange, se tenait prête à soutenir le premier assaut. D'ailleurs, tel un défi jeté aux assaillants, l'étendard de l'Ordre flottait fièrement au sommet de ce dernier fort.

Pendant que ces diverses dispositions étaient prises, les premiers Turcs avaient débarqué au cours de la matinée à Marsasirocco, sans rencontrer de résistance, et s'étaient avancés jusque vers Zejtun, au nord de la baie de Marsasirocco. Ils venaient au ravitaillement et avaient reçu l'ordre de dissuader les paysans de détruire leurs récoltes.

En fait de moissons, ils ne trouvèrent que des terres nues et, pour tout autochtone, une compagnie de cavaliers détachée par Copier pour surveiller le secteur. Le choc fut court et brutal. Don Mesquita, novice portugais et neveu du gouverneur de Mdina, reçut un coup de mousquet dont il mourut sur-le-champ. Le croyant seulement touché, un chevalier français, Adrien de la Rivière, se précipita pour le secourir ; mais les Turcs « firent une nouvelle décharge, écartèrent sa petite escorte, tuèrent son cheval, l'enveloppèrent », et, blessé, l'emmenèrent prisonnier avec un autre novice portugais de l'Ordre, Bartolomeo Faraone, pour être interrogés par leur général.

Dimanche 20 mai

Le vent ayant changé la nuit suivante, l'armada restée dans le golfe de Muggiaro fit demi-tour et, à la lumière mouvante de ses fanaux, gagna la baie de Marsasirocco où elle opéra un débarquement en « bonne ordonnance », le matin du dimanche 20 mai. Sitôt arrivé dans ce port naturel, Mustapha Pacha s'empressa d'en protéger l'entrée en faisant construire de chaque côté deux redoutes garnies d'artillerie et de soldats pour empêcher toute approche des galères chrétiennes. La sécurité de sa propre flotte ainsi assurée, il voulut aller reconnaître la situation de Birgu et les différents forts. Par les informations obtenues des deux prisonniers, il avait appris que les chevaliers étaient résolus à se battre jusqu'au dernier pour défendre l'île, que tous les forts étaient « remplis d'une nombreuse garnison et bien fournis en munitions de guerre et de bouche », qu'une flotte importante était attendue de l'Europe et de toute la chrétienté pour chas-

ser les Ottomans. Le général avait ensuite fait torturer les prisonniers pour en obtenir la disposition des défenses. Après avoir résisté longtemps et comme vaincu par la souffrance, la Rivière avait fini par murmurer « bastion de Castille » ! C'était avouer que, si Malte devait être prise, ce serait par ce poste, l'endroit le plus faible et le moins fortifié de l'île.

La Valette avait lui aussi recueilli des informations sur l'armée ennemie mais sans avoir à appliquer de si cruelles mesures. Deux déserteurs lui en avaient décrit spontanément l'équipement et donné l'effectif, estimé à plus de trente mille hommes. Celui des assiégés ne s'élevant qu'à neuf mille, il devenait évident que la meilleure stratégie consisterait pour eux à résister le plus longtemps possible dans leurs forteresses, plutôt que d'éparpiller leurs forces à l'extérieur pour s'opposer au débarquement des Turcs qui, malgré quelques succès chrétiens au début, auraient fini par avoir l'avantage. Ce fut pour cette politique raisonnable que le grand maître opta, avec d'autant plus de détermination que les deux renégats lui avaient confirmé l'intention de leurs chefs d'attaquer sans attendre les forts de l'Ordre et d'ignorer le nord de l'île.

Cependant les Turcs, s'étant répandus dans la campagne, « mettaient le feu dans les villages, massacraient les paysans et enlevaient les bestiaux » que leurs propriétaires n'avaient pas pris la précaution d'abriter dans les places fortes. Certains, après avoir dépassé Zejtun, avaient atteint le hameau de Zabbar qu'ils mirent à sac avant de s'arrêter aux landes, nues jusqu'à la mer. D'autres, s'étant dirigés du côté de Marsa, se heurtèrent à la cavalerie de Copier soudain jaillie des pentes de Mdina. Ce maréchal « tombait sur ceux qui, pour piller, s'écar-

taient des leurs, les taillait en pièces ou les faisait prisonniers » et « dans deux ou trois occasions et en différentes escarmouches, il leur en tua plus de quinze cents sans y en avoir perdu plus de quatre-vingts, parmi lesquels le chevalier d'Elbene, d'une illustre Maison de Florence ». Il mourut d'un coup de mousquet. Bien qu'il désapprouvât ce genre d'engagements sans victoire décisive, la Valette devait les accepter car ils avaient le mérite de montrer aux siens, certains la découvrant pour la première fois, la nature impitoyable du combattant de l'Islam.

Lundi 21 mai

Trois jours suffirent aux Turcs pour établir leur camp, tenir Marsa et s'assurer du sud de l'île. Ces opérations terminées, le corps principal de l'armée prit position, au matin du lundi 21 mai, sur les points élevés qui dominaient le Grand Port et comprenaient les collines sableuses de Corradino, au-dessus de Senglea et de Birgu, et le mont Kalkara d'où le regard embrassait toute cette partie des terres. Mustapha Pacha, escorté de quelques ingénieurs, se rendit sur cette dernière éminence pour se rendre compte par lui-même de la disposition des lieux. Il se fit désigner les différents forts et les villages fortifiés de Senglea et de Birgu. Il avait décidé de tenter une première attaque contre le bastion de Castille que le chevalier de la Rivière lui avait représenté comme le poste le plus faible et qui lui apparut fortifié « d'un large boulevard avec un ravelin et des casemates au pied et dans le fossé ».

Les sentinelles chrétiennes qui regardaient au sud pouvaient juger de l'avancée des unités ennemies dont les étendards, déployés sur les crêtes des collines, se détachaient en vives couleurs contre le ciel pâle. Les riches harnachements des chevaux, les armures brillantes, les robes chatoyantes, les turbans des officiers dans lesquels étincelaient des bijoux, les poignées des cimeterres incrustées d'émaux et de pierreries, tout cela offrait un spectacle enchanteur. « L'ensemble ressemblait de loin à une multitude infinie de fleurs dans une prairie ou à un pâturage luxuriant. Rien d'aussi délicieux pour les yeux et aussi pour les oreilles : les sons d'instruments variés se mêlaient dans l'air en une harmonie exquise. »

Constatant la progression des Turcs et soucieux de ménager ses propres troupes, la Valette donna l'ordre de rester à l'abri des remparts et d'attendre, pour tirer, que l'ennemi fût bien à portée de mousquet. C'était sans compter avec la fougue et l'impétuosité de certains jeunes gens qui vivaient là leur baptême du feu. Et, malgré toute son autorité, une grande foule de chevaliers se précipita à l'extérieur avant même que l'on eût pu fermer les portes. Résigné à la situation, le grand maître envoya aussitôt trois divisions tirées de Senglea et de Birgu à la rencontre de l'avant-garde turque. Pendant les six heures de combat continu qui suivirent, il se tint constamment sur le bastion de Provence dont la courtine principale présentait une saillie. De là, il contempla le feu des mousquets balayant des rangs compacts, tandis que, au-dessous de lui, au pied des remparts, retentissaient le cliquetis incessant des fers entrechoqués et les claquements des fusils. Il put apprécier ainsi la qualité des tireurs turcs et celle des janissaires, en particulier, si bien entraînés à essuyer le feu. Il nota également que si leurs mousquets étaient plus efficaces que ceux des

Européens, ils présentaient l'inconvénient d'être plus longs à recharger. Bien placé pour voir, le grand maître était aussi fort exposé, car un soldat tomba mort à ses pieds et son propre page fut blessé à quelques pas de lui. Prenant conscience cependant que les Turcs se pressaient toujours plus nombreux, il fit donner le signal de la retraite : les portes furent ouvertes et les siens se précipitèrent à l'intérieur, protégés par le feu des tireurs qui retenaient les poursuivants ennemis. Parmi ces derniers, plusieurs centaines furent laissés pour morts au terme de l'engagement, les chrétiens comptant vingt et un tués parmi les leurs et cent cinquante blessés. Un bilan suffisant pour interdire toute autre sortie de ce genre, mais elle avait eu le mérite de relever le moral des troupes de la Valette auquel fut apporté un étendard pris à l'ennemi, et que l'on pendit par la suite dans l'église conventuelle de Saint-Laurent. Un chevalier de Navarre, Jean de Morgut, avait tué un officier turc richement vêtu, il lui avait ôté un bracelet d'or qu'il portait au bras et sur lequel était gravé en arabe : « Je ne suis pas venu à Malte pour la richesse et l'honneur mais pour sauver mon âme », phrase révélatrice sur les engagements sans merci à venir !

C'était la fin du jour, et Mustapha Pacha se résigna à rappeler ses soldats qui se répartirent en trois divisions. L'aile gauche s'établit à Marsa, l'aile droite face à Senglea et la division du centre contre les hauteurs de Corradino. Il avait perdu un nombre important de janissaires et le bastion de Castille, par sa résistance inattendue, avait démontré le mensonge du chevalier Adrien de la Rivière. Sur l'ordre du général turc, il fut battu à mort avec son compagnon Bartolomeo Faraone.

Mardi 22 mai

Après cette tentative infructueuse contre le poste désigné comme le plus faible et en l'absence de Dragut non encore arrivé, le conseil de guerre turc se réunit, le mardi 22 mai, pour décider de la stratégie à adopter, malgré les recommandations de Soliman de ne rien entreprendre sans la participation de ce grand marin.

La conférence fut d'autant plus houleuse que les avis se montraient divisés ; Mustapha Pacha, en tant que général des troupes débarquées, voulait occuper le nord de l'île et Gozo, puis s'emparer de Mdina avant de commencer le siège de Senglea, de Birgu et des forts. Il proposait également d'envoyer les navires de guerre croiser au nord-est de l'archipel pour intercepter les renforts chrétiens venus de Messine et pour bloquer l'accès au Grand Port, tandis que les bateaux de transport resteraient ancrés à Marsasirocco. Intelligemment conçu et suivi, ce plan aurait vraisemblablement assuré la prise de Malte aux Ottomans. Mais, heureusement pour les chevaliers, Piali fit valoir une opinion différente : avant d'engager toute opération à terre, cet amiral jugeait préférable d'assurer la sécurité de la flotte dont il était responsable et, rappelait-il non sans cynisme, « un bateau coûte cher, alors qu'un homme est toujours bon marché » ! Laisser les bâtiments à Marsasirocco, c'était les exposer au blocus éventuel des galères ennemies dont l'arrivée était imminente. Il se refusait tout autant à les livrer aux vents violents du nord-est, justement redoutés dans cette partie centrale de la Méditerranée. Il oubliait seulement que, soufflant jusqu'en avril, ces derniers n'étaient plus à craindre à cette époque de l'année. Ecartant l'avis de Mustapha, le jeune homme insista sur la nécessité de donner aux

navires turcs l'abri très sûr qu'offrait la rade de Marsamuscetto, séparée du Grand Port par le mont Sciberras à la pointe duquel était construit Saint-Elme. Il convenait de commencer la campagne par le siège de ce fort isolé et de peu d'importance, dont la prise ne prendrait que cinq ou six jours, selon l'estimation donnée par des espions bien renseignés. La position privilégiée de Piali auprès du sultan en faisait une personnalité suffisamment respectée pour que l'état-major turc n'osât pas le contredire ouvertement. Son avis passa à la pluralité des voix et le général en chef lui-même dut se ranger au point de vue de celui que Soliman l'avait prié d'appeler son « fils bien-aimé ».

Le soir même, le grand maître était informé des projets de l'ennemi par deux renégats chrétiens passés à Birgu et conduits aussitôt auprès de lui. L'un d'eux avait appartenu à la garde personnelle de Mustapha Pacha et, à ce titre, venait d'assister au conseil de guerre. Pour la Valette, qui avait craint l'occupation immédiate de l'île selon le plan de conquête préconisé par le général ottoman, ce fut un soulagement d'apprendre que les efforts ennemis se porteraient d'abord sur Saint-Elme.

Mercredi 23 mai

C'était laisser aux chevaliers le temps de compléter les défenses dans la citadelle principale dont les Turcs devraient s'emparer avant de pouvoir faire tomber Malte sous leur domination. Sans tarder davantage, le grand maître fit prévenir le bailli de Saint-Elme, Luigi Broglia, que le prochain assaut lui était destiné. Il lui demandait d'y préparer la garnison, à laquelle il adjoignait une troupe fraîche sous

la conduite d'un chevalier provençal arrivé récemment de Messine avec quatre cents soldats enrôlés. Ce dernier, Pierre de Massue-Vercoyran, plus connu comme le « colonel Mas », devait faire en une fois la traversée du Grand Port avec la moitié de ses hommes et soixante-quatre chevaliers volontaires.

Pendant que les assiégés se préparaient à défendre leur fort avec ardeur, les Turcs, l'objectif une fois déterminé, s'employèrent à installer les moyens militaires habituels pour y parvenir. Mustapha commença par dépêcher des ingénieurs et des officiers pour relever la disposition du fort. De leur rapport, il ressortait que Saint-Elme présentait la forme d'une étoile aux quatre branches saillantes, qu'il était entouré d'un fossé bordé par un cavalier du côté de la mer et d'un petit ravelin du côté de la terre. Ces deux fortifications extérieures étaient reliées au fort, l'une par un pont-levis, l'autre par une passerelle fixe. En fait, la pointe du mont Sciberras sur laquelle il avait été construit en 1552, selon le plan de l'ingénieur espagnol Pedro Pardo, était trop étroite et trop resserrée pour permettre d'y édifier d'autres ouvrages de défense. Les Ottomans notèrent aussi que la façade arrière ouest par laquelle ils projetaient d'attaquer le fort n'était qu'un simple bastion et ils conclurent de l'ensemble que leur artillerie, conjuguée à l'intervention compétente des sapeurs et des mineurs, en viendrait à bout sans trop de peine. La vraie difficulté résidait dans la nature même du terrain. Le mont Sciberras, dont la surélévation par rapport au fort en facilitait le bombardement intérieur, n'était qu'une langue de rocher aride et exposée aux vents, sans dénivellation ni retranchements naturels. En dépit de ces conditions défavorables et puisque les tirs précis de Saint-Ange situé sur l'autre rive empê-

chaient l'attaque par la mer, Mustapha Pacha prit les mesures pour mener à bien l'investissement. Après avoir marqué la place du camp, il fit avancer ses troupes sur l'éminence rocheuse où elles dressèrent pour se protéger des mantelets à l'aide de sacs de terre apportés par milliers : les soldats étaient, en effet, réduits à se regrouper sur le mont et de ce fait davantage exposés aux fusils et aux mousquets des assiégés. Par la suite, ils se mettraient à couvert derrière des parapets faits de poutres et de planches maintenues par de la terre ramassée au loin et mêlée à des joncs et de la paille de façon à former un semblant de mur.

En même temps, Mustapha Pacha ordonna que l'artillerie fût transportée depuis l'anse de Marsasirocco jusqu'aux endroits choisis pour bombarder le fort. Des bœufs pris dans l'île, des esclaves tirés des galères et même du bétail amené pour servir au ravitaillement de l'armée furent mis à contribution pour traîner en un lent cortège à travers la campagne désolée et par les mauvais chemins les différentes bouches à feu enfermées dans leur coffrage de bois. C'était dix canons qui portaient quatre-vingts livres de balles, deux couleuvrines de soixante et un énorme basilic, canon capable de tirer des boulets de pierre d'un poids de cent soixante livres et appelé ainsi d'après le monstre fabuleux dont le regard et le souffle étaient fatals.

8

Le siège de Saint-Elme 24 mai-24 juin

Jeudi 24 mai

La journée du 24 mai débuta au son des canons et du basilic, et dans la crainte pour les assiégés de voir les citernes où ils gardaient l'eau se rompre sous l'effet continu des vibrations causées par cette artillerie lourde. Si leur appréhension n'était pas fondée sur ce point, ils purent constater en revanche l'efficacité des batteries. En moins d'une heure, le calcaire et le sable qui avaient été utilisés pour la construction du fort commencèrent à s'effriter et à se réduire en poudre tandis que des blocs de pierre menaçaient de se détacher là où la lourde canonnade répétait son tir. La garnison, quant à elle, souffrait du harcèlement continu des tireurs qui s'étaient installés sur le côté nord du fort orienté sur Marsamuscetto. Ces troupes s'étaient avancées sous le couvert de mantelets fabriqués à partir de broussailles, de planches et de terre mêlés, jusqu'aux murs de défense. A plusieurs endroits, ils étaient même arrivés à près de cinq cents pieds des remparts. Se trouvant de la sorte en dessous du chemin de ronde, ils ne pouvaient être touchés que par des tireurs penchés au-dessus du parapet. Les sentinelles restèrent longtemps avant

de pouvoir exercer à nouveau leur surveillance sur cette partie nord du fort. Des nuages de poussière jaune montraient la lente détérioration des murs minés du côté terre et témoignaient de l'acharnement du combat.

Lorsque, le 23 mai, le grand maître avait envoyé des renforts à Saint-Elme, il avait, dans le même temps, expédié vers le nord un petit bateau chargé de dépêches. Dans une lettre au pape, il le suppliait de porter secours à Malte le plus rapidement possible ; il avait également adressé des messages de détresse aux différents prieurs de l'Ordre en Europe, leur demandant d'exercer leur influence pour prêter assistance aux chrétiens menacés. Messine étant la prochaine escale prévue, il y avait aussi une dépêche destinée au vice-roi, lui rappelant sa promesse de venir à l'aide des assiégés avant le mois de juin. Au cours de la traversée, le bateau messager en croisa un autre, parti de Sicile avec une missive que Garcia de Toledo venait d'écrire à la Valette et qui fut remise à son destinataire le 24 mai.

Alors que Saint-Elme vivait les premières heures de son siège, le grand maître lut, non sans amertume, les avis qui lui étaient prodigués : après avoir insisté sur la difficulté à rassembler une armée suffisamment importante pour l'opposer aux nombreuses forces turques, le vice-roi expliquait son refus d'envoyer de petites troupes de renfort par la crainte de les voir attaquer en mer ou être mises en pièces si elles arrivaient à débarquer dans l'île. Plutôt que de se prêter à ce qu'il jugeait un gaspillage, il préférait recommander la patience à son correspondant, tout en l'assurant que tout ce qui pourrait être fait le serait. En conclusion de ces belles paroles, il le priait de lui expédier les galères de l'Ordre encore ancrées à Malte. Pour la Valette,

il était hors de question de satisfaire à une telle exigence : baisser la chaîne qui fermait la crique des Galères, faire partir les trois derniers navires dont il disposait encore, c'était les livrer à une destruction certaine. Et, en admettant qu'il eût osé tenter une telle entreprise, le grand maître avait trop besoin sur place de tous les sujets disponibles pour se priver de l'effectif des mille hommes requis en rameurs, équipages et officiers. Il exposa ces motifs dans sa réponse à don Garcia, en l'informant également du nombre estimé des ennemis et de leurs intentions, avant de conclure sur l'assurance à « Son Excellence » que le moral de l'Ordre et de toutes les troupes était pour le moment élevé et qu'il le resterait tel jusqu'au bout. Ce message fut remis à une petite embarcation en route pour Messine, qui sortit du Grand Port au cours de la nuit suivante.

Vendredi 25 mai

Dès le lendemain matin, le vendredi 25 mai, le bombardement du fort reprit avec la même violence, incitant la Valette à décider de nouvelles mesures pour assurer la défense de Saint-Elme, « la clef de Malte », comme il l'avait dit au colonel Mas. Les deux cents autres hommes de troupe que ce dernier avait amenés de Sicile lui furent envoyés en renfort avec un corps de soixante galériens libérés. Il ne s'agissait pas d'anciens prisonniers turcs mais de condamnés chrétiens qui faisaient leur temps aux galères. En même temps, pour neutraliser les tireurs ottomans installés sur le mont Sciberras, le grand maître fit élever un nouveau rempart au sommet du fort Saint-Ange, afin d'y placer deux

énormes canons dirigés sur les emplacements ennemis situés à peu près à la même hauteur.

Les Turcs s'activaient avec un zèle identique. Sous le fouet des gardes-chiourme, les esclaves et des bataillons d'hommes de peine creusaient et élevaient sans relâche des fascines et des sacs de terre, malgré le feu meurtrier et incessant des assiégés qui voyaient les cadavres de leurs victimes s'entasser et être intégrés dans les travaux d'élévation. Même la nuit ne semblait pas interrompre la tâche de ces malheureux qui, en une ligne continue, traînaient le matériel le long des pentes de l'éminence jusqu'à son sommet, là où se trouve aujourd'hui Floriana.

Samedi 26 mai

Deux jours seulement après le début du siège, les Turcs avaient réussi à dresser un énorme parapet sur le point le plus élevé du mont, vis-à-vis du fort dont le ravelin se trouvait de la sorte contrôlé par leurs tireurs.

Cependant, Mustapha ne devait pas se contenter de ce seul objectif : Saint-Ange étant sa cible suivante, il fit disposer de la batterie lourde dans les quelques grottes qui lui faisaient face, de l'autre côté du Grand Port.

Mai touchait à sa fin et les chaleurs de l'été commençaient à se faire sentir. Si les nuits et les premières heures du jour restaient fraîches grâce aux brises soufflant de la mer, le soleil de midi n'épargnait pas le petit fort dont les fortifications extérieures étaient toujours un peu plus ébranlées par la canonnade ennemie inlassablement dirigée sur les mêmes points. Dès que les défenseurs décelaient les signes précurseurs d'une brèche, ils se précipitaient pour consolider le mur menacé. La hâte avec laquelle le fort avait été construit, ou le fait que l'ordre manquait alors des moyens financiers nécessaires, avait empêché d'y ajouter les souterrains et les remparts qui permettaient habituellement à la garnison de se déplacer à l'abri des murailles. Désormais, elle était exposée aux feux directs des assaillants et un homme circulant à l'intérieur de Saint-Elme, lorsqu'il regardait vers le sud-ouest, pouvait distinguer le haut du parapet et les bouches noires des quatorze canons dont ce dernier avait été équipé.

Le bailli du fort, Luigi Broglia, constatant que les défenses extérieures se dégradaient toujours un peu plus sous les jets continus des boulets, comprit bientôt que, faute de fortifications solides, il ne conserverait la place que grâce à une garnison nombreuse et courageuse. Aussi, dans la soirée de ce même jour, décida-t-il d'envoyer par bateau à Saint-Ange le chevalier espagnol Juan de la Cerda pour informer le grand maître que la garnison avait déjà éprouvé de lourdes pertes, que les Turcs, ne pouvant prendre Saint-Elme par la mer, en étaient réduits aux pentes du mont Sciberras où ils avaient renforcé leurs batteries, et qu'il avait en conséquence un besoin urgent de secours en hommes et en munitions. Malheureusement, Luigi Broglia choisit pour messager un chevalier qui vivait sans doute son premier siège et que les heures précédentes avaient fortement éprouvé. Introduit auprès de la Valette et de son Conseil réuni au même moment, cet officier que « la peur rendait éloquent » fit de la situation un rapport catastrophique. Il exagéra les conditions des assiégés, selon lui à bout de forces, et la ruine du fort qui, soumis à la puissance supérieure des Turcs, ne tiendrait pas plus de huit

jours. D'abord surpris, le grand maître s'indigna de ce que, en présence d'un si grand nombre de chevaliers, la Cerda osât déclarer Saint-Elme condamné.

— Quelle perte avez-vous donc faite pour crier au secours ? lui demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Seigneur, répondit ce dernier, le château doit être considéré comme un malade exténué et sans forces, qui ne peut se soutenir que par des remèdes et des secours continuels.

— J'en serai moi-même le médecin, reprit la Valette, et j'y conduirai d'autres avec moi ; s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien au moins par leur valeur que les infidèles ne s'emparent du château !

Le grand maître, bien que conscient de la chute inéluctable de Saint-Elme, jugeait essentiel que le petit fort résistât le plus longtemps possible. Le salut de Malte était à ce prix. Dans ces conditions, il ne pouvait accepter les propos pessimistes du messager espagnol. En quelques phrases, il sut le discréditer et remonter le moral de son entourage. Certains chevaliers présents exprimèrent leur refus de laisser le grand maître se rendre à Saint-Elme, alors qu'il était si nécessaire à Birgu pour diriger les opérations, cependant que d'autres se portaient volontaires en si grand nombre que l'on dut choisir parmi eux ceux qui formeraient la troupe de renforts. Cinquante chevaliers et deux cents soldats espagnols sous le commandement du chevalier Gonzalès de Medran furent désignés. Pendant qu'ils effectuaient la traversée sous la protection des tirs de Saint-Ange, la Valette avait rappelé les membres du Conseil auxquels il exposa la situation ; le vice-roi avait promis de les aider, mais il fallait tenir compte du temps nécessaire pour rassembler une armée et la transporter depuis Messine. Il était donc vital de tenir jusqu'à son arrivée car, Malte

perdue, l'Ordre ne disposerait plus d'aucune retraite. Le grand maître connaissait les hommes et parlait avec cette conviction que donne la foi absolue. En écoutant son discours, tous se rendirent compte qu'il n'accepterait jamais l'idée d'une reddition et se montrèrent prêts à partager son sacrifice. Comme ils se tenaient recueillis autour de lui, ils perçurent soudain le silence de la nuit dont ils interprétèrent le message : la troupe de secours avait débarqué et gravissait déjà le sentier pierreux qui conduisait à Saint-Elme.

Dimanche 27 mai

Les brumes de l'aurore se dissipaient à peine que déjà les batteries turques se remirent à tonner, et les canons dirigés sur Saint-Ange à lâcher leurs boulets. Des nuages de poussière jaunâtre s'élevèrent bientôt des murs du quartier général de la Valette, cependant que les fantassins turcs progressaient à l'abri de leurs mantelets et de leurs fascinages. A la faveur du bombardement, les janissaires parvinrent à escalader l'embrasure de certains remparts. Le moral des assaillants se trouvait réconforté par l'annonce, vite répandue, de l'arrivée d'El Louck Ali, le gouverneur d'Alexandrie. Il était accompagné de six navires chargés de provisions et de munitions, et avait amené avec lui neuf cents hommes de débarquement parmi lesquels un corps d'ingénieurs égyptiens à la réputation bien connue dans l'art des sièges.

Tard dans l'après-midi, le chevalier commandeur de Saint-Aubin, de la langue d'Auvergne, ami et collègue de Romegas, parti en reconnaissance le long des côtes barbares, apparut soudain au sud de l'île.

Prévenu auparavant du siège probable de Malte dont une fumée s'élevant de Mdina serait l'avertissement, il avait entendu au loin le roulement du canon et avait gagné le lieu des combats. En dépit de la menace, il décida de forcer le blocus ennemi et d'entrer se réfugier dans le Grand Port. Piali, blessé ce jour-là par l'éclat d'un boulet alors qu'il visitait les travaux de siège, et qu'un instant l'on avait cru mort, entra dans une grande fureur en apprenant qu'une impudente galère chrétienne osait passer outre la ligne de surveillance turque. Il ordonna aussitôt d'envoyer six bâtiments pour s'en emparer. Les observateurs installés au sommet de Saint-Ange virent la première navigation ouvrir le feu sur le navire de l'Ordre qui répliqua par un bel arc de cercle. Comprenant qu'il ne pourrait pas se réfugier dans la crique, Saint-Aubin reprit la mer en direction de la Sicile, entraînant dans son sillage les six bâtiments turcs. Il est intéressant de noter la manœuvre adoptée par ce grand capitaine, habitué à ce genre d'opération navale : il distança rapidement les cinq premières galères puis, voyant la sixième se rapprocher, il fit arrêter soudain le bateau dont les hommes, penchés de tout leur poids sur les rames, obtinrent un mouvement de recul sur un bord, tandis que ceux de l'autre doublaient leurs efforts pour effectuer un demi-tour sur place de façon à se placer face à l'ennemi. De navire poursuivi, il se transformait ainsi en agresseur redoutable. Plutôt que de l'affronter, le commandant du vaisseau turc, Mehemet Bey, préféra rebrousser chemin et regagner le Grand Port, poursuivi par la galère de Saint-Aubin. L'accueil de Piali fut à la mesure de sa colère. Vexé dans sa vanité de commandant de la marine en rivalité avec ceux des armées de terre, il s'en vengea sur son subordonné

et, après l'avoir accusé de lâcheté, le dégrada publiquement, non sans lui avoir craché au visage.

Saint-Aubin avait repris sa route en direction de la Sicile, cependant que l'attaque ennemie se poursuivait avec le même acharnement et le même zèle. Les canonniers turcs utilisaient indifféremment les pierres, les boulets, des pièces de fer qu'ils expédiaient selon un procédé presque mathématique sur le point d'impact choisi, heure après heure. Ils avaient une grande expérience des sièges pour en avoir souvent soutenu au cours de campagnes précédentes et un petit fort comme celui de Saint-Elme leur paraissait facile à prendre après les formidables forteresses rencontrées en Perse ou en Europe. Quant à Malte elle-même, ce n'était qu'un « rocher obscur » qu'ils se faisaient gloire d'écraser. Le grand maître avait assisté, impuissant, à la tentative courageuse de Saint-Aubin et n'ignorait pas davantage l'arrivée du gouverneur d'Alexandrie. Les assiégés vivaient alors des moments difficiles sous le feu incessant des Turcs.

Mardi 29 mai

L'aurore pointait à peine que des tirs de mousquets se firent entendre, réjouissant le cœur de la Valette. Le colonel Mas et le chevalier de Medran opéraient une sortie. Après avoir baissé silencieusement le pont-levis de Saint-Elme, ils firent avancer leurs hommes jusqu'à la première tranchée turque dont ils s'emparèrent par surprise. Les troupes engagées se battaient corps à corps au milieu des cris, des appels de trompettes, tandis que, du haut des remparts de Saint-Ange, le grand maître, les membres du Conseil et les sentinelles tentaient de

distinguer l'issue de la mêlée dans la brume matinale. Ils constatèrent bientôt, avec soulagement, que les Ottomans reculaient vers les hauteurs de Sciberras. Ainsi les assiégés étaient encore capables de prendre l'offensive, contrairement à ce qu'ils avaient craint en écoutant le rapport de la Cerda.

Comme le soleil se levait et rosissait peu à peu les terres sableuses de l'île, Mustapha sortit de sa tente pour connaître les raisons du tumulte extérieur. Voyant ses hommes dispersés et livrés à la panique, il n'eut qu'une exclamation : « Janissaires, en avant ! » ordonna-t-il. Dans leur longue robe flottante, les plumes de héron ondoyant au-dessus de leur tête et le sabre levé, ces derniers se frayèrent un passage parmi les Turcs en déroute et, telle une vague incontrôlable, déferlèrent sur les premiers rangs des Espagnols du colonel Mas et du chevalier de Medran. Les chrétiens se retirèrent vers le fort, tandis que, du haut des remparts, les leurs tiraient pour repousser l'avancée ennemie. Malheureusement, le sirocco soufflant à ce moment-là maintenait au-dessus de l'artillerie une fumée dense et compacte qui aveuglait les assiégés. A la faveur de cette obscurité temporaire, les janissaires reprirent leurs tranchées et, passant le fossé lui-même, s'emparèrent de la contrescarpe du fort. Lorsque, plus tard dans la matinée, la visibilité redevint plus nette, les observateurs de Saint-Ange et les défenseurs de Saint-Elme purent voir flotter, non sans chagrin, dans la brise légère le croissant turc au sommet de ce parapet.

Mercredi 30 mai : arrivée de Dragut

Le son du canon entendu au large fit apparaître leurs défenseurs sur les remparts des forteresses chrétiennes, tous portant le regard en direction de l'est d'où venait le bruit menaçant. Ils contemplèrent ainsi un grand déploiement de la force navale turque, le vaisseau amiral avançant en tête de quatre-vingts bâtiments qui passèrent la côte et contournèrent la pointe de Gallow, au sud-est du Grand Port, avant de s'arrêter non loin de Saint-Elme. Comme s'il paradait devant le fort, chaque navire tirait sur lui une salve d'artillerie, véritable démonstration d'accueil pour d'autres bateaux apparus au sud-est, à l'horizon. Dans l'esprit des observateurs, il n'y avait aucun doute que ce fût la flotte attendue de Dragut. Piali, dans le souci d'impressionner ce grand corsaire, avait voulu cette manifestation spectaculaire dont le résultat fut quelque peu décevant pour lui. A l'exception de quelques boulets qui allèrent frapper les murailles du fort du côté de la mer, les autres passèrent au-dessus de la tête des assiégés avant de retomber sur les assaillants turcs installés sur le mont Sciberras. A ce dommage involontaire causé chez les siens s'ajouta pour le jeune amiral la déconvenue d'assister à la perte d'une de ses galères, frappée par la couleuvrine de Saint-Elme et qui alla s'échouer plus loin sur la côte.

Pendant que les canons tonnaient au large pour fêter l'arrivée de l'escadre de Dragut, deux détachements de cavalerie avaient opéré une sortie depuis Birgu et Mdina. Ils se heurtèrent peu après à un corps de troupe turc envoyé à la recherche de vivres dans l'ouest de l'île, près du village de Dingli, où vivaient quelques paysans logés dans des grottes. Près de deux cents fantassins ottomans furent tués

ou faits prisonniers, le reste s'éparpillant dans une fuite éperdue. Ce succès maltais justifiait la politique de la Valette, qui avait réservé la cavalerie pour ce genre d'embuscades harassantes pour l'ennemi.

Dragut, vice-roi de Tripoli et illustre corsaire, arrivait avec treize galères et deux galiotes, transportant seize mille hommes et de l'artillerie de siège. Il s'arrêta d'abord au nord de Marsamuscetto, dans la petite baie de Saint-Julien, où Piali vint le retrouver. Puis tous deux gagnèrent la terre, leur flotte respective ayant reçu l'ordre de gagner Marsasirocco, au sud de l'île.

A peine débarqué, Dragut voulut visiter le camp de Marsa et reconnaître les différents endroits stratégiques. L'estime dans laquelle le tenait le sultan, sa valeur et sa compétence le plaçaient bien au-dessus des officiers présents et il fut accueilli avec toutes les marques de distinction et de déférence. L'état-major était réuni sous la tente de Mustapha Pacha qui s'empressa de faire écouter au nouveau venu la proclamation officielle de Soliman leur intimant l'ordre d'obéir aux conseils du fameux marin, reconnu comme le chef véritable de l'armée. Celui-ci, informé des derniers événements, dont la récente défaite infligée aux Turcs par la cavalerie chrétienne, ne cacha pas son mécontentement devant la stratégie adoptée. Selon lui, et en cela il rejoignait la première opinion de Mustapha, il aurait fallu commencer par s'emparer de la citadelle de Gozo, puis de Mdina « qui fournissaient des vivres à Birgu et au château Saint-Ange ». En prenant ces deux places, non seulement les Turcs auraient coupé « les mamelles qui nourrissaient le reste de l'île, mais ce qui était bien plus important, insistait-il, on aurait fermé aux chrétiens le chemin

du secours qu'ils prétendaient y faire entrer ». Mustapha Pacha lui expliqua qu'il avait voulu d'abord assurer la protection de la flotte dans le port de Marsamuscetto, ce qui avait nécessité l'attaque de Saint-Elme réputé par les ingénieurs ne pas devoir tenir plus de cinq jours. Le général en chef ajouta que cette entreprise n'était pas si avancée qu'il ne pût y remédier en arrêtant le siège du fort et qu'il était prêt à adopter un nouveau plan de campagne. Il suffirait de lever le camp et de transporter l'armée à Gozo.

— Ce ne serait pas le parti le moins prudent, répondit Dragut, si l'affaire n'était pas trop engagée ; mais après l'ouverture de la tranchée et plusieurs jours d'attaque, on ne pourrait lever le siège sans commettre la gloire de Sa Hautesse, et peut-être même sans décourager le soldat.

Tout en déplorant que ce fût « mille pitiés que l'attaque de Saint-Elme eût été commencée », et comme tout abandon eût été un déshonneur, Dragut arrêta sans tarder les diverses dispositions que la situation imposait. Le corsaire connaissait admirablement la science de l'artillerie, qu'il avait, on l'a vu, pratiquée au début de sa carrière. Il donna l'ordre de transporter quatre énormes couleuvrines au nord et en face de Saint-Elme, à la pointe de Tigné, langue de sable désolée appelée par la suite la pointe de Dragut. De là, sur une ligne de moins de quatre cent cinquante mètres, des tirs pourraient être dirigés sur un côté du fort jusque-là relativement épargné. Dragut poursuivit son inspection aux batteries installées sur les pentes du mont Sciberras, dont il approuva les positions tout en faisant remarquer qu'elles ne touchaient que la partie ouest du fort orientée vers les terres. Pour cerner le fort dans des feux croisés, il importait d'établir une autre batterie à la pointe de Gallow, également

appelée la Punta delle Forche par allusion aux pirates et autres criminels que les chevaliers faisaient pendre à l'endroit où se dresse aujourd'hui le fort Ricasoli. Leurs corps desséchés et noircis par le soleil étaient la première vision qui s'offrait au regard du voyageur entrant dans le Grand Port.

Dragut était un homme de guerre et, à quatre-vingts ans, il dirigeait les opérations sur le terrain et non dans un conseil. Il fit donc construire des parapets de terre pour protéger ses batteries des tirs du château Saint-Ange, et installer d'autres canons pour battre le ravelin et le cavalier de Saint-Elme. Il avait compris qu'il fallait interrompre toute communication entre les deux forteresses pour faire tomber Saint-Elme, privé ainsi des renforts envoyés par bateau. Pour réaliser cette manœuvre, il fallait renforcer à la pointe de Gallow la batterie déjà en place mais d'une portée insuffisante pour atteindre les navires traversant le Grand Port. Aussi Dragut demanda-t-il à Piali de lui fournir quelques pièces d'artillerie prises sur ses navires. L'amiral refusa par crainte d'affaiblir sa flotte, se montrant ainsi un allié involontaire des chevaliers. A la tombée de la nuit, Dragut se rendit auprès des assaillants ; les hommes, stimulés par l'intérêt qu'il leur portait, redoublèrent leurs efforts dans les tirs continus sur le fort. Leurs acclamations, les coups de feu, les cris entendus sur le mont Sciberras avertirent le grand maître et les siens, toujours en alerte, qu'une personnalité était arrivée chez l'ennemi et qu'il n'y avait plus aucun doute que ce fût Dragut. Lui seul était capable de prendre ses quartiers dans les tranchées, parmi les soldats. C'était là qu'il allait se tenir désormais, là qu'il prendrait ses repas et son repos.

Jeudi 31 mai

Le lendemain de l'arrivée de Dragut, un petit navire réussit à forcer le blocus et à envoyer un messager à terre. Ce dernier était porteur d'une lettre de don Garcia adressée au grand maître. Les nouvelles en étaient fâcheuses. Non seulement le vice-roi de Sicile n'était pas prêt à appareiller pour Malte mais, l'armée promise n'étant pas encore rassemblée, il priait une fois de plus son correspondant de lui faire parvenir les galères de l'Ordre restées dans la crique en retrait du fort Saint-Ange, lui-même ne disposant d'aucun vaisseau de transport. En attendant, il insistait pour que chaque fort résistât le plus longtemps possible !

La Valette lut la dépêche à son Conseil, non sans y ajouter les commentaires déjà entendus : il n'était pas question pour les chevaliers de se séparer de leurs navires ni de les armer, les hommes étant trop nécessaires sur place, ni de forcer le blocus, comme seules pouvaient encore le faire les légères embarcations à voile pilotées par les pêcheurs maltais qui connaissaient bien leurs côtes, les bas-fonds et les bancs de sable. Et, en conclusion du message venu de Messine, le grand maître ajouta cette seule phrase : « Nous savons maintenant que nous ne devons pas compter sur les autres pour notre délivrance mais seulement sur Dieu ! »

Dans sa réponse à don Garcia, La Valette, après avoir rappelé l'impossibilité où il était d'envoyer les galères de l'Ordre à Messine, lui demanda que, au contraire, celles qui s'y trouvaient fussent dirigées sans tarder sur Malte avec les chevaliers et les soldats récemment arrivés d'Europe. Les attaques continues des Turcs sur Saint-Elme épuisaient cette place un peu plus chaque jour et la demande en hommes pour y maintenir la garnison affaiblissait

celles des autres forts. De plus, l'arrivée de Dragut avait marqué une aggravation des combats. En quelques jours, les tirs avaient doublé et il fallait s'attendre à voir la situation empirer dès que les nouvelles batteries mises en place aux pointes de Tigné et de Gallow entreraient en activité. Déjà, le début du mois de juin marquait celui de l'été, avec une élévation sensible de la température, et les hommes, tant les Turcs que les chrétiens, commençaient à souffrir du rationnement de l'eau. Les Ottomans s'étaient attachés à purifier les puits et les sources dans la région de Marsa, mais des cas de dysenterie s'étaient déclarés en grand nombre et ils durent bientôt dresser des tentes par centaines pour soigner leurs malades.

Si les pentes du mont Sciberras disparaissaient dans les brumes de chaleur, l'intérieur du fort n'était pas épargné par l'ardeur du soleil. Les blessés avaient été étendus dans les quelques coins d'ombre disponibles, baignant dans leur sang et leur sueur, gardés en vie par un morceau de pain humecté de vin et d'eau glissé entre leurs lèvres. Les hommes n'avaient plus le temps de se reposer à l'heure des repas, la nourriture était apportée aux postes de combat où ils se trouvaient maintenus par la fréquence des tirs ennemis et par les divers travaux de maçonnerie visant à colmater les brèches des murs. Aux tourments de la chaleur et de la soif s'ajouta bientôt l'odeur des cadavres en décomposition, abandonnés pêle-mêle dans le fossé devant Saint-Elme, là où avaient combattu chrétiens et janissaires lors du dernier assaut.

La nuit apportait quelque soulagement avec l'envoi de troupes fraîches pour compenser les pertes subies pendant la journée, celui de vivres et de munitions, cependant que les blessés étaient transportés en sécurité à l'hôpital de Birgu. Dès le coucher du soleil, des embarcations se glissaient depuis le fort Saint-Ange, le plus clandestinement possible, jusqu'à la plage s'étendant sous Saint-Elme, à un demi-mille de l'autre côté du Grand Port. Le clapotement des rames, si léger fût-il, n'échappait pas toujours à la vigilance des Turcs. Une nuit, s'étant embarqués sur de petits esquifs, ils livrèrent même une manière de combat naval au cours duquel l'un des bateaux maltais fut submergé. Une seconde rencontre les vit moins heureux : en voulant intercepter un convoi, ils perdirent deux de leurs barques, ce qui mit un terme à leurs tentatives nocturnes. Ils devaient par la suite se contenter de couler les embarcations chrétiennes à coups de canon et de mousquets.

Dimanche 3 juin

Le soleil commençait à poindre lorsque, le matin du 3 juin, la nouvelle batterie installée sur l'ordre de Dragut à la pointe de Tigné entra en activité. Bientôt, sous l'effet des bombardements croisés de l'ennemi, s'élevèrent de Saint-Elme des écrans de fumée et d'épais nuages de poussière, cependant que les assiégés couraient le long des murs, ajustant leurs mousquets, pistolets et couleuvrines sur la contrescarpe occupée désormais par l'avant-garde des janissaires. Ce fut alors l'un des moments les plus terribles du siège : le tir des arquebusiers turcs était précis et indéfiniment répété ; celui des chrétiens se concentrait sur les fronts massés des janissaires avec autant de précision et d'insistance. Aussi Dragut se montrait-il réticent à envoyer ses propres troupes, impatientes d'attaquer par les brèches déjà ouvertes. En fait, ce grand capitaine préférait attendre que les défenses extérieures du

fort fussent réduites avant d'exposer l'élite de l'armée dans un assaut de grande envergure sur le ravelin. Un heureux concours de circonstances fit qu'ils purent s'en emparer ce jour-là. Un groupe d'ingénieurs turcs, chargés de reconnaître l'effet de leurs batteries contre cet ouvrage extérieur, sortit de la tranchée sous la protection des mousquets et s'avança pour inspecter le fossé. Selon l'abbé Vertot, historien de l'Ordre, ces hommes « d'un courage déterminé et tout à découvert, arrivèrent au pied du ravelin, sans que personne leur en défendît les approches, soit que la sentinelle eût été tuée ou fût endormie, soit aussi par la faute des officiers qui laissaient aux simples soldats le soin de faire les rondes ». Les ingénieurs, à la faveur de ce profond silence, purent constater sans difficulté que cet ouvrage de défense extérieure, s'appuyant sur le coin nord-ouest du fort, avait été très endommagé et qu'il semblait désormais très vulnérable. Ils découvrirent en même temps une meurtrière à canon, ou canonnière, placée si bas qu'un des ingénieurs, étant monté sur les épaules d'un autre, aperçut les soldats chrétiens épuisés étendus endormis. Ils regagnèrent aussitôt très discrètement leurs lignes et informèrent Mustapha et Dragut que le ravelin était presque désert. En l'absence de tout témoignage, plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer une telle situation à une heure où les assiégés auraient dû se préparer au combat. La plus probable est que la sentinelle chargée de la patrouille sur le ravelin avait été tuée à son poste par un boulet ennemi, à l'insu de ses compagnons plongés dans un profond sommeil.

Quoi qu'il en soit, dès que les autorités turques en furent informées, les janissaires furent autorisés à sortir de la contrescarpe. Après avoir posé des échelles d'escalade, ils se faufilèrent par la canonnière et, avec un cri qui alerta les sentinelles du fort et réveilla les dormeurs, s'élancèrent sur ces derniers. Les défenseurs du ravelin n'eurent pas le temps de résister et furent égorgés ou taillés en pièces presque jusqu'au dernier. Les survivants coururent vers le pont de planches servant d'accès au fort. Les janissaires, qui voulaient profiter de leur avantage et y entrer avec eux par la porte sarrasine, les poursuivirent mais furent arrêtés dans leur élan par le sergent-major Guérare, accouru avec quelques soldats et secondé bientôt par les chevaliers de Vercoyran et de Medran à la tête de leurs compagnies. Lanfreducci, chevalier pisan en charge des deux canons installés au-dessus de la sarrasine, fit tirer des boulets sur les rangs avancés des ennemis pour les maintenir à distance, le temps de lever la herse pour permettre aux chrétiens de se réfugier à l'intérieur du fort. D'autres troupes turques succédaient aux précédentes et, exhortées de la voix par un derviche, se déversaient sur le pont comme un torrent irrépressible et tiraient sur les assiégés à travers les barreaux de la herse baissée.

Indifférents à l'hécatombe causée dans leurs rangs par les tirs chrétiens, les janissaires s'élancèrent le long du pont et s'apprêtèrent à appuyer des échelles contre le fort lui-même. Une accalmie dans la canonnade, due à la mort du chevalier affecté à l'approvisionnement des munitions des canons de Lanfreducci, leur permit de commencer l'escalade. Cette tentative téméraire leur attira, de la part des défenseurs au-dessus d'eux, une grêle de pierres, des coups de mousquet et des feux d'artifice ou feux grégeois, très redoutés car les malheureux touchés par ces feux-éclairs composés de salpêtre et de soufre brûlaient comme des torches. Les robes dont les Turcs étaient vêtus favorisaient l'embrasement

des corps qui se consumaient dans le fossé dans une odeur de chair brûlée. Les chrétiens disposaient également d'une arme autrement redoutable appelée « cerceau de feu » ! Cette invention, attribuée à un frère de l'Ordre, Ramon Fortunii, par le contemporain Balbi da Corregio, un soldat de fortune qui servait dans la garnison du fort Saint-Michel, et à la Valette par l'abbé Vertot, consistait en « des cercles d'un bois très léger, qu'on trempait d'abord dans l'eau-de-vie, ou qu'on frottait avec de l'huile bouillante. On les couvrait ensuite de laine ou de coton, qu'on imbibait dans d'autres liqueurs combustibles et mêlées avec du salpêtre et de la poudre à canon, après que cette préparation était refroidie, on recommençait jusqu'à trois fois la même opération, et dans un assaut », explique ce même ecclésiastique, « quand ces cercles étaient enflammés, on les prenait avec des pincettes et on les jetait au milieu des plus épais bataillons. Souvent deux ou trois soldats ennemis se trouvaient embarrassés dans ces cercles brûlants ; et ils étaient exposés eux-mêmes à brûler tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau et qu'ils n'y restassent jusqu'à l'extinction du feu. Les chevaliers qui défendaient le fort avaient bien besoin contre leurs redoutables ennemis de ces différents secours ».

De l'aube jusqu'au début de l'après-midi, la bataille fit rage aux alentours du pont et le long des murs de Saint-Elme. Pour combler le fossé entre le ravelin et le fort, les Turcs y avaient entassé des sacs de coton, des fagots, des balles de laine, de l'étoupe et de la paille, et des brassées de broussailles que le jet des lance-flammes dirigés sur ces matières inflammables embrasait en un instant, si bien que, considérant de loin cette fusion de flammes, de fumées et de bruit, Balbi comparait Saint-Elme à un « volcan en éruption crachant feu

et fumée ». Etait-ce un hommage à ce saint auquel le 3 juin était dédié ? Le feu Saint-Elme, cette aigrette lumineuse jaillie à la pointe des mâts et interprétée comme un signe que le navire était pris sous la protection de saint Erasme, déformé par les marins italiens en Eramo, Ermo puis Elmo, l'un des quinze grands protecteurs de l'Occident, n'était cependant qu'une timide lueur, comparée à l'orage dévastateur qui ébranlait ce jour-là la forteresse.

Quand Mustapha fit sonner le rappel, il apparut que ses troupes avaient souffert de lourdes pertes. Pour emporter le ravelin, deux mille hommes des plus braves de son armée étaient tombés, chiffre contesté par Vertot qui avance avec assurance celui de trois mille. Le même auteur porte à vingt celui des dix chevaliers tués ce jour-là et à cent celui des soldats, estimé ailleurs à soixante-dix morts seulement. Parmi les blessés, figuraient le bailli de Nègrepont, le chevalier Adorne, le sergent-major Guérare et un jeune chevalier castillan, la Roche Perura. Au cours du combat, un chevalier d'Auvergne, Abel de Bridiers de la Gardampe, avait été mortellement touché. Comme ses amis se précipitaient pour le secourir et le déposer dans un endroit où il pourrait être soigné, il les remercia affectueusement et les renvoya avec ces mots :

— Ne me comptez plus au nombre des vivants ; vos soins seront mieux employés à défendre nos autres frères !

Il se traîna ensuite jusqu'à la chapelle de Saint-Elme et, après s'être recommandé à Dieu, expira au pied de l'autel. C'est là que devaient le retrouver les chevaliers de l'Ordre venus rendre grâces pour ce nouveau sursis que Dieu leur accordait.

Au cours de la nuit suivante, les blessés furent transportés à Birgu. La Valette put apprendre de leur bouche la perte du ravelin et les différents évé-

nements de cette terrible journée. Non sans indignation, il découvrit le chevalier de la Cerda qui, sous le prétexte d'une légère blessure, s'était glissé parmi eux. Cette lâcheté affligea particulièrement le grand maître qui, tout en ayant pitié d'une telle faiblesse de caractère, n'hésita pas à le faire jeter dans un cachot de Saint-Ange. Le maréchal Copier, après avoir, sur l'ordre de la Valette, opéré une traversée pour inspecter l'état du fort, confirma la prise du ravelin dont il serait impossible de chasser les Turcs, trop nombreux. Il rapporta également que, dans ces conditions, toute sortie des assiégés serait désormais vouée à l'échec ; cependant, l'envoi nocturne de renforts permettrait à la garnison de résister. Tenant compte de ce dernier avis et pour compenser les pertes essuyées ce jour-là, le grand maître fit passer à Saint-Elme une compagnie de soldats, sous le commandement du chevalier Vagnon, dont les batteries de Saint-Ange et de Senglea protégèrent la traversée, en dépit du tir continu des deux canons turcs placés sur le haut de la grotte d'Alicata et qui battaient le rivage à l'entrée du fort.

Lundi 4 juin

Un peu avant l'aube, le lundi 4 juin, une petite embarcation émergea soudain de la brume du côté de la mer et s'approcha rapidement de Saint-Elme. Une silhouette se dressa à l'arrière en criant : « Salvago ! Salvago ! » d'une voix suffisamment forte pour être entendue et reconnue des sentinelles qui s'apprêtaient à tirer. C'était le chevalier Raffael Salvago, accompagné du capitaine espagnol Andres de Miranda. Tous deux étaient envoyés par don Garcia pour reconnaître l'état des places et porter un message à la Valette. Arrivés de Messine à bord d'un brigantin escorté de deux galères de l'Ordre, ils avaient réussi à franchir le blocus de la marine turque. Parvenus près du fort, ils avaient mis une chaloupe à l'eau. A peine eurent-ils débarqué dans une petite anse au pied est de Saint-Elme, que les galères regagnèrent la haute mer. Les deux hommes montèrent les quelques marches qui conduisaient au fort, cependant que les rameurs attendaient leur retour. Ils ne disposaient en effet que de peu de temps, devant se rendre à Birgu auprès du grand maître avant le lever du jour. Ils inspectèrent rapidement le bastion et ne purent que constater les conditions pitoyables dans lesquelles résistait encore la courageuse garnison. Tenus à une veille presque constante, les malheureux défenseurs en étaient réduits à un degré de fatigue qui allait s'augmentant. Installés sur les remparts, au milieu d'un amoncellement de membres déchiquetés ou frappés par les boulets, ils n'étaient jamais relevés de leur poste mais devaient y dormir, s'y alimenter et y accomplir les autres nécessités naturelles. Toujours en armes et prêts à se battre, ils souffraient de privations de toutes sortes, exposés à la chaleur du soleil le jour, à la froide humidité la nuit, au souffle de la poudre, à la fumée, à la poussière, aux feux grégeois, aux balles et aux pierres, aux salves des mousquets, aux explosions des énormes batteries. Ces soldats, insuffisamment nourris et sans hygiène possible, étaient défigurés au point de ne plus se reconnaître entre eux. « On ne voyait que des boiteux, écrit l'abbé Vertot, des bras en écharpe, et même des membres séparés du corps, épars confusément et qu'on n'avait pas le temps de couvrir de terre ; et ces hommes, dont la plupart n'étaient que la moitié d'eux-mêmes, conservaient un courage entier, ser-

vaient l'artillerie, se traînaient jusque sur les brèches et présentaient partout un front redoutable. » Parmi les chevaliers présents, se distinguaient le bailli de Nègrepont et le commandant Broglia, tous deux fort âgés et qui, bien que blessés et autorisés par la Valette à revenir à Birgu, disaient « vouloir mourir dans leur poste et au lit d'honneur. Ces chevaliers si respectables, toujours sous les armes, les visages brûlés et défigurés par l'ardeur du soleil, ne partaient point des endroits où il y avait le plus de péril. Quoique d'une vieillesse presque caduque, ils portaient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il fallait fortifier, ou secouraient les autres chevaliers qui, dans une place si étroite, étaient à tous moments blessés ». Salvago et Miranda se retirèrent sur l'impression que la chute du fort était imminente, malgré l'énergie admirable des défenseurs, à moins de l'envoi immédiat d'un puissant renfort.

Alors que les eaux du Grand Port commençaient à miroiter sous les premières lueurs du jour, les deux envoyés remontèrent à bord de leur bateau et gagnèrent Birgu, sous le feu des sentinelles et des tireurs turcs qui leur tua un marin. Ils furent aussitôt introduits auprès du grand maître, surpris de les voir arriver seuls et sans les secours promis. Au contraire, dans le message dont ils étaient porteurs, le vice-roi renouvelait sa demande d'envoyer à Messine les galères de l'Ordre restées à Malte et dont l'équipage, les officiers, les soldats et la chiourme participaient sans repos à la fortification de Birgu et de Senglea. Disposer de ces galères pour le transport de l'armée prévue était la condition que don Garcia posait pour sa venue qu'il fixait à la date approximative du 20 juin. Cette insistance devait confirmer le soupçon de la Valette que son illustre

correspondant cherchait une dérobade pour se soustraire à une « confrontation belliqueuse » avec les Ottomans. L'attitude du vice-roi, très critiquée par la suite par les historiens de l'Ordre qui la taxèrent de lâcheté, appelle une autre analyse. La position stratégique de la Sicile, voie ouverte pour l'Italie puis l'Europe, pouvait y faire craindre une invasion massive des Turcs, dont Malte n'aurait été que les préliminaires. Gouverneur de l'une des plus importantes possessions de Philippe II en Méditerranée, don Garcia se sentait moralement engagé à la préserver. Sans doute pensait-il qu'en distrayant la flotte et des troupes en faveur de la sauvegarde hypothétique de Malte, il affaiblirait les défenses de la Sicile et risquerait ainsi de la voir tomber entre les mains de l'ennemi. D'autre part, il ne voulait pas répondre devant Philippe II de la perte onéreuse de galères espagnoles dans une rencontre navale avec les Turcs, en allant secourir l'Ordre. Don Garcia n'était pas un lâche, il était seulement prudent !

Dans sa réponse au gouverneur, la Valette devait lui renouveler son refus d'envoyer les galères de la religion « sans une escorte sur chacune au moins de cinquante soldats et un bon nombre d'officiers pour contenir la chiourme et les esclaves qui pourraient se révolter, et que bien loin de se défaire des uns et des autres, il ne croyait pas pouvoir conserver l'île si, en attendant le grand secours qu'il lui faisait espérer, et pour résister aux attaques continuelles des infidèles, il ne lui fournissait de nouvelles recrues ». Il le pressait d'envoyer dès que possible quinze mille hommes qui pourraient débarquer aisément dans les baies au nord-ouest de Malte, soit à Mgarr, soit à Ghain Tuffieha. Enfin, il le suppliait de faire transporter cinq cents hommes de troupe

sur les deux galères qui avaient servi d'escorte à Miranda et à Salvago. A ce dernier qui regagnait la Sicile, il remit d'amples pouvoirs de sa part et de celle de son Conseil pour le prieur Gatinare, pouvoirs par lesquels cet ancien commandeur était autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques, ramasser et recevoir les « responsions », ces redevances en espèces versées chaque année au Trésor de l'Ordre, acheter des munitions de guerre et envoyer le tout incessamment à Malte avec les deux galères et tous les membres de la Croix qui attendaient à Messine le départ de la grande flotte !

Salvago, chevalier vaillant et plein de zèle, repartit pour la Sicile, laissant derrière lui Miranda. Ce dernier avait, en effet, demandé l'autorisation, accordée par le grand maître, de retourner à Saint-Elme, qu'il alla rejoindre pendant la nuit du 4 au 5 juin, avec un contingent d'une centaine d'hommes traversant par petits groupes. Il y fut accueilli « avec la considération qui était due à sa valeur », à sa piété et à son courage. Les chevaliers de la place lui attribuèrent la charge de major. « Son expérience, sa présence dans tous les endroits où il en était besoin, et surtout son exemple augmentèrent le courage du soldat. » Il devait se révéler une recrue précieuse ! Il apprit aux assiégés la manière, quand le canon tirait, de se mettre à couvert de ses coups, et, en même temps, de répondre à l'ennemi, par le feu du fort, sans se découvrir. Par ses soins, « il fit entrer une grande provision de vin, de vivres et des remèdes pour les blessés et pour les malades. C'était le père des soldats... ».

Si le grand maître devait s'en rapporter au 24 juin fixé par don Garcia pour recevoir les secours, il n'avait plus que vingt jours à résister. L'expérience

lui avait appris cependant à ne pas trop se fier à de telles promesses, et il continua à alimenter en hommes et en provisions le fort menacé.

Au cours des jours suivants, les infidèles ne relâchèrent pas un instant le feu de leurs batteries, comme si leur intention s'était réduite à vouloir pulvériser le fort. Du côté nord, le colonel Mas et ses hommes s'efforçaient d'établir des retranchements, aussitôt anéantis par la batterie de Dragut installée à la pointe de Tigné. La face ouest n'était pas plus brillante. Le ravelin occupé par les Turcs et leurs deux canons qui tiraient continuellement se dressait, redoutable, face au rempart toujours un peu plus écroulé et dont les pierres venaient s'amonceler au fond du fossé. Les chrétiens avaient pris soin de détruire le pont reliant le fort au ravelin, mais ne pouvaient empêcher l'ennemi de progresser à l'abri de leurs fascines et retranchements faits de sacs de laine et de terre entassés hâtivement. Selon une note laissée par un chevalier napolitain, Pepe di Ruvo, qui devait perdre la vie dans la défense du bastion, il lui arriva de compter certains jours une « moyenne de pas moins de 6 000 à 7 000 coups de feu » tirés sur Saint-Elme.

Si le fort était accablé sur le côté donnant sur le port de Marsamuscetto, la face exposée à l'est et au sud-est, le long du Grand Port, restait un sujet d'irritation pour Dragut qui aurait voulu interrompre les traversées nocturnes entre Birgu et Saint-Elme. Il avait, dès son arrivée, pensé dresser une nouvelle batterie à la pointe éloignée de Gallow, à l'endroit dit des « Fourches patibulaires », mais sa portée serait restée insuffisante et, sur la représentation de Mustapha et du Conseil turc qu'à moins d'y établir un camp et des troupes, elle risquait d'être enlevée ou enclouée par les cheva-

liers sortis de Birgu tout proche, Dragut se résigna à attendre la venue imminente du gouverneur d'Alger pour réaliser son dessein.

Jeudi 7 juin

Le jeudi 7 juin, les Turcs tentèrent une seconde escalade, à l'aide d'un pont fait de mâts et d'espars pris sur les navires et recouvert de terre pour éviter que les chrétiens n'y missent le feu du jet de leurs lance-flammes. Ce pont était suffisamment large pour que six hommes pussent y passer de front. Les Turcs firent précéder leur nouvel assaut par un bombardement si lourd que les observateurs, postés de l'autre côté du Grand Port, crurent voir le fort trembler sur ses assises. Des nuages de fumée et de poussière s'élevaient au-dessus des remparts que les boulets ennemis frappaient avant de retomber dans la mer. D'énormes blocs de maçonnerie se détachaient des murs dans un fracas de tonnerre et, rebondissant sur les rochers, disparaissaient dans les eaux du Grand Port. Cette canonnade laissa le cavalier en ruine avec des brèches si importantes que les défenseurs durent se retirer. Les Ottomans s'élancèrent alors jusqu'au parapet, s'y fixèrent et « joignirent la sape à la mine ». Miranda, qui avait remarqué ces préparatifs, n'en conçut pas beaucoup d'inquiétude. Les sapeurs avaient choisi un endroit « où il savait bien qu'ils trouveraient le roc vif et trop difficile à entamer ». Mais le fossé partiellement comblé offrait un terre-plein favorable aux janissaires qui, étant sortis avec fougue du ravelin, furent reçus par une grêle de boulets et d'armes incendiaires.

Comme l'attaque semblait tiédir, Mustapha fit sonner le rappel de ses troupes. Les Turcs opérèrent

une retraite si soudaine que les chevaliers qu'ils avaient attirés sur les brèches furent pris à découvert par un feu plus dévastateur encore que le précédent, de telle sorte qu'ils furent dans l'incapacité de poursuivre l'ennemi. Les batteries frappant toutes ensemble depuis le mont Sciberras et la pointe de Tigné laissèrent Saint-Elme si endommagé qu'il sembla que ce fût sa fin. Voyant beaucoup d'entre les leurs tués, leurs artilleries pour la plupart démontées, leurs défenses ruinées, de larges ouvertures dans les murs et peu de soldats pour les couvrir, Luigi Broglia, Miranda et Guaras décidèrent d'envoyer le chevalier de Medran au grand maître pour lui représenter la situation désespérée du fort. Il devait lui décrire les dommages causés par les mines et les sapes turques qui, bien que le solide rocher sur lequel s'élevait Saint-Elme fût resté intact, avaient contribué à accélérer la dégradation des fortifications. Dans ces conditions, et devant l'impossibilité de soutenir désormais un siège qui coûterait des vies utiles ailleurs, à la défense de Birgu et de Senglea, ils suggéraient d'évacuer le fort puis de le faire sauter.

La même nuit, Medran fut reçu par le grand maître et son Conseil qui écoutèrent avec une extrême attention et un infini respect les propositions de ce chevalier connu pour son intrépidité et sa vaillance. Beaucoup, parmi les plus âgés des membres de l'Ordre présents, adoptèrent ses vues. La Valette se montra plus réservé : son prestige était en jeu. La décision suprême lui revenait, il ne tarda pas à la faire connaître. Après leur avoir révélé la déclaration du vice-roi selon laquelle il ne viendrait pas à leur secours si Saint-Elme tombait aux mains de l'ennemi, et le dernier message indiquant l'arrivée de don Garcia après le 20 juin, il ajouta :

« ... Nous avons juré obéissance quand nous avons rejoint l'Ordre. Nous avons juré aussi sur nos vœux de chevalerie que nous sacrifierions nos vies pour la Foi, toujours et partout [...] Nos frères à Saint-Elme doivent en accepter aujourd'hui le sacrifice ! »

Après ce rappel aux devoirs d'honneur que leur imposaient la noblesse dont ils étaient issus et l'Ordre auquel ils appartenaient, tous se déclarèrent prêts à se rendre à Saint-Elme si le grand maître le demandait. Ils avaient compris qu'il n'y aurait aucune retraite à espérer mais qu'il fallait continuer à soutenir le fort, quoi qu'il en coûtât. Le salut de l'île et la survie de l'Ordre étaient à ce prix. Les défenseurs de Saint-Elme devaient accepter ce sacrifice conformément à leurs vœux. Medran, dans la même nuit, retraversa le Grand Port avec quinze chevaliers et cinquante soldats prélevés dans la garnison de Mdina.

Vendredi 8 juin

La journée du 8 juin ne fut que la pénible répétition des précédentes. Les Turcs ne ménageaient pas leurs munitions et Saint-Elme dut essuyer le feu continu de leurs canons, précédant un nouvel assaut qui fut lancé l'après-midi et se prolongea pendant six heures. Le coucher du soleil sonna l'heure de la retraite, laissant le fort un peu plus ruiné et ses défenseurs un peu plus abattus. En effet, si elle avait reçu l'assentiment des vieux chevaliers prêts à mourir ensevelis dans l'éboulement de la forteresse, la réponse rapportée par Medran n'avait pas été sans soulever les murmures du plus grand nombre. Certains officiers la trouvèrent dure et même cruelle, jugeant que le Conseil de l'Ordre,

lui-même à l'abri, les exposait, sans aucune apparence d'utilité, « à la boucherie et à une mort inévitable ». Ils rédigèrent une lettre adressée au « Très Illustre et Très Révérend Monseigneur » pour lui rappeler avec quel grand cœur ils s'étaient rendus à Saint-Elme sur son ordre et y avaient accompli jusqu'à ce jour tout ce qui était dans leur pouvoir, sans craindre ni la fatigue ni le danger ; mais il leur était devenu impossible de tenir plus longtemps depuis que les Turcs avaient occupé le ravelin puis le fossé, établi un pont, façonné des marches pour monter aux remparts et placé une mine sous le mur, si bien qu'ils s'attendaient à sauter d'un instant à l'autre. L'ennemi avait surélevé le ravelin de sorte qu'ils ne pouvaient plus se maintenir sur le bastion sans être pris pour cibles et qu'aucune sentinelle n'était en mesure de surveiller les Turcs sans être sous leur feu dans la minute même où elle prenait son guet. Circuler à découvert dans le fort leur était désormais interdit, le seul abri qui leur restât était la chapelle. « Nos troupes sont démoralisées, précisaient-ils encore, et même nos officiers ne peuvent obtenir d'elles qu'elles restent à leurs postes sur les remparts. Convaincues de la chute prochaine du fort, elles se disposent à se sauver à la nage. » Quant à eux, impuissants à assumer plus longtemps les devoirs de l'Ordre, ils étaient déterminés, si le grand maître ne leur faisait pas parvenir des chaloupes au cours de la nuit prochaine pour se retirer, à opérer une sortie et à mourir selon le code d'honneur des chevaliers. Cette résolution s'en accompagnait d'une seconde, à savoir qu'ils refusaient de recevoir d'autres renforts, qui ne seraient que des hommes envoyés délibérément à la mort. Datée de Saint-Elme, le 8 juin 1565, cette lettre portait cinquante-trois signatures. Selon les historiens Bosio et Vertot, ce fut le chevalier italien Vitello Vitellischi

qui fut chargé de la remettre au grand maître. D'autres, comme Zabarella, affirment que ce fut le Français Bonnet de Breuilhac qui servit cette nuit-là d'estafette. Si le nom du messager importe peu, l'un et l'autre devant mourir lors de la chute du fort, il est toutefois certain que le porteur de ce message fut le témoin de la vive émotion de la Valette quand il en prit connaissance à minuit. C'était moins la manifestation d'une révolte que celle d'hommes désespérés et épuisés qui voulaient mettre un terme à plusieurs jours de bombardement et mourir en braves, les armes à la main, plutôt que d'attendre la mort comme des moutons conduits à l'abattoir. Pour les rassurer et gagner du temps, la Valette eut recours à l'envoi au fort de trois « commissaires » chargés de lui faire un rapport fidèle de l'état de la place et du nombre de jours où elle était susceptible de tenir encore. Puis, s'adressant au messager, il lui dit : « Les codes de l'honneur ne peuvent nécessairement se satisfaire en sacrifiant la vie de quelqu'un quand cela paraît convenable. Le devoir du soldat est d'obéir. Vous direz à vos compagnons qu'ils doivent rester à leurs postes. Ils doivent y demeurer et ne pas sortir. Quand mes commissaires reviendront, j'aviserai de ce qui devra être fait. »

Samedi 9 juin

Aux premières heures du jour, le samedi 9 juin, les trois chevaliers choisis par la Valette traversèrent le Grand Port et montèrent à Saint-Elme où ils constatèrent que quelques-uns des officiers et leurs compagnies se préparaient déjà à évacuer la place. Ils avaient commencé à rassembler les armes, munitions et provisions diverses pour les détruire et

empêcher ainsi qu'elles pussent être utilisées par les musulmans. Des hommes expérimentés comme Broglia, Guaras, Miranda ou le « colonel Mas » n'étaient pas compris dans cette révolte qui ne semblait être le fait que de jeunes chevaliers.

Deux des commissaires, le Castillan commandeur de Mdina et le Provençal Antoine de la Roche, après avoir inspecté les fortifications, furent assez avisés pour entrer dans les vues des rebelles. Ils avouèrent ne pas comprendre comment la garnison avait pu tenir aussi longtemps dans un fort si petit et si délabré. Ils ajoutèrent fort diplomatiquement qu'ils ne désespéraient pas « que de si braves chevaliers ne trouvassent dans leur valeur des ressources pour s'y maintenir encore quelques jours et pour donner au vice-roi le temps de venir les dégager et de faire lever le siège ». Le troisième commissaire, Costantino Castriota, chevalier napolitain, né prince grec et « descendu à ce qu'on prétendait de la même maison que le fameux Scanderberg, le héros de l'Albanie et de toute la Chrétienté », était d'un caractère plus emporté. Sans chercher à ménager la fierté des rebelles, il se montra plus brutal : « La situation est loin d'être désespérée, assura-t-il. Tout ce dont le fort a besoin, c'est de le mettre à couvert de l'artillerie du ravelin. » Selon lui, il suffisait de poser des palissades et de bons retranchements « en deçà des brèches ». Quant aux mines, elles n'étaient pas à redouter, Saint-Elme étant bâti en partie sur du roc.

Cette estimation rapide ne manqua pas d'irriter les jeunes chevaliers qui prirent le discours de Castriota pour une injure envers leurs propres mérites. Au cours de la violente discussion qui suivit, certains suggérèrent de retenir un homme aussi habile. « Restez juste une journée avec nous, lui dirent-ils,

et montrez-nous votre savoir-faire à l'arrivée des janissaires ! »

L'altercation avait attiré les soldats hors de leurs postes, ce que voyant, Guaras, qui ne voulait pas que les Turcs pussent profiter du tumulte présent, fit sonner la trompette. Ce rappel suffit à ramener les hommes à leur discipline coutumière et tous rejoignirent leurs places.

Cependant, aux premières heures du matin, les trois commissaires avaient regagné Birgu où la Valette les attendait avec la plus extrême impatience. Ils lui rapportèrent fidèlement ce qu'ils avaient vu de la triste dégradation du bastion et indiquèrent qu'ils jugeaient la garnison hors d'état de pouvoir supporter un nouvel assaut. Seul le chevalier Castriota réfuta ce dernier avis et demanda, pour justifier ses propres vues précédemment exposées dans le fort, à s'y enfermer et s'y maintenir avec quelques troupes prélevées dans l'île. L'autorisation accordée, restait à appeler au battement du tambour les habitants qui arrivèrent des campagnes et des bourgs pour se faire enrôler. En une heure, Castriota avait rassemblé six cents hommes qui se préparèrent à partir pour Saint-Elme. Cet afflux de volontaires ajouta à la confusion des révoltés lorsqu'ils en furent informés, dans le même temps qu'un messager leur remettait des lettres envoyées par leurs amis. Ces derniers leur reprochaient de déshonorer leur nation respective autant que l'Ordre lui-même. Le grand maître leur avait également fait passer un billet sarcastique et bien dans sa manière : « Un renfort de volontaires a été levé sous le commandement du chevalier Costantino Castriota, écrivait-il. Votre pétition pour demander à quitter Saint-Elme pour mourir à Birgu est dès à présent approuvée. Ce soir, dès que les forces de secours auront débarqué, vous pourrez prendre les

chaloupes pour revenir. Revenez au couvent, mes frères, vous y serez plus en sûreté, et de notre côté nous serons plus tranquille sur la conservation d'une place importante et d'où dépend le salut entier de l'île et de tout notre Ordre ! »

Le mépris contenu dans ces lignes n'échappa pas à leurs destinataires qui comprirent de quel déshonneur ils allaient couvrir leur nom à la face de l'Ordre et de toute la noblesse d'Europe.

« Comment soutiendrons-nous la vue du grand maître et les reproches de nos confrères ? s'interrogeaient-ils les uns les autres. Et s'il faut que cette nouvelle garnison soit assez heureuse pour se maintenir dans la place jusqu'à l'arrivée du secours, quel endroit de la terre pourrons-nous trouver assez éloigné du commerce des hommes pour y aller cacher notre honte et notre douleur ? »

Ces réflexions salutaires marquaient les prémices de résolutions dignes de la réputation de bravoure de ces chevaliers. Ils se déterminèrent à prier le bailli de Guaras et le commandeur Broglia de faire connaître au grand maître leur repentir et leur volonté de mourir en défendant Saint-Elme. Comme il fallait empêcher l'arrivée des renforts annoncés, un habile nageur maltais, que certains désignent comme le célèbre Toni Bajada, se proposa d'en porter la nouvelle à Birgu. A la lecture de cette lettre qui l'assurait du dévouement et des regrets des rebelles soucieux de racheter un moment de désespoir par de futures actions d'éclat, la Valette accepta de se laisser fléchir et accorda son pardon. Enfin, pour témoigner de sa confiance dans leur soumission promise, il fit congédier les nouveaux enrôlés et envoya à leur place, tôt le matin du 10 juin, quinze chevaliers et cent soldats !

Dimanche 10 juin

Lorsque Raffael Salvago était retourné en Sicile, il n'avait pu obtenir de don Garcia de Toledo de faire embarquer les secours dont ce dernier différait chaque jour le départ pour Malte. Salvago était alors passé à Syracuse où il avait retrouvé des chevaliers et les aventuriers qui s'y étaient rassemblés, ainsi qu'une compagnie de fantassins levée avec les « deniers de l'Ordre » et commandée par le chevalier Augustin Ricca. Etaient également présents le commandeur de Saint-Aubin, de la langue d'Auvergne, et le commandeur de Cornusson, un neveu de la Valette, tous deux capitaines, auxquels Salvago ordonna de conduire aussitôt à Malte ce renfort de cinq cents hommes.

Les deux galères apparurent au nord de l'île de Gozo, le dimanche 10 juin au matin, mais le blocus turc les empêcha d'approcher et les capitaines, après avoir tenté tout le jour d'opérer le débarquement prévu, décidèrent de repartir pour Syracuse. Dragut, dans la crainte que ces deux navires fussent l'avant-garde d'une flotte beaucoup plus importante, fit renforcer le blocus par cent vaisseaux turcs, chargés de patrouiller le long de la côte, au large de l'archipel nord maltais. Le soir du 10 juin, une première escadre prit la mer et rama en direction de la Sicile, avant de regagner Gozo à l'aube du lendemain.

Outre cette mesure décidée en accord avec l'amiral Piali, Dragut s'attacha à empêcher le transport nocturne des secours vers Saint-Elme. La pensée que, vingt-trois jours après le début du siège, un si petit fort pût encore tenir l'exaspérait. Pour mieux l'isoler et en activer la chute, Dragut résolut d'en interdire l'approche par la mer en reprenant son ancienne idée de placer une batterie à l'entrée du

Grand Port. Le maréchal Copier qui, avec sa cavalerie, opérait des raids à travers l'île sur les positions turques, avait réussi à détruire une batterie installée à la pointe de Gallow. Dragut décida de la rétablir et, pour ce faire, il envoya un corps de troupes important pour protéger, avec des palissades, les lourds canons — capables de frapper le mur sud, le plus résistant de Saint-Elme, et d'atteindre au besoin la forteresse Saint-Ange — qu'il y fit transporter avec beaucoup de peine.

Pendant que la flotte de Piali pourchassait les deux galères de l'Ordre, la journée du 10 juin s'écoula dans une canonnade continue dirigée contre Saint-Elme. Assuré de l'épuisement des assiégés, Mustapha décida de lancer, la nuit suivante, un assaut qu'il espérait final. Auparavant, Aga, le lieutenant des janissaires, tint à ses hommes un bref discours bien fait pour exciter leur orgueil. En quelques mots, il leur rappela que sur eux rejaillirait la gloire de s'être emparés du fort et d'avoir massacré les chrétiens. A eux, qui n'avaient jamais fui devant l'ennemi, reviendrait l'honneur d'être entrés les premiers par la brèche et de s'être rendus les maîtres de cette place forte, clef de l'île de Malte.

L'attaque, à la lueur des torches, commença contre la face sud-ouest du fort, là où une large ouverture avait été faite dans le rempart. Cette fois, les janissaires avaient complété leur armement de « sachetti » ou « grenades incendiaires », qu'ils jetaient devant eux. Elles se consumaient en brûlant l'armure ou le corps de celui sur lequel elles s'accrochaient. Pour éviter d'être brûlés vifs dans leur cotte de mailles, les chevaliers postés sur la brèche étaient obligés de sauter dans de grandes barriques d'eau disposées le long des défenses.

Balbi, qui assistait au combat depuis les remparts du fort Saint-Michel, devait noter que, sous l'effet de la fureur de l'assaut, et en raison du grand nombre de ces feux d'artifice, la nuit devint aussi claire que le jour. « La lumière en était si brillante que nous pouvions voir très distinctement Saint-Elme. Les canonniers de Saint-Ange, pour leur part, en tiraient parti pour diriger leurs pièces sur l'avancée turque quand elle jaillissait dans la lumière des feux. »

Les assaillants, qui se précipitaient comme un torrent dans le fossé du fort, furent chaque fois repoussés. Lorsque l'aube pointa enfin et que Mustapha fit sonner le rappel, il apparut que les Turcs avaient laissé dans l'espace situé entre le ravelin et le fort mille cinq cents morts ou mourants appartenant à l'élite de l'armée du sultan. Chez les défenseurs, la garnison avait perdu soixante hommes !

Mercredi 13 juin

Le mercredi 13 juin ne fut qu'une journée aussi éprouvante que les précédentes. Les conditions matérielles des assiégés se détérioraient toujours davantage mais leur moral restait élevé. Il y eut un homme, cependant, dont les bombardements continus et les privations répétées finirent par venir à bout. Soit qu'il eût été terrifié d'être livré à une mort prochaine, soit qu'il eût perdu tout espoir d'en sortir, il préféra passer à l'ennemi. Ce cas de désertion, le seul à se produire pendant toute la durée du siège de Saint-Elme, méritait d'être signalé, ne serait-ce que pour souligner la force de caractère remarquable dont firent preuve les combattants. Ce déserteur unique était un fifre espagnol qui se glissa furtivement hors du fort, traversa discrètement le fossé et se présenta dans le ravelin occupé par les Turcs. Il fut aussitôt conduit devant Mustapha auquel il assura que la garnison en était arrivée au dernier degré de la résistance, tant physique que morale.

— Si vous éleviez le ravelin un peu plus haut, ajouta-t-il, vous pourriez achever de les décourager en prévenant toute action à l'intérieur du fort !

— Si vous mentez, lui répondit le général turc, nous trouverons un moyen original pour vous tuer. Ce ne sera ni la corde, ni la bastonnade. Les deux sont encore trop bonnes pour des lâches et des hommes du commun !

Mustapha fit toutefois appliquer le conseil du déserteur, lequel, pour sa part, préféra disparaître. La menace de ce qui l'attendait, en cas d'échec d'une nouvelle attaque, lui fit souhaiter n'être jamais passé chez les Turcs. Leur réputation de cruauté et de raffinement dans la torture n'était plus à faire et, en considérant le supplice infligé à Adrien de la Rivière, chevalier à la conduite sans reproche, le fifre avait bien des raisons de trembler. Selon l'historien Bosio, le musicien se réfugia à Mdina où il déclara être un esclave chrétien qui s'était enfui de l'armée turque. Pour son malheur, il fut reconnu et dénoncé par un autre transfuge, authentique celui-là, un Italien qui avait abandonné la cause chrétienne. « Attaché à la queue d'un cheval, le renégat espagnol fut lapidé et mourut des mains de la populace ! »

Il est intéressant de noter que les désertions en faveur des Turcs signalées pendant le siège de l'île eurent lieu à partir de Senglea et de Birgu, et, comme devait le déplorer Bosio dans son histoire de l'Ordre, furent uniquement le fait de gens appartenant à diverses nations, mais jamais celui « d'un Maltais de naissance ». Les autochtones, sans aimer

pour autant l'Ordre installé dans leur archipel, avaient trop souffert des exactions des corsaires musulmans pour ne pas profiter de la revanche militaire que leur offraient les chevaliers. Pendant toute la durée du siège, les Maltais se signalèrent constamment par des actions courageuses, si ce n'est des exploits remarquables. Il est certain que leur héroïsme contribua en grande partie à la sauvegarde de l'île. Ces hommes étant pour la plupart restés anonymes, nous ne retiendrons que le redoutable cavalier Luqa Briffa ou le téméraire nageur Toni Bajada. Mais, en 1565, il y avait à Malte cinq à six mille habitants en âge de combattre contre les Turcs.

Ces derniers, cependant, étaient devenus tellement enragés contre les chrétiens que leurs chefs en avaient perdu la notion même de cette noble générosité habituellement pratiquée envers un ennemi respecté. Dragut, oublieux de ses critiques émises au début de la campagne, se montrait dorénavant aussi acharné que l'amiral Piali et Mustapha à s'emparer de ce fort qui les narguait du haut de sa petitesse.

Jeudi 14 juin

Au cours de la nuit du 14 juin, un porte-parole turc fut délégué dans le fossé entre le fort et le ravelin. Il appela les défenseurs et leur transmit le message dont il avait été chargé : Mustapha promettait le passage sauf à qui souhaiterait sortir du bastion. Comme preuve de sa bonne foi, le commandant en chef jurait, par sa barbe et les tombeaux de ses ancêtres, qu'aucun de ceux qui désiraient se retirer ne serait molesté. Il était seulement regrettable que cette proposition engageante n'eût pas été faite

plus tôt, lors de la rébellion des jeunes chevaliers : l'émissaire de Mustapha arrivait à un moment où la garnison était résolue à ne pas céder et à se battre jusqu'au bout. De voir l'amoncellement des cadavres ennemis au pied des remparts ne faisait que raffermir son courage et relever son moral.

Vendredi 15 juin

Ces propositions n'ayant rien donné, les chefs ottomans humiliés préparèrent un nouvel assaut. Pour faciliter l'attaque prévue, le 15 juin fut « employé à battre en brèche » ; l'artillerie ne cessa de tirer et « rasa la muraille jusqu'au roc sur lequel elle avait été construite ». D'autres tentatives moins importantes se produisirent au cours de la nuit suivante mais elles suffirent à redonner confiance à l'ennemi qui sentait la victoire enfin toute proche.

Samedi 16 juin

Aux premières lueurs de l'aurore, le 16 juin, les assiégés virent, avec une terrible angoisse au cœur, les galères de Piali se déployer en un stratégique demi-cercle vis-à-vis de Saint-Elme. L'artillerie des vaisseaux commença à battre le fort, pendant que celle de terre, lui répondant de la force de ses trente-six gros canons, « foudroyait et réduisait en poudre ce qui restait sur pied de fortification ».

Abrités derrière les murs et à l'ombre de palissades improvisées, les chrétiens attendaient l'assaut, inévitable. Ils avaient entassé auprès des diverses ouvertures et près de la grande brèche du rempart sud-ouest les fameux cerceaux de feu et les

feux grégeois, des chaudrons d'huile bouillante et d'autres munitions défensives. Deux nuits auparavant, le grand maître leur avait fait parvenir, outre des armes incendiaires, des provisions de vin et de pain, la boulangerie du fort n'étant plus qu'un four ruiné et les assiégés étant menacés d'une pénurie d'eau.

Echelles, crochets de fer et ponts hâtivement réalisés avec des mâts et des espars furent traînés dans le fossé, maintenant presque comblé, où les Ottomans entrèrent au son des tambours, « de leurs nacaires et d'autres instruments barbares ». Pour cette première attaque, dont un coup de canon donna le signal, Mustapha avait désigné des compagnies de iayalars auxquels le fanatisme tenait lieu d'intrépidité. Comme un torrent furieux et munis du cimeterre brandi au-dessus de leur tête et du bouclier rond, ils se répandirent le long du fossé aux cris de « Allah ! Allah ! ». Bien qu'appuyés dans leur escalade par quatre mille archers ou arquebusiers qui, de la tranchée, tiraient sans arrêt sur les défenseurs dès que ceux-ci se montraient à découvert, les iayalars et les derviches qui les suivaient furent contraints de se retirer. A cette première vague frénétique, Mustapha fit succéder les janissaires. Ces derniers étaient littéralement transportés par un délire de vengeance depuis que, deux jours auparavant un boulet tiré de Saint-Ange avait tué leur général, le lieutenant Aga. L'honneur de leur corps et celui de l'Islam étaient engagés ce jour-là et armaient leurs bras d'une ardeur nouvelle. Ils parurent sur la brèche, bordée par plusieurs rangs de chrétiens. Un chevalier avait été placé tous les trois soldats pour les encourager et les soutenir. « C'était l'unique force et toute la ressource du château. Ces généreux guerriers armés de piques et d'espontons composaient comme une nouvelle muraille impénétrable à tous les efforts des ennemis. » Leurs épées brisées, les piques rompues, les combattants des deux côtés en vinrent aux mains et se prirent corps à corps jusqu'à ce que le poignard eût décidé du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. Des deux côtés aussi, le feu de l'artillerie et celui du mousquet ne cessaient de se faire entendre au milieu des flammes produites par les armes incendiaires qu'assaillants et assiégés se jetaient mutuellement. Les chevaliers se servaient « utilement » des cerceaux enflammés qu'ils lançaient au milieu des Turcs. « ... La plupart de ceux qui s'y trouvaient pris, brûlaient tout vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattants, les plaintes des blessés et des mourants, le tonnerre et le bruit du canon et de la mousqueterie, tout cela, raconte l'abbé Vertot, répandait de part et d'autre une espèce de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent, et aussi sans que les chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrain... »

En dépit du feu continu des ennemis, une petite batterie, installée sur le côté sud du fort, ne relâchait pas ses tirs sur l'avancée des janissaires. De Saint-Ange, les canons aidaient ses efforts en creusant de grands trous noirs parmi les rangs ennemis. Des troupes d'Ottomans se présentèrent avec beaucoup de courage au grand cavalier qui couvrait la tête de Saint-Elme, mais le chevalier italien Antonio Grugno, commandant de ce poste, et surtout un certain Chanault, frère servant de la ville de Marseille, jetèrent avec tant d'adresse les cerceaux qu'ils mirent en déroute les agresseurs.

Dragut et Mustapha disposaient d'une vue directe sur le combat depuis le ravelin, et le premier ne cessa jamais d'encourager les soldats. Il se montrait partout à la fois, toujours actif, orientant lui-même les canons, donnant des instructions aux artilleurs

et dirigeant les bombardements. Il veillait à ce que, là où les iayalars ou les janissaires faiblissaient, le canon prît la relève.

L'attaque se prolongea six heures durant et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que Mustapha fit sonner la retraite. Les assiégés en poussèrent mille cris de joie, auxquels firent écho les gens de Birgu et de Senglea. Les Turcs, comme les chrétiens, restaient incrédules d'un combat aussi meurtrier qui laissait le fort toujours vaillant. Les chevaliers, couverts de blessures, brûlés par le soleil, à bout de forces, eurent la consolation de voir les janissaires se retirer, laissant derrière eux beaucoup des leurs dont les corps gisaient pêle-mêle le long des remparts. L'armée turque avait perdu plus de quatre mille hommes en trois semaines, et Saint-Elme résistait encore. L'Ordre comptait dix-sept morts parmi ses membres, dont les chevaliers Pepe di Ruvo, de Vagnon, de la Motte, décédé deux jours plus tard des suites de ses blessures, et le commandeur de Morgut qui, emmenant ce dernier pour le faire soigner, avait eu la tête emportée d'un coup de boulet pendant la traversée du fort à Birgu. Le chevalier de Medran, après avoir arraché à un officier turc son enseigne, fut tué d'un coup de mousquet. « Le grand maître, pour honorer sa mémoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les grands-croix : dignité qui était bien due à sa rare valeur, et qu'il aurait obtenue avec justice, s'il n'eût pas péri dans cette occasion. » Miranda figurait au nombre des blessés. Outre ces membres de l'Ordre, plus de trois cents soldats étaient tombés ce jour-là ou avaient été mis hors de combat. Au cours de la nuit suivante, la Valette, se refusant à désigner un nouveau renfort, fit appel à des volontaires. Plus de trois cents soldats et Maltais et trente chevaliers se proposèrent.

Dimanche 17 juin

Le lendemain, 17 juin, Mustapha, Dragut et les officiers turcs tinrent conseil pour arrêter ensemble de nouvelles dispositions concernant l'assaut de Saint-Elme. Leur premier soin fut de prendre des mesures contre la batterie installée à l'angle sud du fort et qui avait, la veille, causé beaucoup de ravages parmi les rangs des assaillants. Ils décidèrent de lui opposer deux gros canons qu'ils firent placer sur le mont Kalkara et que des compagnies de janissaires furent chargées de protéger jusqu'à l'arrivée du vice-roi d'Alger, toujours attendu. Pour Dragut, qui n'avait cessé de répéter depuis son arrivée que leur échec était imputable aux renforts qui traversaient chaque nuit le Grand Port, il convenait de couper tout secours extérieur à la garnison chrétienne, régulièrement réapprovisionnée en troupes fraîches, en munitions et en nourriture. Le vieux corsaire proposa donc de rassembler tous les hommes disponibles pour élever, sur le flanc est du mont Sciberras jusqu'au niveau le plus bas des eaux du Grand Port, un mur de pierres, de terre et de planches qui servirait à protéger les musulmans des boulets meurtriers lancés de Saint-Ange. A l'abri de cet épais fascinage, les arquebusiers turcs pourraient circuler sans danger et tirer sur les chaloupes de secours essayant d'aborder au pied de Saint-Elme.

Lundi 18 juin

Le 18 juin, les hauts dignitaires de l'armée du sultan se rendirent sur le terrain pour juger de la mise en application des dispositions arrêtées la veille pendant le Conseil. En vieux vétérans depuis trop

longtemps habitués à faire la guerre, et par cela même dédaigneux du danger, ils s'exposèrent à découvert, reconnaissables de loin à leurs vêtements riches et chatoyants. Ce fut sans doute la raison pour laquelle un canonnier tira du haut du cavalier de Saint-Ange, de l'autre côté du Grand Port, un boulet dans la direction de leur groupe. En heurtant la terre dure qui le fit ricocher, le lourd projectile souleva de grands éclats de rocher. L'un d'eux frappa Dragut au-dessus de l'oreille droite, et aurait pu le tuer sur le coup, n'eût été son épais turban. Toutefois, le choc fut suffisamment fort pour que le vieux corsaire perdît connaissance et tombât évanoui. Le sang coulait abondamment de sa bouche, de son nez et de ses oreilles. Pour ne pas attirer l'attention des soldats et les effrayer, le commandant en chef fit étendre une couverture sur le corps du blessé, transporté discrètement au camp de Marsa. Un second tir, quelques minutes plus tard, alla frapper mortellement l'Aga des janissaires, sans que Mustapha se départît de son calme. Il poursuivit la conférence tenue avec son escorte d'ingénieurs et d'artilleurs sur le meilleur moyen d'élever le mur de protection le long de la côte.

Le même soir, la Valette apprit d'un déserteur turc passé à Birgu ce qui était arrivé au gouverneur de Tripoli. L'annonce de sa mort était, il est vrai, prématurée, mais le malheureux ne valait guère mieux. Lui qui avait été le seul à savoir imposer son autorité dans un état-major souvent divisé, gisait maintenant inconscient sous sa tente, incapable de diriger la fin de la campagne.

Mardi 19 juin

Bien que l'état de Dragut eût été gardé secret, la rumeur de sa blessure circulait déjà le lendemain, 19 juin, au sein des troupes turques, éprouvées ce jour-là par de nouvelles pertes Le commandant du cavalier de Saint-Elme, Antonio Grugno, réussit à frapper d'un coup de canon bien dirigé un groupe d'officiers ennemis. Au nombre des tués figurait le second personnage de l'armée ottomane, le général en chef de l'Ordonnance ; succès éphémère pour le chevalier italien qui fut touché à son tour peu après et dut se retirer pour être soigné. Le siège se poursuivait ainsi avec son hécatombe chaque jour plus importante dans l'un et l'autre camp.

Soudain, au cours de cette journée particulièrement démoralisante pour les musulmans, se produisit un événement propre à leur redonner de l'espoir. Une explosion formidable ébranla le château Saint-Ange. C'était un petit moulin à poudre qui avait sauté, tuant huit personnes et soufflant une partie de la toiture de la forteresse. Le bruit, la fumée, les flammes que provoqua cette violente déflagration suscitèrent une vive émotion chez les Turcs. Selon Balbi, qui en fut le témoin sans complaisance, ils « poussèrent une grande clameur de leur voix bestiale, pensant que le dommage était beaucoup plus important. Mais le grand maître ordonna de faire tirer six coups de canon sur leurs rangs pour leur donner à penser autrement... ».

Ce dernier vivait alors des moments d'autant plus difficiles qu'il savait le petit fort condamné. Un message de Miranda reçu au cours de la nuit suivante devait lui en apporter la certitude, en précisant que ce n'était plus qu'une question d'heures, la résistance de la garnison relevant du miracle. La Valette partageait ce sentiment quand, dans une

lettre adressée au pape à la même date pour lui demander de l'aide, il écrivait les lignes suivantes :

« Il m'a semblé que je ne devais taire à vous la faveur que notre Religion a jusqu'ici reçue en sa défense du fort Saint-Elme, lequel ayant été plus furieusement battu qu'aucune autre forteresse dont jamais on ait ouï parler et jusques avoir souffert 13 000 coups de canon en vingt jours que ladite batterie a duré... Ce qu'on peut dire qu'un vrai et évident (*sic*) œuvre de Dieu, lequel en son infinie bonté, et non par nos mérites, a voulu montrer et faire paraître aux ennemis même comment il est protecteur et défenseur de cette sienne guerre... »

En dépit de cette assistance divine, les défenseurs voyaient chaque heure se rapprocher les soldats ennemis. Une tentative pour démolir leurs fascinages avait échoué et il devenait impossible d'empêcher leur avancée le long du fossé, rempli par endroits de blocs de pierre tombés des remparts.

Mercredi 20 juin

Dans la soirée du 20 juin, la Valette reçut un nouveau message de Miranda, lui demandant comme une grâce de ne plus envoyer de renforts qui ne seraient que des hommes sacrifiés à la défense d'une place déjà perdue. Les mesures préconisées par Dragut avaient été scrupuleusement observées et s'étaient révélées efficaces. La nouvelle batterie installée sur la colline de Kalkara dominait la face sud du fort et était suffisamment puissante pour en contrôler l'accès par mer, cependant que le mur de protection élevé le long de la pente sud-est du mont Sciberras permettait aux tireurs turcs de couler tout bateau qui traversait le Grand Port. L'un d'eux

parvint cependant à transporter le chevalier de Boisberton que le grand maître envoyait conférer avec Miranda. L'aller coûta la vie à un homme qui eut la tête emportée par un boulet, un autre fut abattu d'un coup de mousquet lors de la traversée de retour. Quant au messager, il était chargé de dire à la Valette que Miranda et les autres chevaliers pensaient pouvoir soutenir un dernier assaut des Turcs avant de se retirer définitivement à Birgu. Sans doute ignoraient-ils, ce que le grand maître savait déjà, que, grâce aux précautions prises par Dragut, toute évacuation du fort Saint-Elme était désormais impossible.

Jeudi 21 juin

De la première heure du jour jusqu'au coucher du soleil, le bombardement entrepris contre Saint-Elme ne cessa pas un instant. Les couleuvrines, les canons et l'énorme basilic furent mis tous ensemble à contribution pour achever de ruiner les fortifications encore debout. Pourtant, le tonnerre constant qu'ils produisaient ne troubla pas le recueillement de la population alignée le long des rues étroites de Birgu pour voir passer la procession solennelle en l'honneur de la fête du Corps Sacré du Christ. Célébrée le jeudi après l'octave de la Pentecôte, elle avait toujours été pieusement observée depuis la fondation de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et ce n'était pas la présence bruyante des infidèles qui en aurait fait supprimer la tradition. Les chevaliers, vêtus de leur robe sombre brodée de la croix blanche aux huit pointes, ainsi que les dignitaires religieux se rendirent par l'itinéraire jugé le plus sûr à l'église conventuelle de Saint-Laurent. Ils s'y agenouillèrent et implorèrent Dieu de ne pas per-

mettre que leurs frères périssent cruellement à Saint-Elme sous l'épée impie de l'ennemi.

Cependant, la batterie installée à la pointe de Tigné par les soins de Dragut avait si bien rempli son office que le cavalier du fort, situé en vis-à-vis et frappé de façon continue, fut peu à peu investi par les janissaires. Ces derniers, se glissant le long du rivage du côté de Marsamuscetto, avaient réussi à gravir le talus avant de s'emparer de cette défense extérieure Les assiégés comprirent leur malheur quand ils commencèrent à essuyer sur leurs arrières les tirs des arquebusiers turcs et, malgré quelques tirs de canon qui les en délogèrent un moment, les janissaires revenus en plus grand nombre à la tombée de la nuit finirent par rester maîtres de la place. Le cavalier et le ravelin étaient désormais aux mains de l'ennemi.

Vendredi 22 juin

Le combat reprit avec le lever du soleil et les premiers bombardements. Saint-Elme se dressait encore, tel un amas de ruines au milieu de la fumée et des nuages de poussière que soulevaient les boulets dans leur chute. La température élevée pendant la journée ajoutait à la fournaise ambiante, cependant que les tirs qui éclataient des remparts témoignaient de la résistance de la garnison. La flotte turque avait manœuvré pendant la nuit pour décrire un demi-cercle autour du fort qu'elle frappa ainsi pendant quatre heures du côté de la mer de toute la puissance de ses canons. Ceux de la pointe de Tigné, du mont Kalkara et de Sciberras s'y étaient associés avec une rage que le désir d'en finir expliquait. Les défenseurs du fort rassemblaient leurs dernières forces avec non moins d'acharnement pour repousser ceux qui voulaient les exterminer. Devant la lutte sans merci livrée, ce jour-là, pendant six heures sous un soleil brûlant et dans des conditions humainement effroyables, comment ne pas admirer l'abnégation des uns et des autres ! Les soldats turcs, protégés par leur nouveau mur, pouvaient avancer sans crainte d'essuyer les feux tirés depuis l'autre côté du Grand Port. Et ils étaient maintenant si proches de Saint-Elme que les artilleurs postés à Saint-Ange n'osaient plus se risquer à intervenir de peur de toucher les leurs. En effet, voulant frapper les Turcs, ils avaient précédemment tué huit hommes de la garnison. Par trois fois, les ennemis répétèrent leur terrible assaut. Ils s'étaient répandus partout, dans le fossé, le long des remparts, partout ils étaient refoulés avec la même ardeur. Ce n'était plus une bataille mais une suite de combats singuliers où, dans de terribles corps à corps, quand les feux incendiaires et les mousquets avaient échoué, certains combattants avaient recours à la longue lance à pointe de fer pour le chrétien, au cimeterre et au bouclier pour le musulman. D'autres usèrent indifféremment de piques, de glaives et de poignards.

Un groupe de janissaires parvint enfin à pénétrer par la brèche, entraînant avec eux une partie du mur. Les défenseurs ayant dû s'écarter, c'était comme si le rempart lui-même avait reculé, permettant l'irruption de l'ennemi, cependant que les artilleurs turcs postés sur le cavalier faisaient pleuvoir une grêle de boulets dans le dos des défenseurs. Melchior de Monserrat, chevalier d'Aragon, nommé gouverneur de Saint-Elme après que Luigi Broglia, blessé, eut dû se retirer, avait compris ce qui arrivait. Il fit aussitôt diriger le feu de la batterie sur le cavalier qu'il débarrassa de ses tireurs, et par là même des assaillants qui avaient pénétré par la

brèche et s'étaient répandus dans le fort. Lui-même devait être tué d'un coup de mousquet quelques minutes plus tard.

Deux mille Turcs allaient perdre la vie au cours de ce vendredi meurtrier et, quand Mustapha fit battre le rappel de ses troupes, les assiégés poussèrent un formidable cri d'allégresse. Pour le général turc comme pour la Valette, cette clameur témoignait de la vitalité de Saint-Elme, toujours debout, et de l'obstination intacte de ses défenseurs. Ces derniers savaient pourtant que le temps n'était plus très loin où ils iraient rejoindre leurs deux cents camarades tués le même jour et que, si le coucher du soleil n'avait pas fait cesser le combat, ils n'auraient pas été en état « de soutenir les efforts de cette foule d'ennemis dont ils étaient pressés ». Cette nuit qui leur procura un peu de relâche « leur fit réaliser en même temps la grandeur de leur perte ; ils la passèrent parmi les gémissements de ceux qui se mouraient et à panser les plaies les uns des autres ». Le chevalier de Guaras, Miranda et le colonel Mas avaient été grièvement blessés de coups, l'un d'épée, l'autre de mousquet, et le troisième gravement brûlé par une arme incendiaire. Dans cette désolation, certains, trop faibles pour porter les armes, trouvaient encore la force d'apporter dans de grands plats creux des morceaux de pain trempés d'eau et de vin pour soulager leurs compagnons incapables de bouger.

Un Maltais réussit à traverser à la nage le Grand Port pour porter au grand maître le dernier message de la garnison. Au récit qu'il fit des combats du jour et des souffrances endurées par de si braves guerriers, la Valette versa des larmes de chagrin et, sous l'empire d'une vive émotion, accepta d'envoyer un renfort de volontaires à Saint-Elme. Le

capitaine Romegas se chargea de conduire l'expédition et arma cinq grandes barques où quinze chevaliers « brûlant de zèle et de courage » se jetèrent avec une foule de soldats, de Maltais et même, comme s'en étonnait un historien, de deux Juifs volontaires pour aller mourir avec eux, si fort était l'étrange pouvoir que l'héroïsme exerçait sur les hommes. Mustapha avait bordé « le rivage de son artillerie et d'un corps de mousquetaires » et Piali avait fait avancer « quinze barques, de légères frégates et des brigantins chargés d'excellents arquebusiers » à l'entrée du port de Marsamuscetto. Tous tirant de concert un feu continuel, les troupes de renfort furent forcées de se replier, quelque effort qu'elles fissent pour pénétrer jusqu'au fort. Alors ceux qui les attendaient, ayant perdu toute espérance de secours, ne songèrent qu'à finir leur vie en bons chrétiens et en véritables religieux.

Les deux chapelains conventuels, le Français Pierre Vigneron et l'Espagnol Alonzo de Zambrana de la langue de Castille, qui étaient restés pendant toute la durée du siège à Saint-Elme et qui devaient y mourir, confessèrent les chevaliers et les soldats. « Ils reçurent les saints sacrements, se donnèrent l'un l'autre le baiser de paix et s'encouragèrent avec les mots de consolation que seuls des hommes d'un tel courage savaient trouver. »

Puis, bien décidés à ne pas laisser les musulmans profaner ces reliques chrétiennes, les chevaliers et les chapelains cachèrent les objets sacrés du culte sous les dalles de pierre de la chapelle, traînèrent ensuite à l'extérieur les tapisseries, tableaux et mobilier de bois pour y mettre le feu, cependant que la cloche sonnait le glas.

« Cette même nuit, les malheureux restés à Saint-Elme, ayant vu que notre tentative pour les aider avait échoué, se préparèrent à mourir au service de

Jésus-Christ », nota Balbi, au nombre des observateurs postés à Senglea et à Saint-Ange. En voyant ce feu clair, en entendant ce tintement triste que les Turcs avaient interprétés avec satisfaction comme des appels de détresse, eux avaient compris que leurs frères et leurs amis leur lançaient un ultime adieu.

Samedi 23 juin

Dans la lumière rosissante de l'aube, le 23 juin, les galères de Piali s'approchèrent de la côte. Maintenant que le cavalier était aux mains des leurs, elles pouvaient sans danger pour elles avancer entre cette défense extérieure et la pointe de Tigné, et entrer enfin dans le port de Marsamuscetto, convoité depuis le 18 mai. A mesure que le soleil montait à l'horizon, elles défilèrent devant la partie nord-est du fort, l'accablant du feu de leur artillerie et des flèches de leurs archers. En même temps, les spahis, iayalars, janissaires et tout ce que l'armée du sultan comptait comme unités s'élancèrent avec la même férocité sur ce qui restait de Saint-Elme. Le chevalier de Guaras et le commandeur de Miranda, trop blessés pour se maintenir debout, s'étaient fait porter dans des chaises jusque sur le bord de la brèche et, armés d'une épée qu'ils tenaient à deux mains, ils attendaient « avec une fermeté héroïque que des ennemis qu'ils ne pouvaient aller chercher, les vinssent attaquer ».

A l'étonnement de l'état-major turc, les chrétiens devaient résister quatre heures encore avant de se voir réduits à soixante personnes pour défendre la brèche. Ils avaient même réussi à obliger l'ennemi à se retirer pour un court moment. A onze heures du matin pourtant, ils virent les Turcs reprendre

l'assaut avec une nouvelle fureur. Du haut du cavalier et des positions dont ils s'étaient emparés, les janissaires, avec leurs mousquets, choisissaient ceux qu'ils voulaient tuer.

C'était le 23 juin, la veille de la Saint-Jean, et le chevalier de Guaras, dans un dernier message à la Valette, lui avait confié ces paroles prophétiques : « Nous ferons la fête patronale de l'Hôpital dans l'autre monde. » Maintenant, son corps gisait, la tête tranchée d'un coup de cimeterre. Le colonel Mas avait été taillé en pièces et l'Italien Paolo Avogado, découpé lui aussi en morceaux, reposait devant la porte de la chapelle, où il était tombé en défiant de son épée le premier flot de janissaires. Alors, le chevalier Francesco Lanfreducci, de la langue italienne, monta sur le mur face à la baie de Bighi et, selon des instructions précédemment reçues, alluma le brasier qui y avait été préparé, pour faire savoir à la Valette que Saint-Elme n'existait plus.

Mustapha pouvait savourer dès à présent son triomphe. Escorté par son état-major, il traversa le fossé, franchit la brèche et pénétra enfin dans le fort. Un porte-drapeau le suivait. La bannière de l'Ordre qui avait bafoué si longtemps l'armée ottomane fut amenée, un officier s'en saisit et la jeta dans la poussière aux pieds de son chef, cependant que l'étendard de Soliman était hissé sous les acclamations bruyantes des vainqueurs. La croix à huit pointes de Saint-Jean avait laissé la place au croissant de la Turquie et de l'Islam. En cet instant de revanche, Mustapha ne devait pas oublier Dragut, auprès duquel il dépêcha un messager pour lui annoncer la prise du fort. Le vieillard reposait encore conscient sous sa tente, et « quoiqu'il eût perdu la parole, il ne laissa pas d'en témoigner sa joie par quelques signes extérieurs et, levant les yeux

vers le ciel, comme pour le remercier, il expira ». En 1544, lors d'une campagne menée contre l'archipel maltais et alors que son frère y avait trouvé la mort, Dragut avait eu la prémonition de la sienne : « J'ai senti dans cette île, avait-il déclaré, l'ombre de l'aile de la mort. Un de ces jours, il est écrit que, moi aussi, je mourrai dans le territoire des chevaliers. »

Après une vie mouvementée, note l'historien Jurien de la Gravière, celui qui avait été surnommé « l'épée trempée de l'Islam » était « mort sans déclin, dernière faveur de la fortune pour un homme qu'elle avait toujours gâté ». Quant à Mustapha, il savait que sa tâche était loin d'être achevée. Il se tenait, en ce 23 juin, sur les remparts en ruine, contemplant Birgu et Senglea de l'autre côté du Grand Port. Derrière lui les flammes crépitaient et les blessés gémissaient dans l'odeur douceâtre du sang répandu. Il entendait tonner les canons, sonner les trompettes et résonner les gongs, cependant que la flotte triomphante de Piali jetait l'ancre dans la baie de Marsamuscetto. Alors le vieux général, estimant les pertes et les sacrifices qu'avait exigés la prise d'un fort si faible comparé à l'énorme bloc de pierres menaçant qu'était Saint-Ange, s'écria : « Que ne fera le père puisque le fils, qui est si petit, nous coûte nos plus braves soldats ! »

Saint-Elme, que les ingénieurs militaires avaient annoncé devoir tomber après quelques jours de siège, s'était révélé une calamité en pertes humaines pour l'armée turque. Son investissement lui avait coûté huit mille hommes, dix mille selon certains, un chiffre bien trop lourd pour ce qui n'était considéré que comme le début de la campagne. Les chrétiens avaient perdu mille cinq cents des leurs, pour la plupart espagnols ou maltais.

Cent vingt membres de l'Ordre avaient été tués, dont vingt et un appartenant à la langue italienne, et cinq à la langue allemande, les autres relevant diversement de celles d'Aragon, d'Auvergne, de France et de Provence. Les Ottomans n'auraient laissé aucun survivant, n'eût été la présence vigilante des corsaires de Dragut. C'était des hommes accoutumés à faire des prisonniers selon le principe qu'un otage d'importance était plus lucratif qu'un mort anonyme. Ils emmenèrent avec eux neuf chevaliers dont le contemporain Balbi conserva les noms : qu'advint-il par la suite des cinq Espagnols, Lorenzo de Guzman, Juan de Aragon, Francisque Vique, Fernandez de Meza et Velasquez d'Argote, des trois Italiens, Pedro Guadani, Francisco Lanfreducci et Bachio Craducci, et du Français Antoine de Molubech ? Nulle part il n'est fait mention d'un quelconque rachat concernant ces hommes valeureux. Peut-être moururent-ils, eux aussi, des suites de leurs blessures ou, plus tristement, en galériens !

Il y eut également quelques survivants dont cinq soldats maltais qui, échappant au massacre final, réussirent à rejoindre Birgu à la nage.

Quand Mustapha avait déclaré qu'il n'y aurait « pas de quartier », son armée n'avait pas eu besoin de lui obéir pour satisfaire une frénésie meurtrière qui lui était naturelle. Mais Saint-Elme fut pour le vieux général l'occasion de montrer jusqu'à quel degré de barbarie sa conception de la guerre pouvait le porter. Il fit identifier les cadavres de Miranda, de Guaras et du colonel Mas dont il donna l'ordre de fixer les têtes sur des piques, la face tournée vers le Grand Port et Saint-Ange. Il ordonna également de séparer les corps des simples soldats de ceux des chevaliers, aisément reconnaissables à leurs armures. Ces derniers furent décapités et leurs troncs cloués sur des planches en forme de

croix avant d'être jetés dans la mer. Selon l'abbé Vertot, le chef turc aurait poussé la cruauté jusqu'à faire saisir « les chevaliers qui respiraient encore : par son ordre on leur ouvrit l'estomac et, après leur avoir arraché le cœur,... on fendit leur corps en croix » par dérision de la religion chrétienne. Et, « ... après les avoir revêtus de leur soubreveste, on les attacha sur des planches » avant de les précipiter dans les eaux calmes du Grand Port, en espérant « que la marée les porterait au pied du château Saint-Ange, et du côté de Birgu ».

Justement, leurs habitants et ceux de Senglea se préparaient à fêter la Saint-Jean, dont le grand maître avait autorisé les manifestations nocturnes coutumières. Le soir du 23, ils allumèrent des feux de joie, pendant que les cloches sonnaient à toute volée. De leur camp de Marsa, les Turcs y répondirent par une multitude de feux semblables pour célébrer la prise de Saint-Elme, « ce qui, conclut Balbi en témoin désolé, ne fut pas sans nous chagriner grandement, parce que c'était une célébration que les chevaliers avaient toujours observée en l'honneur de leur Saint Patron ».

9

Le siège de Birgu et de Senglea 24 juin-7 septembre

Dimanche 24 juin

Le matin du 24 juin, quatre corps décapités flottant sur leur croix et portés par le courant léger qui circule dans le Grand Port en été vinrent s'échouer au pied de Saint-Ange. Prévenus aussitôt, le grand maître et le Conseil de l'Ordre se précipitèrent sur le rivage pour recueillir les restes de leurs compagnons. Outre le cadavre du chevalier Jean André de Porcellet, ceux de Jacomo Marelli et d'Alessandro San Giorgio furent identifiés chacun par son propre frère. Ils furent portés religieusement à l'église conventuelle de Saint-Laurent où une cérémonie solennelle fut célébrée par les chapelains revêtus des ornements rouges des martyrs.

Relevant le défi de Mustapha soucieux d'intimider les chrétiens et de les amener à une reddition par la peur, la Valette jugea nécessaire de lui faire comprendre un autre message. « Par représailles et pour apprendre au pacha à ne pas faire la guerre en bourreau », il ordonna d'égorger tous les Turcs que la cavalerie du maréchal Copier avait enlevés au cours de ses raids et qui avaient été rassemblés prisonniers à Birgu. Ils furent décapités et leurs corps jetés à la mer.

Alors que l'armée turque était occupée à réunir les différentes pièces de batterie prises à Saint-Elme et se préparait à les embarquer pour Constantinople comme trophées de guerre, elle fut soudain distraite par un coup de canon venu de Saint-Ange. C'était les têtes sanglantes des prisonniers que les canons du cavalier de la forteresse envoyaient en guise de boulets sur le camp ennemi. Ainsi, chaque camp avait averti l'autre qu'il s'agissait désormais d'une guerre à outrance, qu'il n'y aurait pas de retour en arrière et qu'il valait mieux mourir au combat que de cette façon-là. La réaction brutale du grand maître en cette circonstance ne saurait étonner, elle était dans la tradition des mœurs de l'époque. Le célèbre capitaine Romegas lui-même, « grand ennemi des Turcs », était accusé de traiter cruellement ses prisonniers, « mais il prétendait qu'il ne tenait cette conduite à leur égard que par représailles et pour réduire les corsaires à en agir avec plus d'humanité envers les esclaves chrétiens ». Cette politique énergique appliquée sans réserve par la Valette explique en grande partie pourquoi aucune guerre ne fut réputée avoir été plus cruelle et plus sanglante que le siège de Malte !

Pour l'heure et sans tarder davantage, en ce dimanche 24 juin, le Conseil de l'Ordre se réunit pour arrêter de nouvelles dispositions. La Valette y parut avec « sa fermeté ordinaire et cette hauteur de courage qui est au-dessus des événements ». Il fut décidé que, pour renforcer les garnisons de Senglea et de Birgu, cinq compagnies de soldats seraient appelées de Mdina avec, à leur tête chacune, un commandeur qui aurait sous ses ordres particuliers dix chevaliers pour le servir comme aides de camp.

Le grand maître fit également demander aux marchands et aux particuliers les provisions de blé et de vin qu'ils conservaient encore dans leurs réserves pour les apporter, une fois scrupuleusement payées, dans les greniers et celliers publics. La famine n'était pas à redouter, les stocks de provisions rassemblés dans les deux places fortes autorisaient un long siège : outre sept à huit mille boisseaux de blé et trois mille boisseaux d'orge récoltés au début de la moisson, les assiégés disposaient de quarante mille barriques d'eau potable, sans compter la source de Birgu. Ils avaient en quantité salaisons, fromage, beurre, huile d'olive, sardines, thons et harengs séchés. Les magasins de munitions semblaient approvisionnés en suffisance, bien que, sous ce rapport, les quantités eussent été tenues secrètes. Une autre mesure, douloureuse celle-là, concerna les chiens que leurs propriétaires résidant à Senglea et à Birgu furent contraints de tuer « parce qu'ils dérangeaient la garnison pendant la nuit et mangeaient leurs provisions pendant le jour ». La Valette, conscient du fait que le prestige d'un chef de guerre ne relevait pas seulement de la stratégie mais aussi de la morale, ne fit pas d'exception pour lui-même. Grand amateur de chasse et possesseur de ces précieux auxiliaires, il n'hésita pas à sacrifier sa meute.

Dans le discours que le grand maître prononça au cours de cette assemblée, il commença par faire l'éloge des chevaliers morts à Saint-Elme. Il déclara que, ayant généreusement sacrifié leur vie pour la défense de la foi, « ils avaient assez vécu pour leur gloire et pour leur salut ». Il invitait donc les membres présents à s'inspirer de leur exemple, à imiter leur zèle et leur courage et, pour les y inciter davantage, leur rappela la situation défavorable des ennemis, dont le nombre avait considérablement diminué depuis le début du siège. Comme ils

l'avaient appris des espions chrétiens et des déserteurs de l'armée turque, cette dernière était d'ailleurs affaiblie un peu plus chaque jour par l'entérite, la malaria, la dysenterie et « autres maladies contagieuses dont elle était infestée ». La Valette évoqua la pénurie sensible des provisions de guerre et de bouche chez les Ottomans et ajouta que les bateaux envoyés au ravitaillement en Afrique, en Grèce et dans l'archipel n'étaient pas encore revenus. Que le fait de s'être emparé de Saint-Elme n'offrait à l'ennemi aucun avantage sur Birgu et les autres forteresses, bien défendues et accessibles à des secours extérieurs. Ces paroles, dites avec « une noble audace, le feu qui brillait dans ses yeux, la confiance que son entourage avait de sa valeur et de sa capacité », tout cela donnait une telle impression de force qu'il n'y eut point de chevalier qui ne fût prêt à « répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de Malte et de tout l'Ordre ».

Puis le grand maître sortit et s'adressa à la population pour la mettre en garde contre la condition pitoyable où elle serait réduite si les Turcs prenaient l'île. N'avait-elle pas assez souffert des déprédations commises par les corsaires musulmans ? Quelle que fût l'issue du combat, les Maltais étaient condamnés à se battre jusqu'au bout. Enfin, il parcourut tous les postes et, d'une voix d'une douce familiarité, parla ainsi aux troupes : « ... Nous sommes soldats de Jésus-Christ, comme vous, mes camarades. Et si par malheur, vous nous perdiez et tous vos officiers, je suis bien persuadé que vous n'en combattriez pas avec moins de résolution et qu'alors vous sauriez bien prendre l'ordre de votre courage... » Il ajouta la défense expresse de faire à l'avenir aucun prisonnier. Il ordonna même qu'après avoir été interrogés sur les desseins de

leur chef, ils fussent égorgés. La Valette, rappelons-le, en était venu à cette rigueur, non seulement pour apprendre aux Turcs qu'il y avait des vengeurs des cruautés qu'ils avaient exercées sur les chevaliers mais encore pour ôter à ses propres soldats et aux habitants tout espoir de s'entendre avec l'ennemi, quelle que fût l'extrémité où ils se trouveraient réduits, et pour leur faire sentir qu'il n'y aurait d'autre salut pour eux que celui même de leur île. Les défenseurs de Mdina ne furent pas oubliés. Ils reçurent le même ordre de combattre jusqu'à la mort sans faire de quartier et de pendre, chaque matin et cela jusqu'à la fin du siège, un prisonnier turc sur les murs de leur ville.

Pendant que les chrétiens prenaient ces mesures énergiques, dès la chute de Saint-Elme l'état-major turc s'était empressé, lui aussi, d'arrêter de nouvelles dispositions pour investir les forts du sud du Grand Port. Les canons qu'ils avaient traînés avec tant de peine sur le mont Sciberras furent démantelés et transportés par des esclaves chrétiens, en contournant Marsa, jusqu'aux positions stratégiques prévues. L'armée se déploya alors dans les terres en prolongement des deux péninsules convoitées. Elle s'installa sur les hauteurs de Corradino, depuis Bormla, « espèce de fort contigu au bourg de Saint-Michel », jusqu'au mont Sainte-Marguerite et au lieu dit « le Belvédère » où Mustapha établit son quartier général. Des tranchées furent creusées et des murs élevés là où le sol était trop dur et le rocher à vif. Tous ces travaux exigèrent plusieurs jours. A la fin du mois de juin, c'était cent douze pièces d'artillerie turques dont soixante-quatre de très gros calibre qui menaçaient Senglea et Birgu.

Le Piccolo Soccorso

Pendant que les Ottomans se livraient lentement aux préparatifs d'une opération de grande envergure, la Valette reçut une bonne nouvelle : à son insu, le jour même où Saint-Elme vivait les dernières heures de son siège, un renfort était arrivé au nord de Gozo. L'histoire en était la suivante :

Le vice-roi de Sicile, sur les instances de son entourage, jointes à celles du grand maître parvenues de Malte, avait fini par armer deux galères qui, de concert avec deux autres de l'Ordre, devaient précéder le grand secours promis. Mais, sous des prétextes divers, il était parvenu à en retarder le départ pour l'archipel maltais jusqu'à ce que, pressé par le prieur de Messine, le seigneur Gatinare, et par plus de quatre-vingts chevaliers accourus de toute l'Europe et qui « le tenaient comme assiégé dans son palais », don Garcia se fût résigné, pour s'en débarrasser, à laisser partir le renfort projeté.

Ainsi, quarante-deux chevaliers, vingt gentilshommes volontaires d'Italie, trois d'Allemagne et deux catholiques, John Smith (?) et Edward Stanley, exilés d'Angleterre, cinquante-six canonniers experts « bien entraînés » et un détachement de six cents fantassins de l'infanterie espagnole commandés par le chevalier Melchior de Robles, embarquèrent à bord des quatre vaisseaux. Comme chef naval de l'expédition, don Garcia choisit don Juan de Cardona, « sa créature », auquel il donna secrètement l'ordre de revenir sur-le-champ, sans débarquer les troupes, si Saint-Elme était tombé aux mains des Turcs. Par ces instructions restrictives, le vice-roi ne faisait qu'obéir à des exigences politiques compréhensibles. Saint-Elme pris, l'île occupée, il craignait de voir les Turcs venir attaquer

ensuite la Sicile qu'il était chargé de défendre. D'ailleurs, Philippe II lui avait ordonné formellement de ne pas engager témérairement, en voulant sauver Malte, la flotte, forte seulement de vingt-cinq galères, et l'armée sur lesquelles reposait la défense des royaumes de Naples et de Sicile, et même celle des côtes de l'Espagne.

Lorsque les quatre galères arrivèrent au nord-ouest de l'île, elles jetèrent l'ancre et un chevalier fut dépêché sur le rivage pour prendre connaissance des derniers événements. De quelques habitants réfugiés dans des grottes, il apprit rapidement que Saint-Elme venait de tomber. Mais, revenu à bord, il en cacha le fait à Cardona, l'assurant simplement que le fort tenait toujours, et ne révéla la vérité qu'au maître de camp Melchior de Robles. Ce dernier était tout à fait résolu à débarquer ses hommes et à se glisser à travers les lignes ennemies jusqu'à Birgu.

Ayant obtenu du commandant la permission de débarquer, la troupe de secours aborda le rivage à l'anse de la Pierre noire au cours de la nuit du 29 juin et, s'avançant silencieusement par des routes détournées à l'ouest de l'île, s'arrangea pour éviter les patrouilles turques. Elle passa ainsi bien au sud du grand camp de Marsa, contourna les lignes ennemies établies au large de Birgu et de Senglea, et arriva jusqu'à la crique de Kalkara, là où se trouve aujourd'hui le port de pêche du même nom.

Par un extraordinaire concours de circonstances, le sirocco, ce vent chaud venu d'Afrique, soufflait cette nuit-là, couvrant l'île d'une épaisse couche de brouillard. La moiteur de l'air enveloppait les hommes qui progressaient en toute sécurité tandis que les soldats turcs se regroupaient autour des feux de camp en attendant l'aube. Parvenus au bord

de la crique de Kalkara, dont le fond était occupé par un poste ennemi, Robles et son escorte retrouvèrent des embarcations que le grand maître, prévenu de leur arrivée, avait envoyées pour les attendre. Et, pendant que Cardona regagnait la Sicile avec ses quatre galères, le « piccolo soccorso » touchait le rivage de Birgu où il fut accueilli avec joie. A un tel moment du siège, la venue de troupes fraîches était bien faite pour ranimer les ardeurs !

Pour la Valette, c'était aussi un vrai gage que Dieu lui envoyait pour l'assurer de sa faveur et d'une « heureuse issue dans cette guerre ». Outre le maître de camp Robles, ses neveux Henri de la Valette et Aymar du Puy-Montbrun, fils de sa sœur Catherine, figuraient parmi les arrivants.

Samedi 30 juin

Le matin suivant, les Turcs prirent conscience de ce qui s'était passé pendant la nuit quand ils découvrirent les bannières des nouveaux arrivés que les assiégés, incapables de dissimuler leur joie, avaient déployées au-dessus des remparts. Ce fut peut-être ce qui détermina Mustapha à tenter une négociation, en dépit des têtes envoyées en guise de projectiles sur les siens, provocation significative de ce que ces « fils de chiens » n'avaient pas l'intention de se rendre. Gardant en mémoire la capitulation de Rhodes et jugeant trop importantes les pertes éprouvées par son armée pour la prise du petit fort de Saint-Elme, il décida de proposer à la Valette les mêmes conditions que celles acceptées par le grand maître Villiers de l'Isle-Adam, quarante-trois ans auparavant, à savoir le passage assuré en Sicile avec les honneurs habituels de la guerre pour lui

et ses compagnons, sous la condition d'abandonner Malte à l'envahisseur turc.

Un officier fut donc envoyé à Birgu, accompagné d'un interprète porteur d'un étendard blanc. Seul ce dernier fut admis à l'intérieur de la place et, une fois les yeux bandés, fut conduit jusqu'à la chambre du Conseil. Le porte-parole de Mustapha se révéla être un esclave grec qui avait passé trente ans de sa vie aux galères et avait été choisi parce qu'il parlait l'italien ou le français, ou parce que sa qualité de chrétien le ferait mieux recevoir. La Valette écouta les propositions turques sans « daigner répondre ». Puis, se détournant, il ordonna seulement :

— Emmenez-le et pendez-le !

Le malheureux messager tomba à genoux en suppliant de lui laisser la vie sauve. Il n'était qu'un interprète, plaida-t-il, et ce n'était pas sa faute s'il avait été pris comme émissaire d'un chef ennemi et s'il avait été enlevé en Grèce comme esclave si longtemps auparavant. En fait, la Valette n'avait jamais pensé sincèrement à lui passer la corde au cou mais il voulait que, si l'histoire en revenait aux oreilles de Mustapha, ce dernier comprît qu'il n'y aurait aucun compromis à espérer.

— Bandez-lui les yeux ! dit-il alors simplement.

L'esclave grec fut emmené à l'extérieur et, une fois franchie la porte de Provence, fut conduit entre les bastions de Provence et d'Auvergne. Ses guides lui ôtèrent son bandeau et lui montrèrent les fortifications.

— Qu'en pensez-vous ? lui demandèrent-ils.

Le vieux Grec contempla l'épaisseur des remparts qui s'élevaient au-dessus de sa tête et le fossé profond à ses pieds.

— Les Turcs ne prendront jamais cette place, assura-t-il.

Alors, la Valette lui répondit :

— Dites à votre maître que c'est le seul endroit, et il lui montrait le fossé, que nous voulons céder au pacha et que nous réservons pour l'y ensevelir avec tous ses janissaires !

Puis ils ramenèrent le messager de Mustapha entre les rangs alignés des soldats et lui bandèrent de nouveau les yeux. L'expérience avait été si effrayante, les canons, les batteries et les défenses si menaçants, et le silence des hommes en armure si impressionnant que, selon le récit d'un chroniqueur, « le malheureux en souilla ses pantalons » !

Il est facile d'imaginer de quelle fureur aveugle fut saisi Mustapha en recevant la réponse insultante de ce chrétien prétentieux et provocateur. Lui, qui avait tant de fois porté en vainqueur l'étendard de l'Islam depuis l'Autriche jusqu'à la Perse, était aujourd'hui traité avec mépris par le chef d'une poignée de fanatiques. Il fit le serment de prendre Senglea et Birgu et de faire passer tous les membres de l'Ordre au fil de l'épée. La situation se révélait beaucoup plus facile depuis que la flotte de Piali avait pu ancrer dans la baie de Marsamuscetto, dont le fond se situait à moins de deux milles de la forteresse des chevaliers.

Le bétail, les bœufs, les mules et les esclaves furent mis à contribution pour transporter dans les terres en retrait des deux péninsules toutes les pièces d'artillerie disponibles, soit soixante-dix gros canons et neuf batteries à positionner selon la nouvelle stratégie adoptée. Ainsi, il avait été prévu que, du mont Sciberras et des hauteurs de Corradino, l'armée turque pourrait ouvrir un bombardement croisé sur le bastion situé à la pointe de Senglea et finir par le faire sauter dans la mer, tandis que la force principale se concentrerait sur le fort Saint-Michel, le plus faible après Saint-Elme.

Une fois cette place réduite et ses défenseurs égorgés, Mustapha se réservait d'attaquer, de concert avec la flotte de Piali, Birgu et Saint-Ange qui, de cette façon, seraient définitivement coupés de tout renfort extérieur. Cerné à la fois par terre et par mer, le dernier repaire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean serait complètement réduit à sa merci et définitivement éliminé. Le général turc voulait croire que le temps désormais était proche où la Méditerranée allait devenir le territoire maritime de l'Empire ottoman.

Mais, pour réaliser ce beau dessein, les navires de Piali, ancrés dans la baie de Marsamuscetto, devaient mouiller dans le Grand Port. Or, il n'était pas question de les faire naviguer par l'entrée naturelle de ce bassin, où ils couraient le risque d'être coulés par les canons de Saint-Ange. Le conseil de guerre turc réuni pour étudier le problème s'arrêta à une suggestion de Mustapha, selon certains historiens, ou de Piali, selon d'autres, mais inspirée d'un stratagème précédemment utilisé avec succès à Djerba par Dragut. Il s'agissait en l'occurrence de faire glisser les vaisseaux sur des rouleaux de bois, depuis le fond de la baie de Marsamuscetto jusqu'à celui du Grand Port, en passant par le mont Sciberras.

En quelques jours, les galériens eurent transporté quatre-vingts bateaux sur cette langue rocheuse qui sépare les deux ports. Les chrétiens avaient pu surveiller cette opération dont les bruits troublaient la quiétude des nuits d'été. C'était les claquements des fouets indéfiniment répétés, les cris des hommes, les craquements des pièces de bois heurtées les unes contre les autres et les grincements des chaînes, tandis que des lueurs fugaces déchirant soudain l'obscurité permettaient d'entrevoir les corps nus des esclaves et les flancs luisants

des bœufs pris dans de longues cordées. Bientôt les assiégés furent à même de mesurer l'ampleur du péril qui les menaçait, quand les premières proues des navires se dressèrent sur le sommet de Sciberras avant d'aborder la descente sur Marsa. Il était facile de comprendre que les Turcs avaient l'intention d'établir leur flotte dans les eaux du Grand Port et de commencer leur attaque par le côté sud de Senglea, à l'abri de la batterie de Saint-Ange, projet qu'un transfuge turc bien informé devait confirmer peu après.

En effet, un chevalier du nom de Juan Zanguerra, qui se tenait en surveillance à la pointe de Senglea, eut l'attention attirée par un homme dressé sur le rivage, face à lui, et qui, de la toile de son turban déployé, faisait des signes. Il informa aussitôt le grand maître de la présence d'un déserteur dont les riches vêtements indiquaient l'officier important, et demanda l'autorisation d'aller le chercher. Comme l'esquif appareillait, les Turcs remarquèrent, eux aussi, leur compatriote ; comprenant ce qui se préparait, plusieurs d'entre eux s'élancèrent en courant vers le rivage pour s'emparer du traître. Ce dernier, bien que ne sachant pas nager et prévenu du sort qui l'attendait s'il était pris, préféra se jeter à l'eau. Il allait se noyer, lorsque trois marins de la garnison de Senglea, le Syracusain Giano, le Provençal Piron et le Maltais Giulio, plongèrent dans le Grand Port, le rejoignirent et réussirent à le ramener sain et sauf jusqu'à la barque venue à leur rencontre.

Cet officier turc était en réalité un Grec appartenant à la noble et illustre famille de Lascaris qui avait compté trois empereurs byzantins. Chrétien, il avait été enlevé enfant à Patras par les Turcs qui l'avaient élevé avec soin et dans la religion musulmane. Enrôlé de bonne heure chez les spahis, il

avait progressé rapidement et avait vécu au milieu des honneurs militaires jusqu'au siège de Malte. A la chute de Saint-Elme, il se tenait auprès de Mustapha qui, entendant les Maltais chanter des cantiques à Birgu, avait demandé :

— Quel étrange défi baragouinent ces gens-là ?

Lascaris, rougissant, avait expliqué qu'il s'agissait de chrétiens célébrant par cette hymne la mort de leurs frères. Le général turc, avec sa brutalité coutumière, avait répliqué :

— Eh bien, je vais leur fournir des reliques ! et il avait ordonné de faire massacrer tous les blessés.

En admettant que l'anecdote fût vraie, cet épisode avait sans doute contribué à la décision déjà prise par Lascaris de déserter. Mais surtout, l'héroïsme dont les chevaliers donnaient tous les jours des marques si éclatantes avait excité sa compassion. Cet officier distingué, selon l'abbé Vertot, fin analyste des âmes, « se reprochait même de combattre pour les barbares qui avaient fait périr la plupart des princes de sa maison et contraint les autres, depuis la perte de Constantinople, à chercher un asile dans des contrées éloignées ». Aujourd'hui, à près de cinquante ans, cet homme rompu aux techniques de la guerre et informé des plans de Mustapha allait se révéler un auxiliaire précieux pour les chrétiens. Conduit dès son sauvetage auprès du Conseil de l'Ordre, il dévoila tout ce qu'il savait des projets de Mustapha, en insistant particulièrement sur la prochaine attaque dont Senglea ferait l'objet. Il prévint le grand maître de ce que les bateaux turcs, une fois mis à flot dans le Grand Port, seraient remplis de soldats et d'arquebusiers qui viendraient combattre à la pointe de Senglea « du côté des moulins » et débarquer le long du rivage, tandis que le gros de l'armée se porterait sur le fort Saint-Michel. Déjà, à la tête de Corradino,

Mustapha avait fait construire un retranchement dont la hauteur permettait de protéger ceux qui s'y logeaient. Un premier canon de siège avait été mis en place sur la crête et orienté sur le fort convoité.

Sans tarder, le grand maître prit les mesures de défense que la situation imposait. Il fit élever et renforcer les murailles de Saint-Michel et, pour empêcher les bateaux ennemis d'approcher du rivage ou leurs soldats d'aborder à la nage, improvisa la construction d'une estacade, ou « stoccado ». Cette brillante initiative, conseillée, selon l'abbé Vertot, par deux pilotes maltais en qui la Valette « avait toujours trouvé autant de capacité et d'expérience dans les affaires de la Marine, que de zèle et de fidélité pour l'Ordre », consistait en une sorte de palissade s'étendant de la pointe de la presqu'île de Senglea jusqu'aux fortifications de Saint-Michel et constituée de pieux enfoncés dans la mer. Pour les relier entre eux, un anneau de fer au travers duquel passait une chaîne était fixé à leur tête. Là où l'eau était trop profonde ou le fond trop rocheux pour les planter, le grand maître fit clouer ensemble de longues antennes et des mâts. D'autres estacades furent également posées au nord de Birgu, sur le côté bordant la crique de Kalkara, là où se trouvaient la garnison de cette ville, les postes de Castille, d'Allemagne et d'Angleterre, et jusqu'au pied de la grande infirmerie. Avec la grande chaîne fermant l'entrée du bassin entre Senglea et Saint-Ange, les chrétiens présentaient un front impénétrable à la flotte turque. Contraints de se retirer avant l'aurore pour ne pas être tués par les mousquets ennemis, les marins et les Maltais travaillèrent avec acharnement à cette entreprise pendant neuf nuits consécutives. Aussi Mustapha fut-il surpris de « voir tant d'ouvrages sortis pour ainsi dire tout à coup du fond de la mer et qui formaient

un obstacle au passage des barques et à la descente de ses troupes » ; mais, déterminé à exécuter le premier plan arrêté, il décida de passer outre.

Jeudi 5 juillet

Le 5 juillet, Mustapha donna le signal du bombardement : quelque soixante à soixante-dix canons lancèrent leurs boulets avec un bel ensemble depuis les éminences environnantes. La stratégie utilisée contre Saint-Elme était reprise avec la même constance, favorisée par la configuration géologique de cette partie de l'île. En effet, les batteries positionnées sur les hauteurs de Corradino frappaient la courtine du fort Saint-Michel et Senglea ; celles placées sur le mont Sainte-Marguerite, après avoir commencé à tirer sans succès sur le quartier sud de Bormla et le poste de Provence, se concentrèrent sur le côté sud de Saint-Michel ; celles des monts Salvador, de Kalkara et autres points élevés tiraient contre la garnison de Birgu, les postes de Castille, d'Allemagne et d'Angleterre. Celui d'Aragon, quant à lui, était déjà presque ruiné. Les artilleurs turcs installés sur le mont Sciberras battaient le fort Saint-Ange et complétaient ces feux croisés sur les deux presqu'îles. Comme les chrétiens ripostaient, des nuages de fumée et de poussière s'élevaient dans le ciel aux roulements continuels et terribles des canons, de telle sorte que l'île « paraissait un volcan et un autre Etna » !

Mustapha comptait sur l'assistance des bateaux de Piali mais, avant de les laisser s'avancer, encore fallait-il réussir à détruire l'estacade chrétienne construite le long du rivage de Senglea. Ceux des Turcs qui se targuaient d'être bons nageurs furent requis pour l'opération. Ils furent conduits sur la

côte au pied des hauteurs de Corradino et, munis de haches et de hachettes, ils traversèrent à la nage la crique large de quatre à cinq cents pieds sans que la garnison de Senglea eût remarqué leur présence, puis ils commencèrent à s'attaquer aux pieux et aux chaînes. La défense de Senglea avait été confiée à la langue italienne et son commandant, l'amiral de Monte, sitôt informé de ce qui se passait, utilisa pour combattre les nageurs ottomans le même genre de guerriers. Au XVIe siècle, rares étaient les marins à savoir nager mais les Maltais, pour qui dès l'enfance la mer est l'élément familier et naturel, animés par ailleurs d'une haine violente contre les auteurs de cette incursion dans leurs eaux, se portèrent volontaires. Après avoir escaladé les murs de défense, ils coururent sur les rochers et plongèrent dans les flots. L'épée entre les dents, tout nus, ils rejoignirent les Turcs et les renversèrent de dessus l'estacade. Suivit un corps à corps sans merci, les haches contre les glaives dans l'eau bientôt rougie du sang des combattants. Dès les premières minutes un Turc fut tué, d'autres blessés et, après une lutte acharnée, tous battirent en retraite avec beaucoup de difficulté, pendant que les vainqueurs réparaient les dommages causés aux pieux. Balbi, témoin de cette rencontre d'un nouveau genre, en citant les noms espagnolisés de quatre héros maltais, Pedro Bola, Martin, Juan del Pont et Francisco Saltaron, ajoutait qu'ils avaient attaqué avec une ardeur telle qu'il ne pouvait pas dire pour des Maltais, mais que pour des hommes d'une autre nation il aurait été impossible d'être plus courageux !

Le lendemain, les Turcs tentèrent une nouvelle destruction de l'estacade en utilisant, cette fois, des câbles reliés à des cabestans restés sur le rivage au bas de Corradino. Avant d'être aperçus des défenseurs de Senglea, ils réussirent à les attacher aux

antennes et aux mâts qui fermaient la palissade. Puis, les corps nus des esclaves pesant de tout leur poids sur les barres des cabestans, les câbles se tendirent et ébranlèrent les grosses pièces de l'estacade. Ce que voyant, les Maltais, sans hésiter, se jetèrent dans la mer, se hissèrent sur les chaînes et, à l'aide d'armes tranchantes, sectionnèrent les câbles. La seconde tentative turque avait échoué !

Ces échecs n'étaient pourtant que peccadilles pour un esprit aussi résolu que celui de Mustapha. Il était d'autant plus confiant que le vice-roi d'Alger était enfin arrivé. Hassan, fils de Barberousse et gendre de Dragut, avait débarqué à la tête de deux mille cinq cents hommes, tous vieux soldats d'une valeur éprouvée et surnommés communément « les braves d'Alger ». Le nouveau venu avait visité ce qui restait de Saint-Elme et, en connaisseur, n'avait pas pu s'empêcher de remarquer avec suffisance qu'il ne comprenait pas comment un si petit fort avait résisté aussi longtemps et que, lui présent avec ses valeureux guerriers, il l'eût emporté en quelques jours. Mustapha, blessé dans son amour-propre et pas fâché de montrer au jeune présomptueux quel genre d'ennemis affrontaient les Ottomans, s'empressa d'agréer sa demande lorsqu'il se porta volontaire pour l'attaque suivante. L'opération consistant à s'emparer de Saint-Michel et de Senglea, Hassan se réserva la partie terrestre du fort et laissa à son lieutenant, Candelissa, le soin de prendre la presqu'île du côté mer. Quelques tirs d'artillerie précédèrent leur assaut commun : une batterie de trois canons sur le mont Sciberras pour battre l'éperon et la pointe de Senglea, une de treize canons avec un basilic ou double couleuvrine, sur les hauteurs de Corradino pour battre la courtine de Saint-Michel, une de trois canons dans un endroit appelé La Mandrace pour battre la face de ce même fort,

enfin une batterie forte de six canons installés sur le mont Sainte-Marguerite qui tirait contre les défenses de Saint-Michel et « foudroyait les maisons construites au pied de cet ouvrage ».

Dimanche 15 juillet

Dès l'aurore, le 15 juillet, Mustapha donna le signal du combat. Posté sur les hauteurs de Corradino, il contempla le départ des bateaux sous le commandement de Candelissa, vieux corsaire grec cruel et sanguinaire, et les vit contourner la crique de Marsa. Le soleil venait de se lever et la petite flotte qui arrivait face à lui en remontant le Grand Port était éclairée par les premiers rayons. Pour les observateurs qui se tenaient à la pointe de Senglea, la vision de cette foule chatoyante et bigarrée groupée sur une multitude d'embarcations avançant au bruit des tambours, « des macaires, des chamavelles et autres instruments barbares » offrait un spectacle qui aurait été plus magnifique encore « s'il n'avait pas été si dangereux ». En tête voguaient trois barques chargées d'imams en robes sombres et appelant à la guerre sainte. Suivaient celles des chefs turcs et algériens reconnaissables à la richesse de leurs vêtements de soie rehaussés d'or, d'argent et de bijoux, et dont les casques sertis de pierres précieuses, comme la poignée de leurs cimeterres d'Alexandrie et de Damas, captaient la lumière pour la rejeter en mille éclats. Leurs mousquets de Fez étaient tout aussi richement décorés. En approchant de Senglea, les rameurs redoublèrent d'efforts et, lorsque les premiers bateaux furent suffisamment proches de l'estacade, les chrétiens ouvrirent le feu. Les barques alourdies par leur chargement excessif coulèrent pour certaines,

s'immobilisèrent pour d'autres, mais Candelissa, sautant dans l'eau, entraîna ses troupes qui se mirent à nager inexorablement vers le rivage, le bouclier au-dessus de la tête pour se protéger contre la grêle de boulets et d'armes incendiaires dont ils étaient bombardés depuis les remparts. Cette flottille de tortues aux carapaces d'un nouveau genre gagna le bord et se mit à courir sur les rochers.

Deux mortiers avaient été montés sur le mur de défense pour retenir l'avancée de cette marée humaine mais, soit que les artificiers eussent été tués ou simplement incapables d'ouvrir le feu, ils n'entrèrent pas en action, de sorte que les premiers assaillants purent s'approcher des remparts qu'ils entreprirent d'escalader, suivis par le reste des soldats.

Pendant ce temps, Hassan avait conduit fièrement ses troupes vers Bormla et le fort Saint-Michel. Au mépris de leur vie et avec beaucoup de courage, les Algériens se précipitèrent en une ruée hurlante contre les murs de défense. Avec les échelles dont ils s'étaient munis, ils tentèrent d'attaquer le poste le plus avancé, commandé par le maître de camp Robles. A cet élan impétueux, le chef heureux du « piccolo soccorso » opposa le feu de son artillerie qu'il « avait fait charger exprès à la cartouche et qui, tirant à travers les plus épais bataillons des ennemis, fit d'abord un horrible massacre ». Pendant le temps nécessaire au rechargement du canon et des deux mortiers, des chevaliers castillans et portugais, postés à Bormla, suppléèrent au feu de la batterie par celui de leurs mousquets, avec un tel succès que les infidèles coururent à une position plus facile tenue par deux capitaines de galères, Carlo Rufo et la Ricca. Ces derniers, pour protéger leurs soldats de l'artillerie turque installée

sur les collines environnantes, avaient fait creuser et abaisser le terrain « de l'intérieur et du dedans de ce poste », de sorte que la courtine s'était trouvée comme surélevée et difficile à défendre. Plusieurs des chevaliers et un grand nombre de soldats devaient y périr des armes incendiaires que les Algériens y jetaient sans cesse. Les chevaliers de la Ricca et Rufo furent eux-mêmes gravement blessés et mis hors de combat. L'amiral de Monte prit leur place et, appelant des renforts, put soutenir suffisamment longtemps l'assaut des infidèles qui « chargeaient encore avec une telle ardeur et une telle résolution que l'on vit bientôt leurs enseignes flotter le long des parapets ». La vision de ces grappes humaines, suspendues aux remparts d'où les assiégés les repoussaient, rappelait celle de ces abeilles agglutinées sur un même point, essaim mouvant que rien n'arrête !

Du côté de la mer, la bataille faisait tout autant rage lorsqu'un magasin de poudre situé près du bastion de la pointe de Senglea explosa soudain, entraînant dans sa destruction une partie du rempart qui s'effondra dans les flots. Candelissa n'allait pas négliger une si belle opportunité ! Avec ses Algériens, il remonta la pente ainsi formée et, lorsque la fumée et la poussière se furent un peu dissipées, les chrétiens, qui avaient dû reculer pour se protéger, constatèrent que les ennemis avaient planté leurs étendards au sommet de la brèche. Le chevalier Zanoguerra qui commandait ce point organisa aussitôt la contre-attaque avec l'aide d'un frère de l'Ordre, fra Roberto. La qualité de ce dernier ne l'autorisait pas à porter les armes mais, stimulé par l'imminence du danger, il vola vers l'ennemi, une croix tendue dans une main, un glaive dans l'autre, la robe retroussée jusqu'à la taille, tout en invitant les siens à mourir comme des hommes et à périr

pour leur foi. L'ardeur communicative de l'ecclésiastique et la vaillance magnifique du chevalier qui, par sa taille élevée et son armure étincelante, était comme un point de ralliement pour la garnison, permirent de retourner la situation en leur faveur. Déjà les ennemis commençaient à battre en retraite, lorsque par malheur un coup de mousquet vint frapper Zanoguerra à la tête, le tuant net. Sa mort préluda un instant de panique que les Algériens surent utiliser. Ils remontèrent à la charge et gagnèrent le haut du retranchement. Le combat reprit, musulmans et chrétiens mêlés avec une fureur renouvelée. Ils en étaient venus aux piques, aux épées et même aux poignards.

Conscient de ce que les défenses étaient plus faibles à Senglea qu'à Birgu et à Saint-Ange, le grand maître avait eu la prévoyance d'établir un pont de bateaux et de tonneaux bien poissés recouverts de planches pour traverser la crique des Galères à l'abri de la mousqueterie ennemie, mesure qui allait se révéler efficace car ainsi les garnisons pouvaient venir se renforcer l'une l'autre sans délai. Voyant ce matin-là les bannières ennemies plantées sur les parapets lointains de Senglea, la Valette envoya aussitôt un renfort de troupes à la position menacée. Ce secours, conduit par le commandeur de Giou, général des galères, et par les chevaliers Ruis de Mdina et de Quincy, avait été précédé « par un autre d'une espèce assez singulière : une bande de près de deux cents enfants armés de frondes, dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse, firent pleuvoir une grêle de pierres sur les ennemis en criant secours et victoire ! ». Dès que les combattants virent leurs camarades accourir par le pont de bateaux, ils reprirent du cœur et, avec l'aide des nouveaux arrivés, purent rétablir un certain contrôle de la situation.

Mustapha, resté sur les hauteurs de Corradino, surveillait l'évolution des événements et attendait l'instant critique pour faire intervenir la carte majeure qu'il gardait en réserve, en l'occurrence mille janissaires embarqués dans dix barques et prêts à intervenir là où ils seraient nécessaires. Jugeant le moment venu, il donna le signal convenu aux officiers postés sur le mont Sciberras et les dix bateaux firent aussitôt force de rames droit sur Senglea. Le plan consistait à les débarquer à la pointe nord-est, un peu au-dessus de la grande chaîne qui fermait la crique des Galères, tandis que les défenseurs seraient occupés sur le rempart sud. Le général turc vit les embarcations disparaître derrière le bout le plus avancé de la presqu'île et sourit par anticipation du succès de cette attaque surprise. Il ignorait, et ses ingénieurs ne l'avaient pas remarqué, qu'au pied du fort Saint-Ange une batterie de cinq canons avait été installée à fleur d'eau pour arrêter les vaisseaux tentant de pénétrer dans la crique. Bien dissimulée, elle était commandée par le chevalier de Guiral. Ce dernier, qui observait la flotte ennemie arrivant directement sur les bouches mêmes de ses canons, la laissa approcher jusqu'à une distance d'environ deux cents mètres de sa batterie, puis donna l'ordre de tirer. Boulets et mitrailles traversèrent l'espace et vinrent frapper en plein les janissaires. Se gênant mutuellement pour manœuvrer et trop lourdement chargés, les bateaux ne pouvaient pas s'enfuir. La première salve en frappa neuf, la seconde acheva leur destruction. Quelques secondes avaient suffi pour réduire à néant le coup de maître préparé par Mustapha. Quant au dixième bateau, il regagna la côte au bas du mont Sciberras avec sa charge de janissaires, laissant dans l'eau leurs camarades blessés

et bientôt noyés. Ceux d'entre eux qui avaient réussi à monter sur le rivage ne devaient pas davantage survivre. Les habitants de Senglea qui les guettaient ne firent aucun prisonnier, conformément à leur promesse de rendre à l'ennemi les traitements qu'il avait fait subir aux leurs à Saint-Elme, promesse connue sous l'expression de « la paie de Saint-Elme ».

Cependant, des embarcations venues de la rive de Corradino continuaient à déverser des troupes nouvelles qui accouraient sur les rochers et grimpaient aux murs de Senglea. Au sud, les « braves d'Alger » poursuivaient avec la même ardeur leur attaque contre le fort Saint-Michel et se battaient dans un formidable corps à corps contre les chrétiens. C'était une mêlée où chacun voulait la vie de l'autre au mépris de la sienne. Un Turc, voyant le carnage que le chevalier de Quincy avait fait de ses camarades, se précipita sur lui, prêt à mourir s'il le pouvait tuer. Il le tua effectivement d'un coup à la tête. Au même moment, un autre membre de l'Ordre accourut vers lui et, d'un coup d'épée, l'étendit raide mort à côté de sa victime. Le chevalier de Simiane, occupé à faire poser des barriques et des sacs de laine sur une brèche, eut la tête emportée d'un boulet de canon. L'un des premiers de sa langue par sa naissance, et plus illustre encore par sa valeur et son expérience militaire, il s'était mis à la tête d'une troupe d'habitants, hommes, femmes et enfants, qui jetaient des pierres et des feux d'artifice et renversaient de grands chaudrons d'eau bouillante sur les Ottomans.

L'attaque se prolongea ainsi cinq heures durant, en dépit de la chaleur accablante qui, à midi, n'arrêta pas les belligérants, poursuivant leurs assauts par mer et par terre. « Ils se présentaient de face et à découvert, chacun s'attachant à l'ennemi qu'il

avait en tête et, au milieu d'un combat général, il se faisait autant de combats singuliers qu'il y avait de combattants. » Hassan, prenant enfin la mesure des lourdes pertes du jour, sonna le rappel. Comme les Algériens retombaient en désordre des remparts qu'ils avaient escaladés, les chevaliers firent une sortie du fort et s'élancèrent avec leurs troupes sur l'ennemi qu'ils poursuivirent. Candelissa, de son côté, avait opéré une retraite honteuse. Avec ses soldats encore valides au milieu des cadavres flottant sur la mer, il s'était échappé à grand-peine en se précipitant dans l'eau à la rencontre des esquifs venus les reprendre. Bien qu'abandonnés de leur chef, quelques musulmans se battaient encore avec beaucoup de courage, mais le sergent-major Sada, les chevaliers Adorne de Gênes, Paul Ferrier de la langue française et un Florentin appelé Corbineli, sortirent d'une casemate, l'épée à la main, à la tête de quelques soldats, et les taillèrent en pièces. Candelissa, se retournant, vit que certains des siens avaient été pris par les Maltais aux cris de « Pas de quartier ! Souvenez-vous de Saint-Elme ! ».

Leur déroute ne laissa que peu de chances aux assaillants. Poursuivis, ils étaient achevés à coups de mousquet dans la mer, quand les batteries ne coulaient pas leurs chaloupes. « L'eau du port en peu de temps fut couverte de corps morts, de têtes, de bras et de jambes coupés. Il s'était peu vu de spectacle plus affreux et plus terrible ; et de quatre mille hommes que ce général avait embarqués pour cette entreprise, à peine en échappa-t-il cinq cents et encore la plupart couverts de blessures ! » Hassan avait appris à son tour que les chevaliers n'étaient pas des ennemis ordinaires. Et même si les canons de Mustapha venaient encore battre les murs ensanglantés de Senglea, l'échec du jour était évident. Les Ottomans avaient perdu près de trois

mille des leurs, les chrétiens en déploraient deux cent cinquante seulement, mais des plus remarquables. Parmi ces derniers figurait le fils du vice-roi de Sicile, Frederico de Toledo, que son père avait laissé à Malte en mai précédent. Ce jeune chevalier, placé sous la protection particulière du grand maître, s'était joint aux soldats alors qu'ils traversaient le pont en courant, et avait été frappé sur le rempart de Senglea d'un coup de canon. Un éclat de sa cuirasse avait tué celui qui était à côté de lui. Le même boulet avait emporté le bras de Gaspard de Pontevés, de la langue de Provence, et la tête d'un chevalier portugais, Simon de Sousa, occupé à réparer une brèche.

Ce soir-là et au cours des jours suivants, des nageurs maltais descendirent dans la mer qui balayait les rochers de Senglea. Ils venaient dépouiller les riches Turcs dont les cadavres flottaient à proximité, offrant la perspective d'une généreuse moisson de bagues, de bijoux et autres ornements.

L'échec du 15 juillet donna à réfléchir à Mustapha qui résolut de reprendre les mêmes procédés que ceux utilisés contre Saint-Elme. Il décida donc de bombarder de façon continue les remparts des deux presqu'îles, jusqu'à obtenir des brèches suffisamment importantes pour y précipiter son armée. Les habitants et les garnisons de Birgu et de Senglea, épuisés par les bombardements, seraient alors débordés et le grand maître impuissant à faire intervenir des renforts de l'une à l'autre par l'ingénieux pont de bateaux.

Quant aux grands secours attendus de Sicile, le commandant en chef turc ne les redoutait plus autant depuis que les galères de Piali croisaient au nord de Gozo. Constamment en alerte, elles étaient

prêtes à prévenir toute incursion dans leurs eaux. Les Ottomans occupaient la totalité de l'île, la zone de Senglea et de Birgu tenues par les chevaliers exceptée. Toute issue au sud était exclue pour la première, la batterie de Corradino assurant une surveillance constante. Mustapha disposait également du mont Sciberras et de Saint-Elme, et contrôlait ainsi l'entrée du Grand Port au nord. Il est vrai qu'il devait tenir compte des initiatives militaires de petite envergure comme celle de Robles et de sa troupe, qui n'avait pas été sans l'ulcérer. Mais il avait pris des mesures pour empêcher le renouvellement d'un tel exploit, en renforçant les lignes turques établies à la crique de Kalkara. Il y fit élever des retranchements et, sur le mont Salvatore qui la domine, fit ajouter à la batterie déjà en place seize canons dont deux énormes basilics capables de jeter des boulets de pierre de trois cents livres.

En même temps, le vieux général ne négligeait pas l'aspect psychologique, toujours important en période de conflits. Témoin de la reddition de Rhodes, il se souvenait qu'elle avait eu pour origine les dissensions surgies au sein même des garnisons. Il n'ignorait pas que les Maltais appréciaient peu les chevaliers, ces étrangers fiers et méprisants. Malte ayant été sous la domination arabe pendant deux cent vingt ans, il comptait aujourd'hui sur une certaine affinité de langage et de caractère à laquelle les insulaires, croyait-il, seraient suffisamment sensibles pour déserter la cause chrétienne. Il leur fit savoir qu'ils auraient la liberté et un traitement équitable s'ils déposaient les armes. C'était méconnaître leur foi profonde et leur attachement à l'honneur. Pour toute réponse, Mustapha fut avisé que « les Maltais préféraient être les esclaves de Saint-Jean que les compagnons du Grand Turc » !

A ce propos, rappelons qu'aucun habitant ne

passa à l'ennemi au cours du siège de Birgu et de Senglea. Le seul cas remarquable fut celui d'un soldat italien, venu librement avec Robles et qui, apprenant les conditions proposées par l'esclave grec de Mustapha, avait proclamé qu'il fallait les accepter. Sachant combien la lâcheté pouvait être contagieuse, le commandant de la garnison avait préféré faire taire le malheureux qui fut pendu sur les remparts.

Cependant, le vieux guerrier, confronté aux irréductibles Maltais, s'était résigné à réorganiser le siège du côté de la mer. Se réservant l'attaque de Senglea et de Saint-Michel, il confia à Piali le soin de prendre Birgu et à Candelissa, commandant la flotte du vice-roi d'Alger, la charge de surveiller nuit et jour l'entrée du Grand Port. Il fit établir également une batterie à l'anse de Bighi, la pointe la plus avancée un peu au nord de Birgu. Désormais, les deux cités fortifiées étaient directement sous les feux croisés des Turcs, de telle sorte qu'une « tempête de projectiles de marbre ou de fer tombait sur les maisons et, bien qu'elles fussent construites de pierres, les réduisait bientôt en ruines... Le poste de Castille, le grand bastion de l'extrémité de Birgu côté terre, supportait le choc de ce bombardement... Pendant la dernière semaine de juillet, les canonniers turcs ne laissèrent aucun répit aux assiégés... » ou, comme le précisait Balbi, auteur de ces lignes, « tout le jour et toute la nuit, l'ennemi ne cessa jamais de tirer... ».

Pendant la même période, le grand maître s'affairait tout autant à prévoir la résistance. Pour protéger les habitants de Birgu, il décida d'édifier de grandes barrières en pierres au travers des rues, et, pour réaliser ces travaux, utilisa des esclaves musulmans, pensant que leur présence inciterait les

Turcs à plus de modération dans leurs bombardements. Cette considération très chrétienne faisait défaut aux musulmans qui ne ménagèrent pas leurs coreligionnaires, soumis comme les autres assiégés aux boulets mortels. Ainsi exposés, ils devaient mourir par centaines, sous le regard apitoyé des soldats de la garnison. « Ces pauvres créatures », écrivait Balbi, lequel devait estimer à cinq cents le nombre de leurs tués, « ayant pour certaines, tenté de se mutiner, furent mises à mort et ceux qui refusaient de travailler eurent les oreilles coupées. »

De même, pressentant que Birgu serait attaqué du côté de la mer, la Valette fit doubler les défenses jusqu'au village en bordure de la crique de Kalkara, de façon à rendre plus difficile à l'ennemi l'accès aux remparts. Enfin, il prit la précaution de couler des barques remplies de pierres et reliées ensemble par des chaînes prélevées sur les galères de l'Ordre.

Jeudi 2 août

Le jeudi 2 août, un peu avant l'aurore, les Turcs, suivant une habitude devenue quotidienne, commencèrent à s'activer autour des canons et, avec les premières lueurs du jour, tombèrent les premiers boulets. Tel un flamboiement propagé à toutes les collines et éminences environnantes, les batteries se mirent à tirer avec ensemble sur les deux presqu'îles. Si grand en était le retentissement que, de Syracuse et de Catane, l'une à soixante-dix, l'autre à cent milles de Malte, les habitants pouvaient en entendre le bruit semblable au roulement lointain du tonnerre. Sur le mont Salvatore, trente-huit canons tiraient simultanément, vingt-six d'entre eux étant dirigés contre le bastion de Castille, huit battant les postes d'Auvergne et d'Allemagne, quatre frappant Saint-Ange. Cette dernière forteresse était aussi la cible de l'artillerie positionnée à la pointe de Gallow, de celles du mont Sciberras et de Saint-Elme, aujourd'hui poste ennemi. Senglea et le fort Saint-Michel étaient copieusement bombardés par les nombreux canons installés sur les hauteurs de Corradino. Ce coin de Malte était comme embrasé et secoué d'ébranlements souterrains. Mustapha, exaspéré par la longueur du siège, se demandait comment des hommes pouvaient encore résister dans les ruines enfumées et chancelantes qu'offrait la vision des places attaquées indéfiniment.

L'été était bien entamé et la chaleur lourde et moite rendait plus insupportables encore les assauts répétés des Turcs qui, par cinq fois ce jour-là et six heures durant, se jetèrent avec fougue sur une brèche ouverte dans le fort Saint-Michel. Espérant quelque butin, ils montraient beaucoup de détermination dans leurs tentatives, mais les assiégés les repoussaient avec autant d'intrépidité. Comme les chrétiens faisaient un horrible carnage des troupes ottomanes, le commandant en chef craignant de trop lourdes pertes fit sonner la retraite au début de l'après-midi. Plus tard, le même jour, quand les fumées et les poussières se furent un peu dissipées, il contempla Birgu et Senglea, et put constater, non sans dépit, que les bannières de l'Ordre flottaient toujours au sommet des mâts. Reprenant la stratégie éprouvée du bombardement continu, il n'épargna pendant les cinq jours suivants aucun projectile pour détruire ce « nid de scorpions ». Les chevaliers, cependant, profitèrent des quelques répits octroyés au cours de la même période pour fortifier les postes. Tous y contribuaient. Bien qu'affaiblis, les garnisons et les habi-

tants se portaient avec beaucoup de courage et d'énergie sur les brèches, que les hommes, les femmes et les enfants travaillant côte à côte s'efforçaient de refermer. A l'intérieur des cités, certains s'affairaient à relever les barrières de protection dans les espaces découverts, tandis que d'autres s'attachaient à rendre utilisables les armes endommagées.

En même temps, la Valette décida d'envoyer un messager en Sicile pour faire presser les secours. Il faut rendre hommage dans ce domaine aux Maltais qui surent se révéler des auxiliaires remarquables. Connaissant parfaitement la topographie de leur île, ils savaient exploiter la moindre dénivellation de terrain, la moindre fissure de rocher, pour s'échapper de Birgu ou de Senglea et se faufiler à travers les lignes ennemies jusqu'à Mdina, où d'autres prenaient la relève. Ceux-là gagnaient ensuite Gozo et des ports discrets de pêcheurs où ils s'embarquaient de nuit dans de petites barques. Ces dernières s'arrangeaient pour filer en dehors des zones est où naviguaient les bateaux de Piali, puis, dès le lever du jour, remontaient en une course changeante à la voile ou à rames jusqu'au cap Passero, à l'extrême sud de la Sicile. L'adresse à manœuvrer et la témérité des Maltais étaient dignes d'admiration car ces héros modestes n'ignoraient pas que, surpris par les Turcs, ils risquaient la torture ou les galères. Pendant toute la durée du siège, nulle part il n'est fait mention d'une lettre de la Valette qui eût manqué sa destination.

Mardi 7 août

Après cinq jours d'une lourde canonnade, Mustapha reprit le combat le mardi 7 août et lança sur

Birgu et Senglea une double attaque pour obliger les défenseurs à disperser leurs forces. Après un premier bombardement démoralisateur, il envoya Piali, à la tête de trois mille soldats, attaquer le bastion de Castille, alors que lui-même se réservait de prendre le fort Saint-Michel avec une armée de huit mille hommes.

Les troupes de l'amiral commencèrent par se jeter dans le fossé du côté terre au pied du poste de Castille et s'attachèrent à le remplir avec les ruines écroulées des fortifications de façon à se hisser jusqu'à une brèche précédemment ouverte. Impatientes d'obtenir la victoire, elles s'y précipitèrent avec fougue pour découvrir l'obstacle inattendu d'un autre rempart intérieur que le prévoyant la Valette avait fait élever en retrait et tout le long de la partie terre de Birgu. Une fois la brèche franchie, les ennemis, bien qu'armés de mousquets et d'arcs meurtriers, se trouvèrent pris au piège sous le feu direct de la garnison postée sur ce second mur. Coincés dans ce boyau étroit, et incapables de reculer sous la ruée des nouveaux arrivants, les musulmans tombèrent par centaines. Les chrétiens attendirent leur retraite pour, à leur tour, opérer une sortie. L'épée à la main, ils jaillirent de leur retranchement et changèrent l'indécision des Turcs en une terrible déroute. Alors que les canons, les mousquets et les armes incendiaires avaient déjà eu raison de la vie d'un grand nombre d'entre eux, les autres furent achevés pendant qu'ils s'enfuyaient. C'était un échec humiliant pour l'amiral turc qui voyait les siens courir se mettre à l'abri et allait devoir les ramener au combat. Cependant, les chevaliers, suffisamment avertis pour ne pas s'égarer dans une poursuite imprudente, retournèrent à la brèche pour en réparer les dommages.

En même temps que les troupes de Piali se lan-

çaient sur Birgu, Mustapha avait conduit les siennes à Saint-Michel dont elles avaient démantelé une partie des remparts et foulaient déjà le sol. Après ce premier succès de l'ennemi, les défenseurs de ce fort avaient dû reculer et, tout en se battant, regardaient vers l'autre côté de la crique dans l'espoir de voir venir quelque secours par le pont. Mais à ce moment la garnison de Birgu était elle-même trop occupée à repousser l'assaut des hommes de Piali pour leur accorder quelque pensée. « Pendant quatre heures entières, on s'y battit avec une fureur égale. Les Turcs voulaient se maintenir dans le poste dont ils s'étaient rendus maîtres... et les chrétiens employaient toutes leurs forces pour les empêcher de s'y établir. Parmi ces derniers, tous jusqu'aux femmes se signalaient contre les infidèles. Pendant que l'habitant de la campagne et le citoyen défendaient leur patrie, leurs femmes et leurs enfants faisaient des efforts qui égalaient en quelque manière la valeur déterminée des chevaliers... Il se rencontra des femmes courageuses... qui s'exposèrent généreusement aux plus grands dangers. Les unes apportaient aux combattants des pierres, des flèches, de la nourriture et des rafraîchissements ; d'autres plus hardies se mêlèrent même parmi eux et jetaient sur les Turcs des feux d'artifices, de l'eau bouillante et de la poix fondue... Les Turcs, toujours féroces et cruels, indignés qu'on opposât à leur courage de si faibles ennemies, ne les épargnaient point : plusieurs périrent par leurs armes ou par des feux d'artifices qu'ils lançaient de leur côté... » L'éclair des épées, le foudroiement des canons, le tumulte des combattants, les cris des janissaires, les plaintes des blessés et « des personnes qui expiraient étendues par terre confusément », offraient un spectacle terrifiant. Mustapha s'était déplacé lui-même jusqu'au pied des remparts et cet homme âgé, sentant la victoire toute proche, ne craignit pas de s'exposer au milieu de ses soldats. L'épée à la main, il courait de l'un à l'autre, les exhortant ou les menaçant, promettant à tous richesses et récompenses. « Il tua même de sa main deux janissaires qui, pressés par les chevaliers et pour éviter leur fer meurtrier, s'étaient précipités du haut de la brèche en bas », action qui stimula l'ardeur de leurs compagnons, conduits ainsi à redouter les officiers autant que les ennemis ! Epuisées et débordées sur tous les fronts, les garnisons étaient impuissantes à se porter mutuellement secours en traversant la crique. Après quatre heures de combat et inquiet d'une issue qui s'annonçait favorable à l'ennemi, le grand maître songea enfin à prélever des hommes de la garnison de Birgu pour soulager celle de Senglea.

En cet instant critique, où la victoire semblait appartenir aux assaillants du fort Saint-Michel, les combattants chrétiens et musulmans entendirent à leur grande surprise sonner le signal de la retraite. Alors que les janissaires, frustrés d'un triomphe imminent, acceptaient avec peine de se retirer à la suite de leurs officiers, tous les Ottomans opérèrent un repli général sur le camp de Marsa qu'un cavalier, dépêché auprès de Mustapha, rapportait avoir été attaqué par une « formidable force chrétienne » passant tous les hommes au fil de l'épée. La réaction du vieux guerrier avait été rapide et conforme à l'urgence de la situation : ayant naturellement pensé que les secours chrétiens étaient arrivés de Sicile et redoutant de perdre sa base principale de Marsa, il avait décidé aussitôt d'abandonner le siège en cours pour s'opposer à cette armée en marche. Arrivé sur place, il trouva en effet le camp dévasté, mais aucune trace de l'ennemi annoncé. « Il ne rencontra partout qu'une égale solitude. »

En fait, cette retraite précipitée des Turcs avait eu pour origine une initiative du gouverneur de Mdina, le commandeur de Mesquita. Ce vieil officier, se tenant tôt ce matin-là sur les remparts de sa ville et voyant les fumées épaisses s'élever des deux presqu'îles, avait compris que les assiégés étaient doublement pressés par les forces turques. Il décida donc, pour faire diversion, d'envoyer la cavalerie sur le camp de Marsa où avaient été laissés les malades, les blessés et quelques esclaves pour les soigner, camp qu'il devinait, avec justesse, insuffisamment gardé, et de l'attaquer. Sous le commandement des chevaliers de Lugny et de Vertura, la petite compagnie sortit des hauteurs rocheuses de Mdina et, passant par le sud-ouest de l'île, chevaucha jusqu'au-dessus de Marsa. Après avoir dépêché des éclaireurs qui lui confirmèrent la présence de quelques gardes seulement, le chevalier de Lugny fit ranger sa troupe en ordre de bataille. La réussite de l'opération reposant sur l'effet de surprise, les cavaliers fondirent sur le camp dont ils tuèrent les sentinelles lors d'une première charge. Puis ils se répandirent au milieu des tentes dont ils sectionnèrent les cordes, enflammèrent les toiles et égorgèrent les occupants étendus sans défense. Dans une si belle lancée, ils devaient n'épargner ni les vivres, ni les provisions, ni même les chevaux. Ils coupèrent les jarrets des uns et emmenèrent les autres avec eux, lorsque, leur œuvre de destruction achevée, ils se hâtèrent de regagner Mdina. Le spectacle que découvrit Mustapha était propre à le mettre en fureur. Mais, lorsqu'il apprit la vérité sur l'exploit impudent d'une petite troupe à cheval, sa colère ne connut plus de borne. Il voulut retourner au fort Saint-Michel et reprendre le combat, mais l'occasion était manquée, comme le lui représentèrent

fermement ses officiers, peu désireux d'exposer leurs soldats déjà épuisés par les assauts du matin. Alors, tirant sur sa barbe, outré de honte et de rage, il fit cette promesse sauvage :

— Par les ossements de mes ancêtres, puisse Allah éclairer leurs tombes. Je jure que, quand j'aurai pris ces citadelles, je n'épargnerai aucun homme. Tous, je les passerai au fil de l'épée. Je prendrai seul vivant leur grand maître et lui seul, je le conduirai enchaîné pour s'agenouiller aux pieds du sultan !

Informé de ce projet par un transfuge, la Valette s'en montra peu ému :

— Je l'en empêcherai bien, répondit-il, et si ce siège, contre mon espérance, se terminait par un malheureux succès, je vous déclare, ajouta-t-il en s'adressant à tous les chevaliers dont il était environné, que j'ai résolu dans cette extrémité, et plutôt qu'on voie jamais à Constantinople, moi vivant, un grand maître chargé de chaînes, de prendre l'habit d'un simple soldat, de me jeter l'épée à la main dans les plus épais bataillons de nos ennemis, de m'y faire tuer et de mourir avec mes enfants et mes frères... !

Au cours des jours suivant la double attaque de Birgu et de Senglea, les Turcs ne manifestèrent aucune volonté belliqueuse. Il était évident que Mustapha et Piali s'occupaient à recouvrer des forces avant de tenter un nouvel assaut que leurs soldats, toujours courageux, malgré les veilles, les blessures et les fatigues, se montraient prêts à soutenir. Depuis le début des hostilités, leur armée s'était réduite de dix mille hommes, tués ou incapables de porter les armes, pour le piètre résultat du petit fort ruiné de Saint-Elme. Malgré les épidémies et les conditions d'hygiène épouvantables

auxquelles ils se trouvaient soumis, les musulmans avaient encore sur les chrétiens l'avantage de pouvoir circuler librement derrière leurs retranchements et de récupérer des forces physiques dans une relative sécurité. Les assiégés, au contraire, étaient enfermés à l'intérieur des fortifications, assourdis par les bombardements incessants de l'ennemi ou tués d'un éclat de bombe dans la rue, leur hôpital regorgeant de malades, car il n'y avait alors ni homme, ni femme ni enfant, qui n'eût été blessé. Au milieu de leurs maisons en ruine et des murailles chancelantes, ils essayaient de retarder la lente destruction de leur place forte.

La température élevée de l'été maltais autorise à se demander comment les soldats trouvaient l'énergie nécessaire pour se battre six heures durant : les fantassins, qu'ils fussent piquiers, arquebusiers ou mousquetaires, portaient une sorte de cuirasse, appelée brigandine à tassettes. C'était un pourpoint tapissé de petites lames rivées « à recouvrement contre deux fortes toiles recouvertes à l'extérieur de cuir ». Tous étaient coiffés du morion ou de l'armet, casque « le plus parfait parce qu'il réunissait les diverses pièces de défense de tête ». Ils étaient armés de l'arquebuse ou du mousquet qui, bien que portatif, pesait dans les huit kilos et nécessitait, pour tirer, l'appui d'une fourquine. D'un calibre et d'un poids plus élevés que ceux de l'arquebuse, il avait une portée de deux cents à trois cents mètres.

Mais les hommes pouvaient attaquer tout aussi bien avec la dague ou l'épée à la main, ou même à l'arbalète, comme ce fut le cas le vendredi 25 août. Ce jour-là, de lourdes pluies tombèrent sur le Grand Port et la Valette, se doutant que les Turcs en profiteraient pour tenter une attaque sans redouter le tir des mousquets mouillés, fit distribuer ce type redoutable d'armes conservées dans les magasins.

Aussi les ennemis furent-ils accueillis par des flèches puissantes et capables de transpercer sans peine le bouclier et le corps de celui qui s'en protégeait.

Les chevaliers étaient revêtus traditionnellement de l'armure qui s'était perfectionnée au fil des siècles. Faite pour ainsi dire sur mesure, son poids, parfois de cinquante kilos, était astucieusement réparti sur tout le corps et la rendait légère à porter, bien qu'entravant quelque peu la rapidité des mouvements. Leur cuirasse décorée et miroitant sous l'éclat du soleil rendait les chevaliers facilement reconnaissables par l'ennemi et faisait d'eux des cibles privilégiées.

Cependant, en réponse au message de la Valette, don Garcia avait envoyé une lettre pour annoncer sa venue à Malte à la fin du mois avec douze mille hommes de débarquement, Vitelli et Giannino Doria, le neveu du grand amiral de ce nom, en amenant quant à eux quatre mille d'Italie. Bien que sensible à ces promesses, le grand maître ne se faisait plus beaucoup d'illusions et pensait que le seul secours à espérer était à Malte même. C'était ce qu'il confia à son secrétaire latin et confident, sir Oliver Starkey : « Nous ne pouvons plus compter sur ses promesses ! » lui dit-il en montrant la lettre qu'il venait de recevoir. « Quand le Conseil se réunira cette nuit, il doit être informé qu'il n'y a plus à espérer de forces de secours ! Nous ne devons compter que sur nous-mêmes ! »

Les membres de l'Ordre avaient appris l'arrivée du message du vice-roi et se montraient impatients d'en connaître le contenu qu'ils espéraient réconfortant. Aussi, lorsqu'ils furent rassemblés le même soir dans la salle du Conseil, le grand maître ne crut-il pas devoir leur laisser de fausses espérances :

— Je vais vous dire franchement, mes Frères, qu'il n'y a aucun espoir à attendre si ce n'est du Dieu tout-puissant — le seul vrai secours. Lui qui a toujours veillé sur nous, ne nous abandonnera pas ni ne nous livrera aux mains des ennemis de la Sainte Religion.

A cette déclaration qui ne laissait aucun doute sur les promesses toujours retardées de don Garcia, tous, prieurs, baillis conventuels, chevaliers de la grande croix et piliers des langues, baissèrent la tête avec accablement. Ils avaient désormais la certitude que le vice-roi de Sicile les avait condamnés à assumer seuls leur propre sort.

— Mes frères, reprit la Valette, nous sommes tous les serviteurs de Dieu et je sais bien que si moi et tous ceux qui commandent devons mourir, vous devrez continuer à vous battre pour la liberté, l'honneur de l'Ordre et pour la Sainte Eglise. Nous sommes des soldats, rappela-t-il encore, et nous devons mourir au combat. Et si, par malchance, l'ennemi devait réussir — il marqua alors une pause —, nous ne pouvons pas nous attendre à un traitement meilleur que celui qu'ont subi nos frères à Saint-Elme !

Par ce funeste rappel, la Valette faisait passer le message qu'il voulait que tous eussent bien présent à l'esprit : mieux valait mourir les armes à la main que finir sa vie ignominieusement entre celles des vainqueurs. Cette recommandation, répétée aux deux garnisons, leur donna un surcroît de courage et de détermination. Balbi, se tenant parmi les défenseurs de Saint-Michel, avait entendu le discours de la Valette et ainsi rapporta que, « dès ce moment, il ne fut plus question des forces de secours. Mais, désormais, chacun fut résolu à mourir plutôt que de tomber vivant aux mains des Turcs ». Tous étaient prêts à vendre leur vie le plus

cher possible. D'ailleurs, pour ces catholiques à la dévotion profonde, qu'ils fussent des soldats ou des Maltais, la promulgation récente de la bulle du pape Pie IV accordant les indulgences plénières à ceux qui combattaient contre les infidèles était en elle-même un puissant réconfort.

En fait, lorsqu'il avait assuré aux chevaliers qu'il n'y avait plus à compter sur des secours de Sicile, la Valette n'était pas très éloigné de la vérité. A la réception du message pressant du grand maître, don Garcia de Toledo, toujours irrésolu quant au parti à prendre, avait préféré exposer l'affaire dans un conseil. Giannino Doria avait aussitôt proposé d'armer « toutes les forces maritimes du roi d'Espagne et de livrer une bataille navale aux infidèles ». A cet enthousiasme généreux, le vice-roi avait opposé les mêmes prétextes que ceux déjà invoqués depuis le début du siège, à savoir qu'il n'avait ni autorité ni raisons pour exposer ainsi l'armée royale. Alvarez de Sande, illustre capitaine, approuva hautement la prudence de don Garcia et soutint que la Valette devait prendre conseil de lui-même et savoir se rendre aux Turcs dans des conditions supportables comme Villiers de l'Isle-Adam l'avait fait avant lui à Rhodes. C'était méconnaître la situation présente et les conséquences éventuelles d'une victoire ottomane à Malte. Qui aurait pu assurer que, Malte une fois prise et devenue une base navale pour les Turcs, ces derniers ne chercheraient pas à étendre jusqu'à la Sicile et au sud de l'Italie leur suprématie ? Heureusement pour l'Ordre, d'autres gentilshommes se montrèrent favorables à une intervention rapide et s'irritèrent de l'attente prônée par les prudents, qualifiés ailleurs de « marins pratiques ». Au nombre de ces audacieux conseillant un prompt départ figurait Ascanio de la Corna. Cet homme de guerre à la vail-

lance réputée sut se montrer l'avocat des chevaliers en exposant quelle honte représenterait l'abandon d'un ordre illustre qui, dans les îles de Malte et de Sicile comme dans le royaume de Naples, avait toujours été leur plus grand défenseur et qui s'était toujours exposé aux plus grands dangers pour combattre sur mer les infidèles. Il entra ensuite dans des considérations proprement militaires, expliquant qu'il serait aisé d'embarquer des secours et de les « jeter » dans les places assiégées. Son avis l'emporta à la pluralité des voix et don Garcia s'empressa d'écrire à la Valette qu'il avait enfin reçu l'autorisation de disposer de troupes pour venir le secourir avant la fin du mois. Il ajoutait qu'il ferait partir dès que possible les deux galères de la Religion commandées par les chevaliers de Cornusson et de Saint-Aubin, avec deux cents chevaliers et plusieurs « seigneurs de différentes nations venus à Messine pour participer à la défense de Malte ».

Les assiégés étaient arrivés à la deuxième semaine d'août, sans jamais, en ces jours désespérés, relâcher leur activité. Les précautions prises par le grand maître pour soutenir un long siège s'étaient avérées relativement suffisantes. Même si la nourriture restait peu abondante, il n'y avait pas à craindre de famine, ni de pénurie d'eau potable, encore moins de manque de munitions. Les défenseurs disposaient de feux grégeois et de cerceaux en quantité non négligeable. Le long des parapets, des cuves remplies d'eau de mer avaient été prévues pour que le soldat touché par une arme incendiaire turque pût s'y plonger dans l'instant. Des jarres de vin additionné d'eau et des paniers de pain étaient disposés à proximité, pour permettre au combattant de boire et de s'alimenter sans avoir

à quitter son poste. Bien que prévoyant jusque dans les plus petits détails, la Valette n'avait pourtant pas envisagé la contribution si soutenue et si courageuse des femmes et des enfants réfugiés à Birgu. Outre leur ardeur à verser des chaudrons d'eau bouillante sur les Turcs et à leur jeter des pierres au plus fort des attaques, ils se portaient partout où leur présence se révélait utile et jouaient le rôle d'un véritable corps auxiliaire.

Dans un message adressé à don Garcia, le grand maître exposa l'urgence où il était de recevoir un prompt secours. Il décrivait l'état ruiné des fortifications, la perte de l'élite des chevaliers tombés en différentes occasions, les autres étant « pour la plupart ensevelis dans une infirmerie », et l'ennemi installé au pied des remparts. Dans une aussi désastreuse situation, il lui demandait d'envoyer les deux galères de l'Ordre encore à Messine avec les chevaliers des différentes nations qui attendaient pour embarquer dans ce port, « ... n'étant pas juste, concluait-il, de ménager une partie et un membre particulier quand ce corps tout entier était exposé à une perte presque inévitable ».

Sans vouloir en souligner trop l'absence, sans doute le grand maître faisait-il allusion aux chevaliers de la langue allemande, empêchés de venir plus tôt à Malte à cause de la distance de leurs Etats. En revanche, les Français, le plus grand nombre, puis les Italiens et enfin les Espagnols avaient été nombreux à s'engager pour soutenir le siège. Ce fut justement sur le bastion de Castille que Mustapha décida de porter son prochain assaut.

« De toutes les forces d'attaques que... la science funeste de la guerre avait inventées pour prendre les places, Mustapha n'en avait omis aucune : tranchées, places d'armes, redoutes, cavaliers, sapes,

mines, escalades, batteries multipliées et placées en différents endroits, assauts renouvelés presque tous les jours, tout jusqu'alors avait été mis en usage et souvent, par la valeur des chevaliers, rendu inutile... »

Après la journée du 7 août et le désastreux raid chrétien sur son camp, le commandant en chef turc avait médité de nouveaux procédés d'attaque. Gardant en mémoire que la victoire de Rhodes avait été assurée plus par le génie que par l'artillerie, il eut recours, pour la première fois depuis le début du siège, aux mines qu'il n'avait pas pu utiliser contre Saint-Elme, construit sur un rocher.

Au cours de la semaine suivante, il envoya des équipes de sapeurs turcs et égyptiens reconnaître le fossé sud du bastion de Castille. Ils proposèrent d'y ouvrir un tunnel et de poser une mine sous le rempart principal. Mais si, en surface, la terre était durcie par le soleil, à deux mètres de profondeur, elle n'était plus que du sable et du limon tendre qui rendaient très difficile le travail des hommes armés de pioches et de pelles. Le bruit que faisaient ces mineurs creusant nuit et jour arrivait distinctement jusqu'aux défenseurs de ce poste. Agenouillés et l'oreille appuyée contre le sol, ils pouvaient en saisir la sinistre progression, alors qu'à l'extérieur, les tirs incessants des batteries placées sur le mont Salvatore et de l'autre côté de la crique de Kalkara achevaient de les assourdir.

Pendant ce lent travail de terrassement souterrain, Mustapha avait fait construire à l'aide de perches et de mâts de vaisseaux une sorte de tour de siège supportant des soldats et un grand pont-levis qui, une fois baissé au niveau du parapet, permettait d'y déverser les soldats grimpés dessus. Quant au plan lui-même, il reposait sur un stratagème très simple. Dès que tous ces préparatifs

seraient terminés, Mustapha lancerait une lourde attaque sur le fort Saint-Michel, de façon qu'une partie des défenseurs de Birgu se portât au secours de leurs camarades menacés. Une fois qu'il les aurait vus passer de l'autre côté de la crique, il donnerait l'ordre de faire sauter la mine sous le rempart du bastion de Castille et, par la brèche ainsi ouverte, les troupes de l'amiral Piali pourraient se précipiter à l'intérieur. En même temps, d'autres corps de soldats ottomans jaillis de la tour conduite à un endroit différent en profiteraient pour s'emparer de ce qui resterait du parapet. Les ingénieurs turcs s'employèrent avec une ardeur infatigable à l'avancée de la mine, de sorte que, le 18 août, ils purent annoncer à leur général qu'elle était sous le bastion et d'une force suffisante pour écrouler tout le rempart.

Samedi 18 août

Ce jour-là, dès le matin, un bombardement dont l'intensité annonçait une attaque imminente tomba sur Senglea et le fort Saint-Michel. Dès que les canons eurent tiré leurs derniers boulets, Mustapha fit avancer ses troupes sur la brèche de ce poste, cependant que Piali dirigeait les siennes sur le bastion de Castille. Animés d'un zèle nouveau et d'une ardeur extraordinaire, les janissaires et les iayalars portèrent un premier assaut que les chevaliers supportèrent avec « leur courage intrépide ». Dès que l'un d'entre eux tombait, il était remplacé par un autre. Le combat se prolongea pendant six heures. La Valette, qui avait été informé des travaux souterrains sans savoir jusqu'où ils avaient été portés, redoutait quelque traîtrise de la part des Turcs et, malgré l'assaut d'envergure donné à Senglea,

refusa d'y envoyer des renforts prélevés dans la garnison de Birgu. Mustapha, quoique déçu d'avoir été deviné, décida d'observer le plan arrêté avec l'accord de l'amiral Piali qui avait différé de lancer ses soldats. Il donna l'ordre de « donner le feu à la mine ». L'explosion fut terrible mais pas aussi dévastatrice que prévue. Elle suffit toutefois à provoquer l'écroulement d'un pan de la muraille du bastion de Castille. La poussière n'était pas encore dissipée que, déjà, les Turcs se portaient en foule dans le fossé et à l'attaque du parapet. Chez les chrétiens, la confusion était indescriptible. Au milieu des gémissements des blessés qui tentaient de se retirer de la brèche ainsi ouverte, beaucoup, pris de panique, commençaient à s'enfuir. Et, pendant que l'ennemi plantait des bannières au sommet du rempart démoli, la cloche de l'église conventuelle de Saint-Laurent se mit à sonner, selon le signal convenu si les Turcs entraient à l'intérieur des fortifications. Un chapelain de l'Ordre, frère Guillaume, voyant les étendards ennemis flotter sur le bastion de Castille, se précipita, en proie à l'épouvante, chez le grand maître.

— Tout est perdu ! se lamentait-il. Nous devons nous retirer à Saint-Ange !

Conscient que la destinée de Malte et de ses habitants dépendait de sa vivacité à prendre une décision, la Valette n'hésita pas : il n'était pas question de céder à la terreur générale mais au contraire de montrer sa détermination. Et cet intrépide vieillard, se contentant de mettre un léger morion sur sa tête, sans même prendre sa cuirasse, s'avança fièrement la pique à la main au-devant des infidèles et, avec les chevaliers qui se trouvèrent auprès de lui, « leur fit une charge si furieuse que n'en pouvant soutenir les efforts et voyant venir au secours du grand maître, une foule d'habitants, ils commencèrent à se retirer, quoiqu'en faisant toujours un grand feu de leur mousqueterie ». Mais, reprenant courage, ils relancèrent le combat au point que des deux côtés les soldats se tuaient presque à bout « touchant ». Le commandeur de Bonneseigne, proche du grand maître, reçut un coup de mousquet qui lui fit sauter un œil hors de la tête. D'autres tombèrent sous les coups des épées ou furent brûlés par des feux d'artifice. Une grenade vint soudain frapper la jambe de la Valette.

— Le grand maître, le grand maître est en danger !

A ce cri, chevaliers, soldats accoururent. « Plusieurs devaient trouver une fin honorable dans une rencontre si dangereuse. » Cencio Gasgoni, vieux chevalier, monta le premier sur le parapet, accompagné des chevaliers Bengia, la Roche Pereyre et Mendossa. A ce dernier qui priait le grand maître de se faire soigner à l'abri et de ne pas s'exposer davantage, l'île allant à sa perte si lui-même était tué, la Valette, désignant les étendards turcs plantés dans la brèche répondit :

— Je ne me retirerai pas aussi longtemps que ces bannières flotteront dans le vent !

Les infidèles, chargés de plaies et de blessures, finirent par se retirer en désordre dans le fossé. Aux chevaliers qui l'entouraient et le pressaient de se retirer d'un endroit si dangereux, il dit, après les avoir remerciés de ces témoignages d'affection à son égard :

— Puis-je à l'âge de soixante et onze ans finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes frères et mes amis pour le service de Dieu et la défense de notre sainte religion ?

Il savait combien sa présence était indispensable pour maintenir le moral des assiégés. En même

temps, il se doutait que, après avoir réussi à ouvrir une aussi grande brèche, les Ottomans chercheraient à profiter de cet avantage pour revenir l'occuper, très certainement dans la même soirée. Aussi, après avoir fait soigner sa blessure, insista-t-il pour retourner au bastion de Castille. Il s'y rendait, lorsque des chevaliers vinrent lui annoncer que des bannières avaient été capturées dans l'action. Il donna aussitôt l'ordre de les pendre dans l'église conventuelle avec les autres trophées qui s'y trouvaient déjà.

Après le coucher du soleil, Mustapha et Piali, ayant rassemblé leurs troupes, renouvelèrent la double attaque du jour. De l'entrée du Grand Port, où les bateaux de Candelissa s'avançaient peu à peu à hauteur de Bighi, furent tirés les premiers feux, repris par le fracas des canons sur les pentes et les collines surplombant les deux presqu'îles. Puis l'ennemi s'approcha et les lueurs des grenades que, des deux côtés, les combattants se jetaient avec la même fureur éclairèrent la nuit. Le grand maître, dont la silhouette se découpait sur la brèche, était pour les chrétiens le point de ralliement inébranlable. Les soldats turcs abandonnèrent plusieurs fois l'attaque mais y furent toujours ramenés à coups de bâton et de sabre par leurs officiers. A la fin, irrités autant par ces mauvais traitements que par la résistance des assiégés, ils se contentèrent de frapper de leurs épées sur leurs boucliers en poussant les cris habituels. Mustapha, s'étant aperçu de cette supercherie, se résigna à sonner la retraite.

Dimanche 19 août

Lorsque le jour se leva, les forteresses étaient toujours aux mains de leurs défenseurs, mais ceux-

ci étaient dans une situation tout à fait critique. La bataille de la nuit précédente avait causé de lourdes pertes et entamé suffisamment les réserves de munitions pour nécessiter que l'on fît appel aux moulins à poudre des caves de Saint-Ange. Tous les lits de l'hôpital étaient occupés et le blessé en état de marcher était considéré comme propre à se battre et renvoyé au combat. D'ailleurs, il suffisait d'appliquer sur la blessure un peu de fungus, cette plante étrange répertoriée sous le nom botanique de *Cynomorium coccinum*. Bien connue des Maltais pour ses vertus astringentes et employée dans le traitement des hémorragies, elle pousse sur un îlet auquel elle a donné son nom, le « Fungus Rock ». Situé sur la côte ouest de Gozo, il se dresse dans une petite baie, la Cala Dueira ou Dwejra Bay, dont il ferme presque l'entrée. La Valette reçut très probablement un soin de ce type sous le bandage de sa blessure.

Le 19 août, les assauts répétés des Turcs pour s'emparer du ravelin du fort de Saint-Michel et pour reprendre la brèche du bastion de Castille ne laissèrent aucun repos aux défenseurs de ces deux postes. Ce fut l'un des jours les plus sombres du siège. A plusieurs reprises, le grand maître crut que les chrétiens n'auraient plus la force de résister et que la fin pour eux était proche. Les Turcs ne reculaient devant aucun moyen pour s'emparer du bastion de Castille et eurent recours à la fameuse tour de siège qu'ils avaient approchée du rempart. Après de vaines tentatives pour y mettre le feu, elle représentait toujours une menace redoutable. Déterminé à la détruire, la Valette chargea de cette mission Henri, le fils de son frère. « Ce jeune chevalier, plein de feu et d'ardeur, accompagné du chevalier de Polastron, son ami particulier, et à la tête d'un bon nombre de soldats », opéra une sortie pour

faire tomber tout l'ouvrage, qui n'était pas encore bien affermi. Son dessein était de lier étroitement avec de grosses cordes et des câbles les poteaux et les principales pièces de bois qui le soutenaient et, à la force des bras, de les tirer de leur place. « Les soldats s'y portèrent d'abord avec assez de résolution, mais, comme ils travaillaient à découvert, ils se virent tout d'un coup accablés d'une grêle de mousquetades, qui en tua une partie... Et ceux qui échappèrent à cette décharge cherchèrent jusque sous les défenses du château un abri et un asile contre un feu si terrible. Le jeune la Valette et le chevalier de Polastron, emportés par leur courage et sans regarder s'ils étaient suivis, tâchèrent de suppléer à leur défaut... » Ils furent frappés l'un et l'autre de deux coups de mousquet qui les tuèrent sur-le-champ. Les Turcs, voulant s'emparer de leurs riches armures, s'avancèrent pour découper les corps dont les chrétiens prétendaient rester maîtres. La dispute prit fin avec la victoire de ces derniers. « Avec ce triste avantage, ils rentrèrent dans la place. » Le grand maître se recueillit longtemps devant la dépouille de son neveu. Comme plusieurs chevaliers entreprenaient de le consoler de sa perte, il leur tint ce triste discours :

— Tous les chevaliers me sont également chers. Je les regarde tous comme mes enfants et la mort de Polastron m'est aussi sensible que celle de la Valette, après tout, ils n'ont fait que nous précéder de quelques jours, et si le secours de Sicile ne vient point, et qu'on ne puisse sauver Malte, il faut mourir et nous ensevelir tous jusqu'au dernier sous ses ruines !

Après la sortie désespérée du jeune la Valette, son oncle décida de s'attacher à détruire la tour de siège dont la structure de bois avait été recouverte

de bandes de cuir constamment arrosées pour la protéger du feu des armes incendiaires. Les esclaves et les galériens chargés de la manœuvrer l'avaient approchée de la muraille et les janissaires, logés sur la plate-forme supérieure, avaient obligé les défenseurs à reculer sous leurs tirs meurtriers.

Le grand maître ordonna donc de pratiquer une sorte de tunnel à l'intérieur et au pied du rempart, en face de l'endroit où avait été établie la tour de siège. Dès que l'ouverture fut assez large, il y fit rouler un énorme canon puis, quand tous les préparatifs de mise à feu furent terminés, les hommes ôtèrent les dernières pierres pour permettre à la bouche de la batterie chargée de jaillir à l'extérieur. Les canonniers tirèrent en plein sur la base de la structure de bois dont un charpentier maltais avait indiqué à la Valette le point le plus vulnérable. Les Turcs, occupés à surveiller le peu qu'ils apercevaient de la garnison dans Birgu, du haut de leur perchoir ne pensaient pas à regarder ce qui se passait au pied de leur tour. Aussi, avant même que les malheureux affectés à sa manœuvre eussent eu le temps de la ramener en sécurité, le boulet enchaîné dont le canon avait été chargé avait pu opérer son travail destructeur. Ce projectile, formé de deux boulets réunis par une chaîne et utilisé surtout en mer pour couper les mâts des vaisseaux et en abattre les gréements, ne déçut pas le grand maître en cette circonstance : le boulet enchaîné décrivit une vaste parabole en tourbillonnant et, telle une faux géante, sectionna à plusieurs reprises les supports de la tour qui commença à vaciller puis s'écroula, entraînant dans sa chute tout ce qu'elle contenait, hommes, armes, munitions, grenades incendiaires et barils d'eau.

Les Ottomans accourus à la rescousse furent tués par les mousquetaires chrétiens embusqués au som-

met du rempart ; le canon, ayant rempli son office en quelques minutes, fut prestement rentré à l'intérieur, puis l'ouverture du mur soigneusement refermée par les « maçons » de service.

Pendant que les défenseurs assistaient à l'effondrement général de l'échafaudage en poussant des cris d'allégresse, la garnison de Senglea était soumise à une nouvelle attaque. Mustapha disposait, en effet, d'une machine « infernale » inventée par l'un de ses ingénieurs et sur laquelle il fondait de grands espoirs. Elle avait l'aspect « d'une espèce de carcasse, mais beaucoup plus grosse, faite en forme d'un long baril relié et couvert de cercles de fer, rempli de poudre à canon, de chaînes de fer, de clous, de balles et de toutes sortes de serrements... ». Un trou laissait passer la mèche de mise à feu. Alors que l'assaut doublait de vigueur sur le fort Saint-Michel, un groupe de soldats ennemis parvint à se hisser sur le faîte du mur et à faire tomber la machine allumée au milieu des chevaliers qui défendaient le poste. Cette action accomplie, ils se retirèrent en hâte pour se mettre à l'abri. Mais, la mèche étant trop lente, les défenseurs, voyant arriver sur eux ce baril fumant, le renvoyèrent d'où il venait. Expédié sur le rempart, il fut basculé dans le fossé, où il roula en rebondissant plusieurs fois avant d'exploser sur la foule groupée des Turcs qui attendaient pour pénétrer par la brèche qu'il aurait ouverte. « Dans le moment que la machine éclata, on vit voler en l'air des têtes, des bras et des jambes. Les Turcs épouvantés s'écartèrent, plusieurs même s'enfuirent jusque dans leurs tranchées et les soldats chrétiens, animés par ce funeste spectacle et pour profiter de la terreur des infidèles, se jetèrent l'épée à la main parmi eux, en firent un grand carnage et forcèrent le reste à se retirer... »

Cette succession d'échecs était bien propre à décourager les troupes turques dont les officiers ne craignaient pas d'avouer à Mustapha qu'il leur devenait de plus en plus difficile de les pousser au combat. Alors que les chrétiens, depuis le bastion de Castille, contemplaient les restes fumants de la tour de siège, l'armée ennemie était de plus en plus démoralisée. Outre ces revers déconcertants pour des militaires possédant leur expérience, les Ottomans devaient essuyer des épreuves physiques. La dysenterie, les fièvres faisaient des ravages parmi les hommes, et la peste, toujours à l'état endémique en ces périodes de crise, menaçait l'île. Les cadavres, trop nombreux et laissés abandonnés, pourrissaient dans la chaleur torride d'août, l'odeur de décomposition infectait l'air depuis les hauteurs de Corradino jusqu'au-delà de la crique de Kalkara. En même temps, les réserves de provisions commençaient à baisser. Envoyés à Tripoli au ravitaillement, les vaisseaux de Piali n'étaient toujours pas de retour. Les responsables turcs ignoraient, dans leur souci d'enfermer Malte et de la couper de tout secours extérieur, que les galères chrétiennes, libres de circuler dans le reste de la Méditerranée, pourchassaient et s'emparaient de leurs bateaux chargés des provisions attendues.

Le siège abordait la troisième semaine d'août sans que l'île eût été prise et Mustapha devait prévoir comment conduire la campagne dans les jours à venir. Constantinople se trouvait à plus de mille kilomètres par voie de mer, et les conditions de navigation étaient souvent défavorables en automne. Il suffisait que le vent du sud soufflât pour que toute communication avec l'Afrique fût coupée. Si Malte n'était pas tombée avant la mi-septembre, l'armée serait condamnée à y passer

l'hiver. Mustapha penchait pour cette solution, même si elle entraînait de sérieux problèmes de ravitaillement en nourriture et en munitions, mais il se rassurait en pensant qu'il se poserait de même aux assiégés qui, complètement cernés et sans secours, finiraient par se rendre avant le printemps. C'était compter sans l'amiral Piali, résolument hostile à l'idée de laisser ancrée la flotte du sultan dans le mouillage de Marsamuscetto. Convenable en été, ce port était trop exposé pendant les mois plus froids ; par ailleurs, en homme responsable de la bonne condition de ses bâtiments, le jeune amiral mettait en avant l'absence de chantier pour leur entretien et leur réparation éventuelle. Aussi était-il déterminé à lever l'ancre dès le premier signe de l'automne et à quitter l'île avec la flotte. Si Mustapha voulait demeurer sur place, libre à lui ! La mésintelligence entre les deux commandants n'avait jamais été aussi sensible et contribuait au malaise moral dont souffraient leurs subordonnés. Elle s'éteindrait avec la chute des bastions qu'il fallait obtenir dans les plus courts délais. Aussi le commandant en chef, qui « ne donnait point de relâche ni à ses ennemis, ni à ses propres troupes », revint-il à l'assaut dès le lendemain, 20 août.

Lundi 20 août

Le lundi 20 août, Mustapha lança à l'assaut du fort Saint-Michel huit mille hommes d'infanterie auxquels il avait fait remettre un nouveau genre de morion léger. Fait d'un bois assez mince pour protéger la tête des feux grégeois et des tirs de mousquet, il descendait jusque sur les épaules. Mais, au moment d'entrer en action, les soldats s'en trouvèrent si embarrassés que la plupart l'ôtèrent avant

de s'élancer à l'attaque avec beaucoup de résolution. Ils étaient conduits par le sanjak Chedder, officier âgé de grande renommée, qui avait juré à Mustapha d'emporter la place ou d'y périr. Le vieux guerrier, qui aimait à se parer magnifiquement chaque fois qu'il allait au combat, était reconnaissable à la superbe veste dont il était vêtu, à son turban garni de joyaux et à son cimeterre incrusté de pierres précieuses et d'émaux. Il s'avança fièrement jusqu'au pied du parapet, escorté d'un officier qui tenait bien haut son enseigne personnelle. Ce porte-enseigne fut bientôt abattu, l'étendard renversé mais repris aussitôt par un autre, tué peu après. Le fait s'étant produit plusieurs fois, jusqu'au dernier officier qui connut le sort de ses camarades, le sanjak s'en saisit lui-même et, le brandissant d'une main, son sabre dans l'autre, se jeta dans la bataille. Son apparence en faisait une cible tout à fait remarquable et, en effet, elle n'échappa pas à un page du grand maître, le chevalier Pessoa, qui le tua d'un coup de mousquet. Cette mort suscita aussitôt comme un combat singulier entre les officiers des deux partis à qui resterait maître du corps du défunt. Les Turcs réussirent à l'emporter mais la lutte avait été si furieuse et ils avaient été si pressés qu'ils furent contraints de s'enfuir. Dans cette déroute, un chevalier tenta de s'emparer de l'étendard du sanjak, mais celui qui l'emportait en serrait si fort la hampe qu'il fallut la lui rompre entre les mains. N'en resta que l'étoffe, quoique toute déchirée ! Cette contre-attaque entraîna la perte de nombreux chevaliers, dont le capitaine espagnol Juan de la Cerda. Pour réparer sa faiblesse montrée dans la défense de Saint-Elme, il recherchait la mort avec une témérité admirable dans tous les engagements où il pouvait se porter. Ce jour-là, il périt courageusement sur la

brèche. Son corps fut taillé en morceaux et enseveli sous une vague d'ennemis.

Pendant que le fort Saint-Michel vivait ces heures tumultueuses et tragiques, celui de Castille connaissait un nouveau péril. En effet, les Turcs avaient traîné contre la brèche une autre tour de siège. Mais, rendus prudents par l'expérience précédente, ils en avaient consolidé la base avec de la terre et des pierres de maçonnerie. Dès le lever du jour, logés sur la plate-forme, ils avaient commencé à tirer sur les défenseurs dont, en quelques heures, la situation était devenue critique. En les condamnant à l'immobilité sous leurs feux directs, les ennemis favorisaient l'assaut des leurs. La Valette n'avait pas manqué de saisir le danger et résolut d'y parer par la destruction de la tour. Comme précédemment, il fit creuser un tunnel à la base du rempart, dans un endroit invisible aux Turcs puis, dès que les derniers blocs de pierre furent retirés à l'intérieur, il envoya le commandeur de Claramont, de la langue d'Aragon, « dont il connaissait l'habileté », le Castillan Guevara de Pereira et d'autres chevaliers espagnols opérer une sortie. Ils se coulèrent sans bruit le long du pied de la muraille, gagnèrent la tour et, s'aidant des pierres qui en protégeaient la base, grimpèrent jusqu'à son sommet, supprimant sur leur passage tous les occupants par surprise. Il n'avait fallu que quelques minutes à une poignée d'hommes pour s'emparer de cet échafaudage bien défendu. Claramont, plutôt que de le détruire, fut d'avis de le conserver pour leur usage et de le fortifier. Pourvue de deux canons, d'artilleurs et d'une compagnie de chevaliers et de soldats, la tour si redoutée devint un bastion auxiliaire de celui de Castille. Les Turcs, voyant que leur supériorité numérique n'arrivait pas à bout de

quelques centaines de chrétiens, toujours plus intrépides, se décourageaient chaque jour davantage de leurs échecs successifs.

Une flèche lancée par un espion de l'armée turque tomba ce jour-là dans Birgu avec un billet cacheté. Remis au grand maître, il ne portait qu'un mot : « JEUDI » ! C'était l'annonce du prochain assaut, prévu pour le 23. Mustapha, qui voyait bien que ses troupes commençaient à murmurer contre ces attaques aussi meurtrières qu'inutiles, leur avait accordé deux ou trois jours de repos. Chaque parti se servit de ce délai pour reprendre des forces et se préparer à la rencontre suivante.

Ainsi la Valette, « pour n'être pas surpris et pour reconnaître la disposition de ses soldats, dès le mardi vingt et un, fit-il donner une fausse alarme : chacun courut aussitôt à son poste et par cette épreuve, il n'eut qu'à se louer de la vigilance de l'officier et de l'activité du soldat ». Il put également constater les pertes quotidiennes infligées aux membres de l'Ordre, au point que, dans certains postes, il ne s'en trouvait plus pour conduire et stimuler les hommes. Lorsque cette situation fut connue à l'infirmerie, les chevaliers blessés qui pouvaient encore se soutenir se firent porter sur les remparts, préférant trouver la mort sur la brèche que de l'attendre dans leurs lits.

Jeudi 23 août

Le 23 août, les ennemis se présentèrent avec la même ardeur que lors des attaques précédentes. Malgré le peu de succès de leurs tentatives, ils reprenaient toujours bravement leurs assauts sur Birgu et Senglea. Mustapha, en personne, les

conduisit ce jour-là à l'attaque du fort Saint-Michel, lequel, en l'absence de l'amiral Monti malade, était défendu par le maréchal Copier, par le commandeur de Giou, général des galères, et par plusieurs des principaux commandeurs de la Religion. La présence de leur commandant en chef galvanisait le courage des Turcs qui ne ménagèrent pas leurs efforts, encore insuffisants face à la résistance opiniâtre des chrétiens. De part et d'autre, pendant des heures, ce fut une lutte furieuse aux chances capricieuses : dès que l'ennemi semblait avoir gagné un endroit, il en était chassé peu après. Finalement, comme les chevaliers postés sur la brèche dominaient le terrain, ils firent un feu si terrible de leur mousqueterie, heureusement secondé par les batteries de la place, que les Turcs, « après avoir perdu beaucoup de monde, perdirent courage... Les plus exposés s'enfuirent ouvertement », et selon l'abbé Vertot toujours bien renseigné, « leurs officiers même lâchèrent pied » !

Quant à Mustapha, « pour sauver l'honneur de ses troupes », il prit le parti de faire sonner la retraite.

Du côté de Birgu, ou plus exactement du « boulevard de Castille », l'attaque dura plus longtemps et fut plus dangereuse. L'artillerie turque tirait sur la brèche de façon ininterrompue pour en écarter les défenseurs. Le grand maître « qui était toujours au milieu du feu et du péril, accourut à cet endroit ». Sa présence stimula l'ardeur des assiégés qui redoublèrent de courage sans que celui des assaillants faiblît pour autant. Ces échanges de coups de feu meurtriers ne cessèrent qu'avec la tombée du jour.

Dans une situation aussi fâcheuse, le Conseil de l'Ordre se réunit le même soir pour délibérer sur le parti à prendre.

Le constat était simple : les remparts et les fortifications étaient arrivés au même point de dégradation que ceux de Saint-Elme dans les dernières heures. Dans les rues, bordées de maisons en ruine, les cadavres étaient laissés sans sépulture, les attaques successives empêchant les hommes de quitter leur poste pour aller les enterrer. Hommes, femmes, enfants, chevaliers, soldats et marins, tous gisaient côte à côte dans le même abandon. A l'hôpital, les infirmiers faisaient défaut pour prendre soin des malades et des blessés. Les Maltaises y suppléaient avec un grand dévouement, en même temps qu'elles s'occupaient de la préparation des repas portés aux garnisons ou de celle du mortier nécessaire à la réparation des brèches, allant jusqu'à monter sur les remparts au plus fort des attaques pour aider les assiégés. La participation locale méritait bien d'être reconnue, à un moment où « c'était comme si le monde était arrivé à sa fin » !

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, lors de la réunion tenue cette nuit-là, les grands-croix proposèrent à la Valette d'abandonner Birgu et de se réfugier dans la forteresse Saint-Ange.

— Birgu, dirent-ils, est miné de tous les côtés : ses défenses sont ruinées, l'ennemi est maître des fossés extérieurs. La brèche ouverte par la mine est irréparable !

Comme le signalait un chevalier, les sapeurs turcs ne s'étaient pas satisfaits de cette seule explosion et travaillaient continuellement à en préparer d'autres ; le sol, près des murailles écroulées, était si truffé de mines ennemies et de contre-mines « qu'on semblait marcher sur le cratère d'un volcan » !

— Abandonnez Birgu ! insistaient les plus anciens du Conseil. Saint-Ange, qui est encore

intact, est la plus forte de toutes les défenses. Là nous pourrons résister. Nous serons capables de résister beaucoup mieux dans ce château que de nous obstiner plus longtemps dans une défense inutile !

Il était manifeste que tous les membres présents optaient pour ce parti. Ce fut alors que le grand maître prit la parole. Se dressant face à eux, il leur tint ce discours :

— Mes chers Frères, je respecte votre avis mais je ne le suivrai pas ! Et voici pourquoi : en abandonnant Birgu, nous perdrons Senglea car la garnison ne pourra pas tenir seule. Le château Saint-Ange est trop petit pour contenir toute la population aussi bien que nous-mêmes et nos hommes. Je n'ai pas davantage l'intention d'abandonner à l'ennemi les loyaux Maltais, leurs femmes et leurs enfants. La citerne même du château ne pourrait fournir assez d'eau pour désaltérer tout le monde et la disette seule d'une chose dont on ne peut se passer nous réduirait en peu de jours ou à mourir de soif ou à ouvrir aux Turcs les portes de la place. Avec les Turcs maîtres de Senglea et de Birgu, le temps ne sera plus éloigné où le château lui-même tombera sous les tirs concentrés de leurs canons. En ce moment, ils sont obligés de disperser leur énergie et leur poudre, ce qui ne serait plus le cas si nous étions tous enfermés à Saint-Ange. Non, c'est ici, mes chers Frères, qu'il faut que nous mourions tous ensemble ou que nous en chassions nos cruels ennemis avec l'aide de Dieu !

Tous inclinèrent la tête en signe d'acceptation. Il y en eut pourtant pour suggérer au grand maître de transporter au moins les reliques, les ornements sacerdotaux et les archives de l'Ordre dans la forteresse pour les y mettre en sûreté. Mais la Valette refusa avec beaucoup de fermeté. Pour lui, il ne faisait aucun doute que si la population et les soldats voyaient la relique sacrée de l'Ordre — la main de saint Jean-Baptiste conservée dans un reliquaire serti de pierres précieuses — enlevée de l'église conventuelle, ils se considéreraient eux-mêmes comme perdus. Quant aux archives, l'Ordre ayant disparu avec eux, ils n'en auraient plus besoin ! Ainsi, le précieux reliquaire, la croix processionnelle en argent massif, la Madone vénérée de Philerme et les archives, tout resta à sa place habituelle et, pour être sûr que ses instructions seraient bien suivies, la Valette donna l'ordre de détruire le pont-levis reliant Saint-Ange à Birgu, les isolant désormais l'une de l'autre. Dès qu'il fut connu, ce fait impressionna beaucoup plus les défenseurs que tout autre discours, car chacun comprit qu'il devait rester à son poste et y mourir !

La décision prise la nuit du 23 août justifiait pleinement la réputation de grand homme de guerre que la Valette avait acquise par sa seule sagesse. Diviser les forces de l'ennemi entre les deux presqu'îles fut en cette circonstance une tactique que justifia la suite des événements : le mont Sciberras et Saint-Elme aux mains des Turcs, Senglea et Birgu occupés, la garnison de Saint-Ange n'aurait pu résister au double poids des assauts du côté terre et des bombardements de la flotte de Piali du côté mer. La Valette, comme Mustapha, savait que faire converger toute l'artillerie sur un point donné était la clef de la victoire. Par la suite, les historiens devaient être unanimes à reconnaître que le grand maître, en ordonnant aux assiégés de rester à Birgu, sauva l'île !

Mustapha ne gardait qu'un seul espoir : s'emparer de la place en réduisant par la faim les occupants que ni la force, ni la ruse n'avaient réussi à abattre.

Mais, sur ces entrefaites, il fut confronté à un problème autrement alarmant que celui causé par la résistance obstinée des chevaliers. En effet, ses munitionnaires lui firent savoir qu'un vaisseau parti charger des blés dans l'île de Djerba, et dont le retour se faisait attendre avec une impatience chaque jour accrue, avait été saisi par des galères siciliennes ; il restait aux assiégeants juste assez de farine pour les vingt-cinq jours à venir. Malte n'offrait aucune ressource de ce genre à l'armée turque qui, on s'en souvient, avait trouvé toutes les moissons et récoltes faites lors de son débarquement, en mai précédent. Mustapha et Piali prirent aussitôt des mesures pour envoyer d'autres bâtiments en Afrique, mais ce nouveau délai n'était pas sans être préoccupant. Outre cette pénurie alimentaire menaçante, il y en avait une autre, plus grave et plus restreignante encore, et qui touchait l'armement. En effet, dans le même temps, les officiers d'artillerie informèrent le commandant en chef qu'ils étaient à la veille de manquer de poudre. Malgré les énormes quantités apportées de Constantinople, les Turcs, croyant à un siège de courte durée, n'avaient pas éprouvé le besoin d'économiser leurs munitions. La flotte de Piali disposait bien de quelques réserves, mais elles étaient conservées dans le cas d'un combat naval au moment de quitter l'île. Les canons eux-mêmes, à force de servir de façon continue depuis trois mois, étaient devenus inutilisables, ce qui n'avait pas manqué d'être perçu par les assiégés, constatant une densité plus faible dans les bombardements ennemis. Dès le coucher du soleil, les bandes d'esclaves qui s'affairaient à retirer les canons des batteries le faisaient dans un profond silence, et c'était, selon Balbi, « quelque chose de très différent des cris et des clameurs de triomphe que les

hommes poussaient quand ils les plaçaient en position de tir ».

Face à un contretemps si fâcheux, et « surtout dans la crainte que le Sultan ne lui fît payer de sa tête le malheureux succès de cette expédition », Mustapha songea à prendre Mdina. Dans tous les cas de figure, c'était une opération avantageuse. En admettant qu'il fût obligé de passer l'hiver à Malte, il pourrait ainsi s'emparer de provisions fraîches, de munitions et de canons qu'il utiliserait contre les chevaliers. Si, au contraire, il devait quitter l'île, il aurait à son actif la gloire d'en avoir ravagé et pris la capitale.

Mdina ou la « Notabile » est une ville construite sur un roc à deux cent dix mètres d'altitude. Pendant leurs deux cents ans d'occupation, les Arabes l'avaient dotée de fortifications et d'un fossé de protection creusé dans la partie sud, les autres surplombant des pentes abruptes naturelles. L'ordre de Saint-Jean, en s'installant dans l'île, trente-cinq ans auparavant, n'avait pas cru devoir remédier à la faiblesse éventuelle de ses défenses. Mustapha, auquel on la représenta comme peu fortifiée, se flatta de s'en emparer dans un délai assez bref. Don Mesquita, le gouverneur de Mdina, fut avisé de ce projet et, dès que les quatre mille Turcs, janissaires et spahis s'avancèrent vers la vieille ville, il commença ses préparatifs. Il disposait d'une garnison réduite, les meilleures troupes étant parties pour Birgu au début du siège. Ce brave chevalier portugais résolut d'avoir recours à un stratagème pour intimider les infidèles, dont il devinait l'assaut inspiré par le désespoir d'un chef et le découragement d'une armée !

Comme la cité débordait de paysans venus s'y réfugier avec leurs familles pendant la tourmente

de l'été, il leur fit distribuer des uniformes. Ainsi revêtus, hommes et femmes furent invités à aller, en armes, patrouiller sur les boulevards et les bastions en se mêlant aux soldats. Don Mesquita fit également border la courtine avec tout ce qu'il put trouver de canons, de mousquets, de piques, d'enseignes et de drapeaux, de façon à donner l'illusion d'une forteresse bien défendue. Aussi, les premiers assaillants qui commencèrent à escalader les pentes s'aperçurent-ils, avec le plus grand déplaisir, que les informations concernant la faible garnison de Mdina étaient inexactes : les remparts étaient hérissés d'une foule de soldats, cependant que déjà l'artillerie se faisait entendre et tonnait de tous les côtés. Les Turcs s'arrêtèrent, consternés, et la clameur courut : « C'est un autre Saint-Elme ! C'est une autre position imprenable comme celles du bord de la mer ! » Des éclaireurs, envoyés pour reconnaître l'état général des fortifications enfermant la citadelle, confirmèrent qu'elles étaient autant peuplées sur tous les fronts, même sur celui de la partie nord que la disposition escarpée du terrain rendait imprenable. Les accortes Maltaises, dont l'ennemi ne voyait heureusement que le couvre-chef militaire, évoluaient avec beaucoup de détermination sur les remparts. Là où il avait fait halte, quelques boulets tirés des créneaux venaient comme par provocation rebondir sur les pentes séchées par le soleil et rouler jusque dans ses premiers rangs, tandis que les assiégés faisaient feu de leurs mousquets avec une prodigalité qui témoignait d'une grande réserve de munitions. Cet étalage de force, tant humaine qu'armée, acheva de démoraliser les troupes ottomanes. Sur le rapport dissuasif de ses officiers rappelant que la garnison y était reposée et bien équipée, Mustapha vint par lui-même observer la capitale dont il jugea préférable, en effet, de différer l'attaque. Il rentra au camp, « outré de chagrin, sans savoir quel parti prendre, ni de quel côté tourner ses armes. Les projets mêmes lui manquaient ». Il est certain que si le général turc avait commencé l'invasion de l'île par le siège de Mdina, comme cela avait été son intention première, il aurait réussi dans son entreprise. En concentrant les forces sur Saint-Elme et les deux presqu'îles, l'état-major avait commis une lourde erreur.

A Mdina, le rappel des troupes ottomanes apparut comme un miracle et une cérémonie d'action de grâces fut célébrée dans la cathédrale, édifiée sur le site même de la maison du Romain Publius qui avait recueilli saint Paul après son naufrage et où, le 4 novembre de chaque année, était célébrée une messe en mémoire du comte Roger de Sicile, vainqueur des Arabes, mort en 1101.

Pour beaucoup, en cette fin d'été de 1565, la retraite inespérée des Turcs était le témoignage que le saint veillait toujours sur Malte et l'annonce de leur départ prochain et définitif.

Mustapha, cependant, décida de renouveler les assauts contre Senglea et Birgu qu'il espérait, avec un peu de chance, réduire avant que l'amiral Piali levât l'ancre pour Constantinople. Bien que les tirs turcs eussent diminué en intensité à l'extérieur, les défenseurs étaient confrontés à l'éprouvante guerre des mines. Les ennemis en avaient poussé sous le fort Saint-Michel et sous le boulevard de Castille. Leurs pionniers et leurs soldats y travaillaient continuellement. « Les chevaliers, de leur côté, n'oubliaient rien pour les découvrir et les éventer. Souvent par des contre-mines, ils rencontraient des infidèles. » C'était alors des corps à corps sans

merci, à coups de pelle, de pioche et de poignard, des combats souterrains à qui des deux partis resterait maître de la chambre de la mine. Il arrivait fréquemment que les uns et les autres y périssent par l'explosion de la mine même ou ensevelis par l'éboulement et le poids de la terre soulevée en l'air et retombée sur eux. Plusieurs de ces mines, malgré la vigilance et les recherches de leurs plus habiles ingénieurs, échappèrent aux défenseurs ; en revanche, ils en poussèrent d'autres sous les postes dont les Turcs s'étaient emparés et où il en mourut un grand nombre !

Alors qu'ils étaient résolus à « finir glorieusement leur vie pour la défense de la Foi », la nouvelle de la tentative échouée sur Mdina leur procura un regain extraordinaire de vitalité. Désormais, les assiégés, ne se limitant plus à la simple défensive, opérèrent des sorties « dont ils eurent tout l'avantage ». Le fait que les Turcs se fussent regroupés autour des bastions après Mdina n'ébranla pas davantage leur confiance. Bientôt les chevaliers et les soldats en arrivèrent même à évoquer la possibilité de chasser les infidèles sans le secours de ce lâche et hésitant don Garcia. Quelle leçon pour le vice-roi et quelle fierté de pouvoir déclarer à la face de toute l'Europe : « Nous seuls avons sauvé Malte ! »

Chaque jour, le grand maître se retirait pour prier dans l'église conventuelle de Saint-Laurent où les actions de grâces étaient dites après chaque succès. Pendant toute la durée du siège, cet homme hors du commun ne négligea jamais ses devoirs, religieux ou militaires, il ne quittait son quartier général que pour aller se battre lui-même sur la brèche. Sa silhouette familière à la barbe blanche et à l'armure poussiéreuse et bosselée par endroits

était pour ceux qui l'apercevaient le plus sûr garant de la résistance de l'île. Agé, épuisé par trois mois de responsabilités et de contraintes physiques, il semblait comme animé par une flamme divine.

Brantôme rapporte ainsi qu'il avait « ouï raconter un assaut qui fut livré un jour au poste de Castille, assaut si soudain et si furieux qu'on vint appeler la Valette (alors qu'il s'était un peu retiré pour se délasser de la fatigue qu'il avait endurée toute la nuit) et annoncer que l'ennemi forçait la brèche. Lui, sans s'étonner ni s'émouvoir (car de son naturel il était froid) :

« — Il y faut aller donc, dit-il, pour les repousser, mais passons à l'église pour faire un mot de prière à Dieu ; et pour si peu que nous Le prierons, le temps n'en sera point perdu ni notre aller retardé. Cependant Dieu, s'il Lui plaît, bataillera pour nous !

« Ayant fait sa courte prière, il arrive à la brèche, trouve ses gens très vaillamment combattant, prend sa pique qu'il fait très beau voir dans la main de ce grand homme, de très belle et de très haute taille qui paraissait par-dessus tous, combat bravement et anime chacun à faire comme lui si bien que tous unanimement, combattant à l'envi par un long espace de temps, repoussèrent les ennemis dans le fossé avec une très grande tuerie... ».

Dans l'impossibilité où il était de pouvoir communiquer avec la Sicile, la Valette ne comptait plus que sur ses preux compagnons, les soldats et la population. Il ignorait qu'à Messine, la situation avait enfin bougé en sa faveur. Plus de deux cents chevaliers, commandeurs et grands-croix de différentes langues y étaient arrivés depuis le début du mois d'août et attendaient les vaisseaux pour les transporter à Malte. Désespérés par la lenteur du vice-roi, ils le harcelaient par leur présence assidue

dans le palais et ne lui épargnaient ni les reproches, ni les prières. Comme ils lui refusaient le titre d'Excellence, ce seigneur, fier et hautain, se plaignit de cet oubli. Louis de Lastic, grand prieur d'Auvergne, lui dit alors d'un air cavalier : « Pourvu, seigneur, que nous arrivions à Malte assez à temps pour secourir la Religion, je vous traiterai avec plaisir d'Excellence, d'Altesse et même si vous le voulez, de Majesté ! » Le vice-roi ne fit que sourire à ce discours et, ayant appris que ce vieux chevalier était d'une illustre naissance et avait acquis beaucoup de gloire en France et dans les guerres contre les huguenots, il le convoqua en particulier. Il lui confia que son premier dessein avait été de porter secours au grand maître mais que, sous les apparences d'une haute autorité, il n'en dépendait pas moins de Philippe II. Il avait cru deviner ce dernier favorable à une intervention à Malte et, en conséquence, il avait résolu, dès qu'un nombre suffisant de bateaux serait rassemblé, de débarquer dans l'île au moins dix mille hommes qu'il conduirait lui-même. Il avait reçu du chevalier Vincent Anastagi, excellent ingénieur, une carte précise de l'archipel maltais et des endroits favorables au débarquement des troupes.

Effectivement, le 22 août, il passa en revue les huit mille hommes réunis à Syracuse, lieu de rassemblement de l'armée de secours. C'était pour la plupart de vieilles troupes et d'anciens corps qui avaient servi dans toutes les guerres d'Italie. Il y avait beaucoup d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols et de Français, auxquels s'étaient joints des ressortissants d'autres nations européennes. L'Italien Ascanio de la Corna fut nommé maréchal de camp, Vincent Vitelli placé à la tête d'un grand nombre d'aventuriers italiens et d'autres pays, l'Espagnol Alvarez de Sande eut la charge du régiment

de Naples et Sanche de Londono de celui de Milan. Le vice-roi se réserva le commandement général.

Le vendredi 25 août enfin, à l'insu de la Valette, l'armée de secours tant attendue mit les voiles pour Linosa à bord des galères renforcées. Cette île, située entre la Sicile et l'Afrique du Nord, n'était qu'à soixante-cinq milles à l'ouest de Malte et, en raison de cette proximité même, avait été choisie pour servir de base de contact entre les « chefs » lorsque toute autre communication entre eux serait devenue impossible. C'était là que se rendait la flotte chrétienne, là qu'un message de la Valette attendait don Garcia de Toledo.

Samedi 1er septembre

Alors que les bombardements n'avaient jamais cessé sur Birgu et Senglea, les Turcs lancèrent, le 1er septembre, un nouvel assaut contre les bastions Saint-Michel et de Castille qu'ils avaient négligés, le temps de leur promenade décevante à Mdina. Mustapha et Piali voyaient avec inquiétude la fin de l'été arriver sans progrès sensible du siège. Confrontés au double problème de la pénurie menaçante des vivres et des munitions, ils dirigeaient une armée démotivée et au bord de la révolte. Il ne restait plus rien de ces troupes ardentes, pleines de courage et sûres d'elles-mêmes, qu'ils avaient débarquées au mois de mai précédent. Eprouvées par la chaleur et par des conditions d'hygiène déplorables, elles étaient davantage décimées par la dysenterie et autres maladies épidémiques que par les combats. Celui du 1er septembre, qui se prolongea toute la journée, fut soutenu avec les mêmes efforts de part et d'autre et causa les mêmes ravages que les attaques antérieures.

Algériens, corsaires de Dragut, iayalars ou janissaires, tous venus sauver leur âme dans l'île, étaient désormais convaincus que c'était par la volonté d'Allah qu'ils ne s'en étaient pas rendus maîtres. Auraient-ils su que des renforts chrétiens s'apprêtaient à débarquer, il est probable qu'ils auraient retrouvé du cœur à se battre et que leurs chefs auraient pris de nouvelles initiatives.

Les vingt-huit galères de don Garcia voguaient de concert au rendez-vous de Linosa lorsqu'elles furent prises dans une violente tempête, telle qu'il peut s'en élever quand un vent nord-ouest se met à souffler dans le canal de Malte. Dispersées au large de Linosa, des îles Egades et de la côte sicilienne, elles furent obligées de faire demi-tour pour se mettre à l'abri, beaucoup ayant pâti de cette première traversée : rames brisées, gréements détruits, équipements perdus. Le vice-roi relâcha à Favignagna, petite île en face de Marsala, sur la côte ouest de la Sicile, et y passa les quelques jours nécessaires à la réparation des dommages et au rétablissement des soldats ayant souffert du mal de mer.

Mardi 4 septembre

Le 4 septembre, la flotte enfin prête reprit la mer pour Linosa où don Garcia trouva le dernier message de la Valette qui l'attendait. Son correspondant l'informait que le sud de Malte était aux mains des Turcs et que leur flotte occupait les deux ports de Marsasirocco et de Marsamuscetto. Il lui indiquait les baies de Mgarr et de Mellieha, au nord de l'île, l'une et l'autre relativement abritées et aux plages de sable propices au débarquement des troupes. Après avoir quitté Linosa et par un concours de circonstances extraordinaire, les navires de don Garcia se trouvèrent séparés par un grand vent mêlé de pluie et d'orage qui s'éleva pendant la nuit. L'avant-garde, commandée par l'Espagnol don Cardona, s'étant hâtée à travers le mauvais temps, était arrivée en vue de Gozo où elle chercha et attendit vainement le reste de la flotte que don Garcia, après avoir doublé le cap Passero, avait conduite à Possalo, petit port de pêche à l'extrême pointe sud-est de la Sicile. Cardona vint peu après l'y rejoindre sans avoir rencontré de bateaux turcs, chassés eux aussi du canal maltais par la mauvaise mer.

Le retour de don Garcia ne passa pas inaperçu et ne manqua pas de lui attirer des commentaires peu flatteurs. Son refus à suivre les avis du grand maître et le fait qu'il eût regagné la Sicile inspiraient le doute quant à sa volonté réelle de vouloir porter secours aux chevaliers, et « ceux qui étaient sur sa flotte détestaient hautement la timide prudence du Vice-Roi et son excès de précaution ; et pour comble de malheur, plus de mille cinq cents soldats désertèrent. L'armée en peu de jours fut réduite à moins de six mille hommes... ». Il y en eut assez pourtant pour causer du tumulte et exiger de remettre aussitôt à la voile. C'était aussi le désir des officiers généraux que don Garcia, toujours irrésolu, avait réunis dans un Conseil. Il finit par se rendre à leurs vœux et à ceux de l'armée. Le 6 septembre, les troupes remontèrent à bord et, l'après-midi du même jour, au milieu de la plus intense émotion, arrivèrent en vue de Malte.

« Toute la flotte entra avec de grands cris de joie dans le canal ou détroit de Gozo. » Le vice-roi se refusant à hasarder une descente pendant la nuit, les galères groupées jetèrent l'ancre et se rangèrent à proximité des petites îles de Comino et de Cominotto.

Vendredi 7 septembre

Le matin du 7 septembre, l'opération du débarquement des troupes, des armes et des munitions se déroula sans confusion sur la plage de Mellieha. Don Garcia débarqua lui aussi pour passer les hommes en revue et, après les avoir vus prendre le chemin de Mdina, remonta à bord, non sans avoir promis aux officiers qu'il serait de retour vers le 13 ou le 14 de ce mois avec un renfort de quatre mille hommes.

En regagnant la Sicile, les galères chrétiennes firent un court détour par le sud de l'île et passèrent au large de l'entrée du Grand Port. Elles purent voir le drapeau vert de Soliman flotter dans la brise matinale au-dessus de ce qui restait du fort Saint-Elme et entendre le grondement des canons bombardant encore depuis les hauteurs de Corradino et les collines en retrait de Birgu. Comme par bravade à l'égard des Turcs et par encouragement aux défenseurs, don Garcia ordonna aux navires de saluer la forteresse de Saint-Ange et le drapeau de l'ordre. « Et quand notre armada fut alignée de façon à pouvoir les voir nettement, alors chaque galère fit feu par trois fois... »

La joie des assiégés fut intense. C'était les premiers bateaux chrétiens qu'ils voyaient depuis le début du siège. Même ceux qui avaient douté de la venue des renforts reprenaient maintenant courage. Le fait que cette flotte eût pu se montrer aussi près de la côte prouvait combien celle des Ottomans était peu disposée à livrer bataille.

La Valette et Mustapha furent informés de cette arrivée en même temps. Quoique un peu déçu par le nombre peu important du renfort annoncé, huit mille à douze mille soldats, le premier fit sortir des souterrains de Saint-Ange où ils étaient enfermés

l'un des esclaves musulmans. Il donna l'ordre de dire à ce malheureux qu'il devait sa liberté à un acte de clémence de sa part, que le vice-roi venait de débarquer au nord de l'île seize mille hommes de troupe et que le commandant en chef turc n'avait plus aucune raison de poursuivre le siège. Crut-il cette histoire ou estima-t-il préférable de prétendre s'être échappé de la garnison, toujours est-il que l'esclave gagna sain et sauf le camp ennemi. Conduit auprès des officiers puis de Mustapha, il rapporta que les chevaliers étaient en grande joie de ce que seize mille chrétiens avaient débarqué à Mellieha et de ce que le siège allait finir. Les chefs turcs furent consternés par ces nouvelles et, sans même en vérifier le bien-fondé, décidèrent d'évacuer l'île immédiatement.

Il est difficile de comprendre cette précipitation, assez proche d'une vulgaire débandade. La flotte turque était la plus puissante de la Méditerranée et aurait pu, bien commandée, s'opposer au débarquement des chrétiens ou attaquer celle du vice-roi qui n'était forte que de vingt-huit galères. L'imprévoyance, ou la prévoyance ignorante, de Piali l'avait incité à estimer que seuls les ports de Marsasirocco et de Marsamuscetto pouvaient être menacés et à négliger les autres baies abordables de l'île. L'amiral, sur la certitude que la flotte chrétienne chercherait à pénétrer dans le Grand Port à la faveur d'un combat naval, en avait fait barrer l'entrée par une chaîne d'antennes, de pieux et de barques, et tenait les bateaux en alerte pour en défendre l'accès. Cette précaution semblait désormais inutile car, dès l'annonce de l'arrivée des secours, les Turcs « se rembarquèrent avec une précipitation peu différente d'une fuite ouverte et déclarée ». Leurs troupes se retirèrent des retranchements occupés

sur les hauteurs de Corradino et sur les collines en retrait des deux presqu'îles, laissant derrière elles l'échafaudage d'une tour de siège et un basilic trop encombrant pour être démonté rapidement. Au cours de la nuit suivante, les chrétiens purent deviner la levée du camp aux nombreuses lumières et flambeaux que les Ottomans agitaient à Marsa et le long du rivage de Marsamuscetto. La garnison de Saint-Elme avait été rappelée, les batteries du mont Sciberras et du fort, dont les murs chancelants avaient été les seuls à subir l'unique triomphe de l'ennemi, avaient été enlevées. Les navires mouillant dans la baie de Marsasirocco avaient commencé à lever l'ancre pour rejoindre le reste de la flotte quand elle quitterait à son tour le port de Marsamuscetto.

La Valette avait hâte de prendre l'offensive. Au cours de la même nuit, il attendit avec impatience la venue à Birgu d'un messager envoyé par les renforts, mais les heures s'écoulèrent sans amener la visite espérée. Seuls se faisaient entendre dans le lointain les grincements des roues et les gémissements des essieux pliant sous la charge des batteries que les Turcs enlevaient des positions alentour, une artillerie dont la Valette aurait aimé s'emparer pour remplacer celle perdue au cours du siège.

En fait, dès leur débarquement, les troupes de secours, sous le commandement d'Ascanio de la Corna, avaient progressé avec lenteur, alourdies par les bagages transportés à dos d'homme, faute de bêtes. Après avoir pris contact avec la garnison de Mdina, elles allèrent s'établir sur l'escarpement naturel qui surplombe le nord-ouest de l'île et s'étend à l'est près du village de Naxxar. Alvarez de Sande, de nature impétueuse, désirait entraîner les

soldats dans un combat de nuit avec l'ennemi mais la Corna, plus prudent et parce qu'il ignorait la retraite opérée par les Turcs, décida d'attendre le lendemain pour la suite des opérations.

10

Départ des Turcs

Samedi 8 septembre

La lumière pâle et transparente de l'aurore éclairait à peine l'île lorsque les assiégés, depuis Birgu et Senglea, contemplèrent les hauteurs arides qui s'élevaient alentour, à présent désolées et silencieuses, désertées de toute présence humaine. Le drapeau vert de Soliman qui flottait avec tant d'arrogance avait disparu des crêtes. Cette vision de paix après les orages des dernières semaines semblait miraculeuse. Dès que les portes de la forteresse furent ouvertes sur l'autorisation du grand maître, la population se répandit avec allégresse dans l'espace dévasté qui s'étendait devant elle. Pour la première fois depuis des mois, les défenseurs, chevaliers, soldats, marins et Maltais pouvaient circuler sans craindre d'être la cible d'un mousquet ennemi ! Dispersés dans les retranchements et les tranchées, ils y trouvèrent des souvenirs oubliés des assaillants qui, pour l'heure, étaient occupés à s'embarquer. C'était ici une arquebuse, là une pique, un morion, une veste brigandine ou un poignard de Damas au manche richement ciselé. Dans ce qui avait été des positions de batterie redoutables, ils découvrirent des canons, des couleuvrines, de grosses pièces d'artillerie trop lourdes pour être emportées ; dans l'air limpide et déjà

tiède du matin, les cadavres gisaient abandonnés, encore parés de leurs richesses ; joyaux, bourses d'argent, broches et agrafes aux magnifiques émaux multicolores.

Pour s'informer de l'évolution de la situation chez les Turcs, la Valette expédia un corps de cavalerie jusqu'à Marsa et au mont Sciberras. De cette éminence minée et desséchée où tant de braves avaient perdu la vie, les chevaliers purent observer la lente procession des premiers navires vers la sortie du port de Marsamuscetto. Puis ils galopèrent jusqu'au fort Saint-Elme où ils s'empressèrent de hisser l'étendard à croix blanche de l'Ordre, et les « Turcs de dessus leur flotte eurent la douleur et la confusion de voir flotter en l'air les enseignes de Saint-Jean ».

En même temps qu'ils reprenaient possession du site ruiné, les chevaliers envoyèrent des messagers à Birgu pour demander l'envoi d'urgence de canons légers. Ils voulaient donner un dernier coup de grâce à l'armée en fuite ! Cependant, ils pouvaient entendre dans le lointain, de l'autre côté du Grand Port, les cloches de l'église conventuelle de Saint-Laurent carillonner joyeusement pour rappeler que le 8 septembre était aussi le jour de la fête de la Nativité de la Vierge. « Je ne crois pas musique plus douce à l'oreille, devait constater le sensible Balbi. Cela faisait trois mois que nous n'avions entendu une cloche qui ne nous eût pas appelés aux armes contre l'ennemi ; le matin, quand elles sonnèrent pour la messe, c'était à la même heure où nous avions pris l'habitude d'aller nous battre. Nous tous, très solennellement, rendîmes grâce alors au Seigneur Dieu et à sa Sainte Mère pour les faveurs qu'Ils nous avaient accordées ! »

Cette sensation de délivrance était si forte que

« les assiégés et le peuple de toute qualité, âge et sexe, sortirent aux rues, transportés d'aise, et firent toutes sortes de signes de constatation et réjouissance incroyable. La plupart, les larmes aux yeux, haussaient les mains au ciel pour remercier la divine majesté d'une si grande grâce ». Dans le bonheur de la paix retrouvée, ils ne voyaient plus les toits abattus et les murs en ruine de leurs maisons. Parfois un pan s'en détachait avec un grand bruit, comme un dernier râle. Tous avançaient à travers les rues étroites, encombrées de boulets, de pièces de métal et d'énormes blocs de pierre projetés par les basilics. Dans certaines, les barricades de protection encore debout rappelaient les dangers proches. Une foule recueillie suivit la procession des membres de l'Ordre qui s'acheminait vers Saint-Laurent pour y célébrer un *Te Deum*. A l'intérieur de l'édifice sacré, sous la voûte fraîche et sombre, se distinguait la présence rassurante du reliquaire d'argent contenant la dextre de saint Jean. Les grands-croix qui, un moment, avaient douté de l'opportunité des décisions du grand maître, en reconnaissaient aujourd'hui la sagesse et se félicitaient de s'y être soumis. Les leurs n'étaient pas morts en vain à Senglea, à Birgu et à Saint-Elme, où la garnison réinstallée et des canonniers établis sur le mont Sciberras avaient commencé à battre les navires turcs, aux coques souillées de lichens et vérolées de coquillages, et chargés de blessés et de malades. Sous la menace des batteries chrétiennes, les rameurs redoublaient d'efforts pour se soustraire à leurs feux meurtriers.

Mais, tandis qu'ils remerciaient Dieu de la levée inespérée du siège, les assiégés ignoraient que Mustapha donnait des ordres pour remettre à terre les troupes embarquées. En effet, sur le rapport

d'un groupe de spahis partis reconnaître ce qu'il en était du secours venu de Sicile, ou sur le renseignement d'un esclave échappé de Birgu, le commandant en chef avait été informé que six mille hommes seulement composaient le renfort débarqué, qu'ils étaient « sans général et commandés par des chefs indépendants les uns des autres, peu unis entre eux et qu'on ne croyait pas, s'ils voyaient les Turcs dans leurs premiers postes, qu'ils osassent quitter les rochers et les défilés où ils s'étaient retranchés ».

Prenant conscience que sa précipitation à ordonner la retraite avait été une erreur et voulant sauver sa tête, à défaut de la face, des fureurs de Soliman, il réunit un conseil de guerre. Le vice-roi d'Alger était favorable à une expédition contre ce petit nombre de chrétiens faciles à écraser, succès qui, selon lui, leur permettrait de lancer une nouvelle campagne. Piali, toujours soucieux de sa précieuse flotte, jaloux du crédit de Mustapha et pas fâché de le voir rentrer en vaincu à Constantinople, « se trouva d'un autre sentiment et disait qu'après avoir perdu l'élite de l'armée ottomane, il était dangereux de commettre un reste de troupes découragées et affaiblies par un si long siège contre des gens frais et qui brûlaient d'impatience d'en venir aux mains ». Il n'avait pas tellement tort, mais l'avis de Hassan qui reçut l'appui de Mustapha l'emporta de deux voix et le débarquement des soldats fut résolu. Il ne faut pas croire que la décision en fut bien accueillie par les intéressés qui se voyaient déjà voguant loin de cette île détestée. Ils témoignèrent une nette réticence à quitter les vaisseaux et « se plaignaient de ce qu'après un siège si long et si meurtrier, on voulait, disaient-ils, les ramener tout de nouveau à la boucherie. Il fallut, pour ainsi dire, les arracher de dessus la flotte, et ce ne fut qu'à

coups de bâtons que leurs officiers les firent débarquer » et se rassembler sur le rivage sous le commandement de Mustapha, ce dernier préférant se faire tuer à la tête de ses troupes que de mourir par la main infâme du bourreau.

Selon le plan convenu avec l'amiral, celui-ci devait remonter par la mer jusqu'aux baies de Saint-Paul et de Mellieha où Mustapha viendrait le rejoindre après avoir défait la petite armée de secours embusquée dans la région nord-est de Mdina.

Les observateurs que la Valette avait postés sur le mont Sciberras et à Saint-Elme vinrent le prévenir du revirement de l'état-major turc. Ils avaient vu les soldats débarquer sur le rivage. Sans perdre un instant, le grand maître envoya un messager à Ascanio de la Corna pour l'avertir d'un prochain combat et dépêcha un corps de cavaliers le long de la côte pour surveiller le cap pris par Piali.

C'était maintenant que se jouait le sort de l'Ordre et la Valette était conscient de la valeur des enjeux : si, par malheur, un succès intervenait en faveur des Turcs ce jour-là, cela signifierait la reprise d'un siège prolongé jusqu'à l'hiver et qui s'achèverait avec la reddition des forteresses par la famine et le manque de munitions. En même temps, ce serait donner raison à la prudence de don Garcia dont il ne faudrait espérer désormais aucun secours.

Dès que la Corna apprit les intentions de l'ennemi, il fit conduire les troupes sur le promontoire élevé de Naxxar. De cette hauteur, il pouvait apercevoir les neuf mille musulmans en marche vers le nord et, dans le lointain, les voiles des bateaux se déployant sur la mer en direction de la baie de Saint-Paul où l'avant-garde navale avait déjà jeté

l'ancre. Pour un homme de guerre aussi avisé que la Corna, la stratégie turque était facile à comprendre. Après avoir porté à son crédit une victoire aisée, Mustapha espérait retrouver la flotte de Piali au rendez-vous fixé, après un détour dans les terres en remontant vers le nord-est de l'île.

Postés sur une éminence difficile d'accès et surplombant la plaine, les soldats chrétiens avaient l'avantage de contrôler un endroit environné de défilés propices aux embuscades. Le prudent la Corna voulait y attendre les Ottomans pour les attaquer par surprise, mais c'était oublier la fougue et l'ardeur des chevaliers impatients de se battre après s'être morfondus si longtemps à Messine. « Voilà l'ennemi, s'écriaient-ils, et voilà au loin les ruines encore fumantes où ont péri nos frères ! »

Alvarez de Sande se montrait maintenant le plus pressé. Sans doute voulait-il effacer le soupçon de lâcheté qu'avait fait naître son refus déclaré en Sicile d'une intervention en faveur de Malte. « Nous ne sommes pas venus si avant pour ne rien hasarder, déclara-t-il aux autres, et pour demeurer ici les spectateurs oisifs d'un nouvel assaut que les Infidèles, s'ils voient qu'ils ne peuvent forcer nos retranchements, donneront peut-être au Gros Bourg [Birgu] ou au château de Saint-Michel... Il faut tout craindre du désespoir des Turcs... et quelle honte pour nous, ajouta-t-il, si à notre vue ils emportaient ces places qui après tout n'ont plus pour fortifications et pour murailles que le corps seul des chevaliers qui les défendent ! »

Mais déjà des troupes chrétiennes s'étaient élancées dans la plaine à la rencontre des Turcs. Elles furent aussitôt suivies par celles commandées par Alvarez de Sande. Jugeant préférable de profiter de cette disposition d'esprit intrépide, Ascanio de la Corna donna le signal de la charge générale. La

garnison de Mdina et la valeureuse milice maltaise qui attendaient postées sur le front ouest pour prendre l'armée de Mustapha par le flanc s'ébranlèrent à leur tour avec impétuosité.

Affaiblis et profondément démoralisés, certains infidèles, voyant accourir vers eux des hommes résolus et apparemment en bonne santé alors qu'eux-mêmes étaient à demi morts de soif et de lassitude, préférèrent briser tout de suite les rangs et se sauver en courant, d'autres se contentèrent d'une décharge de mousquet avant de se débander à leur tour et de s'enfuir. D'autres encore, plus téméraires, réussirent à s'emparer d'une tour de guet qui couronnait la crête de l'éperon. De là, ils ouvrirent un feu dense sur les chrétiens, un combat furieux se développa de part et d'autre, jusqu'à ce que des fantassins espagnols, bravant les tirs de front, fussent parvenus à encercler la construction. « Et ce jour-là, il n'y eut pas de quartier et ils rougirent bien leur épée du sang de l'ennemi ! » Délogés, incapables de protéger les flancs de leur armée, les Ottomans étaient maintenant en pleine déroute. Ils couraient à travers la longue plaine fertile qui s'étendait jusqu'à la baie de Saint-Paul, soulevant sur leur passage des nuages de poussière, cependant que les chevaux des spahis foulaient de leurs sabots la terre desséchée par le soleil de l'été.

Mustapha devait se révéler le vaillant guerrier qu'il n'avait jamais cessé d'être. Combattant au milieu des siens, le vieil homme avait conduit l'avant-garde, puis, peu à peu refoulé dans l'arrière-garde par la force des événements, il se trouva contraint de suivre ses troupes dans leur retraite. Par deux fois, il fut désarçonné et faillit être fait prisonnier. Seule l'intervention de courageux janissaires le sauva de cette honteuse extrémité.

La chaleur était torride et la poursuite impitoyable. Des chevaliers, pesamment armés, se débarrassèrent de leurs cuirasses pour suivre les fuyards de plus près et, quoiqu'ils trouvassent la plupart des infidèles hors de combat et couchés au sol, ils les passèrent au fil de l'épée.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et des pertes considérables que les Turcs gagnèrent la baie de Saint-Paul. Mustapha réussit à regrouper l'arrière-garde et à lui faire prendre position près de la petite baie de Salina. Il n'avait pas été sans remarquer, en effet, que dans l'ardeur de la poursuite les chrétiens n'observaient plus ni rang ni ordre et que, de ce fait, les fantassins espagnols et la milice maltaise avaient été distancés par les cavaliers. Lorsqu'il vit ces derniers à bonne portée de tir, il donna l'ordre aux janissaires armés d'arquebuses de faire feu sur eux. En un instant, l'avancée chrétienne fut rompue. Alvarez de Sande, qui commandait l'attaque, eut son cheval tué sous lui et fut précipité au sol. D'autres chevaliers furent également désarçonnés et plusieurs d'entre eux blessés. Quatre moururent « des coups dus à l'excessive chaleur de leur armure », selon Balbi, et quatre furent successivement faits prisonniers dans l'attaque puis libérés dans la poursuite, selon l'abbé Vertot qui les cite comme étant les chevaliers Marc de Toledo, Pierre de Yala, Ribatajada et un Anglais « inconnu ». L'embuscade préparée par Mustapha eut le mérite de permettre aux siens de gagner la plage où les attendaient des chaloupes.

Quant à Hassan, le vice-roi d'Alger, il avait été prévu qu'il couvrirait les dernières phases de l'embarquement. Aussi avait-il placé des arquebusiers sur les petites hauteurs dominant la baie. Après une terrible fusillade dirigée sur les poursuivants, les Algériens furent eux-mêmes attaqués par le reste des troupes pédestres chrétiennes qui avaient enfin

rejoint la cavalerie. Bientôt accablés par le nombre, ils furent contraints de se replier sur le rivage.

La baie de Saint-Paul offrait ce jour-là un spectacle extraordinaire : la surface de la mer, couverte de toutes sortes de navigations, était agitée par le battement régulier de milliers de rames. Plus loin, derrière l'île de Blata — L-Badja —, lieu connu pour être celui du naufrage de saint Paul, les vaisseaux de guerre croisaient tandis que plus au nord, dans la baie de Mellieha, les galères chargées des bagages de l'armée se regroupaient à mesure qu'elles arrivaient du sud de Malte.

Des bataillons de chrétiens, acharnés jusqu'au bout, poursuivirent l'ennemi jusque dans la mer qui devint le théâtre d'un nouveau combat. Dans l'eau rougie de sang, des barques flottaient, la coque retournée, des cadavres roulaient parmi les vagues et les hommes s'affrontaient à coups de hache, d'épée et de cimeterre, sous le crépitement des balles.

Des fantassins espagnols, de l'eau jusque sous les bras, allèrent tuer des Turcs à coups de fusil à bord des galères où ces derniers tentaient de se réfugier. Des centaines d'hommes devaient périr dans cette dernière et terrible journée qui marqua la fin du siège. Balbi avance témérairement le chiffre élevé de trois mille morts. Quel que fût le nombre, « le sang versé en abondance rendit l'eau de la baie si épaisse que, pendant les trois jours suivants, personne n'osa s'y hasarder à cause de la puanteur ».

Dans la soirée de ce samedi 8 septembre, toute la flotte du sultan se réunit au large des deux baies, enfin rejointe par les derniers navires de munitions et de vivres arrivés de Marsasirocco. Un vent léger soufflait du nord-ouest et, prenant la houle par le travers, les galères s'éloignèrent en direction de la

Grèce et de la lointaine Constantinople. Mustapha, embarqué parmi les derniers, pouvait contempler, non sans amertume et pour la dernière fois, l'ombre désolée de la crête de Wardija se découpant contre le soleil couchant en arrière de la baie de Saint-Paul, et les hauteurs de Naxxar et de Mdina.

Beaucoup plus loin et inaccessibles à son regard, disparaissaient peu à peu à l'horizon d'autres collines cachant elles-mêmes celles qui couronnaient Senglea et Birgu et qu'il avait foulées avec tant de persévérance au cours de ces derniers mois.

Troisième partie

APRÈS LE SIÈGE

11

La mort de Soliman

Après l'embarquement précipité des Turcs, l'armée de secours se retira à Mdina « pour se rafraîchir », cependant que les principaux chefs et les chevaliers se rendaient à Birgu où ils furent reçus par le grand maître, les chevaliers de la place et tous les habitants « comme des libérateurs ». Quand ils découvrirent l'état de ruine des deux presqu'îles, les nouveaux venus comprirent à quel prix Malte avait été sauvée ! Ils visitèrent les fortifications détruites, s'étonnèrent de ces brèches si larges qu'il semblait inexplicable que les Turcs eussent échoué à les franchir, les magasins sans poudre et sans provisions de guerre et de bouche. Ils eurent le cœur serré en voyant la population pâle et défigurée, « les chevaliers et le grand maître même, la barbe et les cheveux négligés, les habits sales et en désordre, comme des gens qui depuis quatre mois ne s'étaient pas déshabillés », et tous les blessés cachant leurs blessures sous des bandages. Les terribles rigueurs du siège avaient transformé les survivants en une armée de spectres, mutilés et blessés, sortant des maisons abattues ou prêtes à tomber. « Après la levée du siège, Birgu ressemblait moins à une place bien défendue qu'à une ville emportée d'assaut, rasée, détruite après le pillage et ensuite abandonnée par l'ennemi ! »

Chaque endroit évoquait un épisode tragique qui

était désigné au visiteur, aussi recueilli que pour le parcours d'un pèlerinage : « Ici est tombé Juan de la Cerda, là le neveu du grand maître s'est fait tailler en pièces, là encore des nageurs maltais ont tenté une sortie au pied de la forteresse... » L'espace désert s'étendant devant les bastions n'était pas moins impressionnant et rendu dangereux par l'effondrement imprévisible des tunnels dont le sol avait été creusé pour les mines. Il suffit à la Corna et aux siens de contempler les alentours pour comprendre à quel point cette victoire sur les Turcs dont ils se félicitaient se trouvait finalement déjà presque acquise avant leur arrivée de Sicile. Les quantités d'ennemis tués, aux corps hâtivement ensevelis dans des fosses communes, les canons brisés et abandonnés, les batteries ruinées et les restes misérables éparpillés dans le vaste camp de Marsa aujourd'hui sali et désolé, tout cela racontait l'histoire d'une armée défaite. Brantôme rapporte qu'il se trouva même un gentil capitaine espagnol pour suggérer d'amasser tous les os des Turcs morts en ce siège sans en omettre un seul et d'en dresser un monceau afin qu'il « servît à jamais d'éternelle mémoire et insigne et mémorable trophée pour les braves chevaliers qui les avaient défaits et de leur valeur, et qu'on pût dire : "Voilà une montagne des ossements des Turcs qui moururent au siège de cette place qu'ils ne purent prendre" et qu'auprès s'y dressât une aiguille en pyramide où l'écriteau fût engravé, pour signe de si belle victoire ».

Cependant, les paysans retournés dans leurs villages brûlés et leurs terres dévastées et souillées, aux arbres abattus ou coupés, éprouvaient une profonde amertume quand ils se prenaient à évoquer les raids précédents des corsaires ottomans, qui n'avaient jamais causé de tels ravages. Mais, en enterrant leurs morts, ils pouvaient trouver

quelque consolation en songeant qu'ils avaient contribué à sauver l'Europe chrétienne d'un fléau bien plus funeste.

Un service d'action de grâces fut célébré à Saint-Laurent ; les chevaliers qui avaient péri pendant le siège furent enterrés dans une grande tombe commune au château Saint-Ange, et devant l'église conventuelle fut élevée une pyramide commémorative.

Deux cent soixante chevaliers avaient trouvé la mort au cours des différents assauts et, parmi les survivants, nombreux étaient ceux souffrant de graves blessures ou estropiés à vie. Le nombre de soldats, pour la plupart espagnols, et de Maltais morts en défendant l'île s'élevait à huit mille. Au moment de la levée du siège, Birgu et le fort Saint-Michel ne disposaient plus guère que de six cents hommes vaillants, encore que beaucoup fussent couverts de blessures.

Du côté des Turcs, il était plus difficile d'évaluer les pertes, d'autant que, à l'imitation de Piali, plus inquiet de la conservation de sa flotte que de celle des vies humaines, l'état-major ne se souciait pas de ménager les troupes. C'était la guerre sainte et elle excusait tous les carnages, si meurtriers fussent-ils de part et d'autre ! L'abbé Vertot, se basant sur des sources autorisées, avance le nombre élevé de trente mille infidèles tués, chiffre aligné sur celui donné par Balbi et par d'autres contemporains. Selon J. von Hammer-Purgstall, dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, il y aurait eu trente et un mille Turcs embarqués pour la campagne de Malte, dont dix mille seulement auraient regagné Constantinople. Encore cet historien ne tient-il pas compte des marins, ni des galériens, ni de tous ceux qui suivaient l'armée avec des fonctions diverses. De plus, et faute de documents s'y référant, cette estimation

néglige les morts algériens, les Egyptiens et les corsaires de Dragut.

Cependant, les soldats de l'armée de secours apportèrent dans les deux citadelles détruites les provisions qu'ils avaient épargnées et des fournitures pour l'hôpital, tandis que les marins roulaient des barriques de vin pour désaltérer les garnisons. La Valette retint les principaux officiers qui commandaient les troupes et qu'il fit loger le plus commodément possible sous des tentes, dans les endroits les moins endommagés par l'artillerie turque. Il les traita honorablement et ils furent servis avec autant d'abondance « qu'on le pouvait dans une place qui venait de soutenir un siège de quatre mois », note l'abbé Vertot avec une aimable logique, en précisant toutefois que « les caresses du grand maître et l'exemple de la frugalité suppléèrent à la délicatesse de la bonne chère : et quand ces seigneurs prirent congé de lui, il les combla de présents et répandit beaucoup d'argent parmi leurs troupes », et l'ecclésiastique ajoute : « Le trésor de l'Ordre en fut épuisé et la Valette ne se réserva pour ainsi dire que l'espérance de le remplir dans la suite avec les dépouilles des infidèles... » Mais, avant de relancer des campagnes maritimes fructueuses, le grand maître et son Conseil devaient parer aux autres nécessités qu'exigeait la situation. Dès le départ des Turcs, ils avaient dépêché auprès des souverains européens des ambassadeurs pour leur annoncer l'heureuse victoire et délivrance du siège, « ambassade, comme le remarquait justement Brantôme, certes bien plus agréable que celle qu'envoya le pauvre grand maître de l'Isle-Adam après la prise de Rhodes, pour raconter sa misère et pitié ».

Connu le 12 à Naples et le 13 à Rome où le gouverneur, par ordre de Pie IV, l'annonça par une décharge d'artillerie, suivie de feux et d'illuminations, l'événement fut vécu comme une grande réjouissance publique : « Le magistrat cessa ses fonctions, l'artisan ferma sa boutique ; il n'y eut que les églises d'ouvertes, et le peuple y courait en foule pour remercier Dieu. » La nouvelle, propagée rapidement à travers l'Europe, devait provoquer partout la même joie et la même ferveur. L'enthousiasme toucha tout autant l'Angleterre protestante où la reine Elisabeth avait compris depuis longtemps l'importance de l'enjeu représenté par Malte : « Si les Turcs, avait-elle écrit précédemment, pouvaient avoir l'avantage de l'île de Malte, il n'est pas sûr qu'un péril plus grand menace la chrétienté tout entière ! » Elle ordonna une cérémonie d'action de grâces à la cathédrale Saint-Paul, tandis que l'archevêque de Canterbury, Matthew Parker, instituait un service de prières trois fois par semaine.

La Valette envoya son premier écuyer, le chevalier de la Roche, un fort accompli gentilhomme qui parlait « très bien français, italien, espagnol et grec », en ambassadeur extraordinaire auprès du roi de France qu'il trouva à Plessis-lès-Tours. Il fut reçu avec une grande allégresse. Le jeune souverain Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, se montrèrent empressés d'apprendre tous les détails du siège dont ils voulaient connaître les particularités. « A quoi ledit la Roche répondit si pertinemment que Leurs Majestés y prirent un très grand plaisir et en furent fort satisfaites, et surtout demeurèrent ravies d'admiration de la valeur et sage conduite de M. le grand maître. » Le chancelier Michel de l'Hospital, présent à l'entrevue, ajouta ce discours en conclusion du long rapport du chevalier : « Madame, dit-il en s'adressant à la

reine, c'est un point très remarquable en ceci, qu'en trois gros et signalés sièges qu'ont soufferts ces braves chevaliers de Saint-Jean, des infidèles et des Turcs, les grands maîtres qui ont dedans leurs places commandé ont été tous français... L'un fut le grand maître d'Aubusson, qui défendait si vaillamment Rhodes contre le soudan d'Egypte, qu'il contraignit d'en lever le siège avec sa grande honte et perte de ses gens. L'autre fut M. le grand maître de l'Isle-Adam, à ce dernier siège de Rhodes, qu'il soutint six mois durant, sans nul secours de prince chrétien et puis, réduit à toute extrémité, la quitta par une très belle et très honorable capitulation », encore que la contrainte en vint, précisa le chancelier, par la trahison d'un chevalier espagnol et celle d'un médecin juif, sans lesquelles forfaitures Rhodes n'aurait jamais été prise ! « ... Le troisième fut M. Parisot de la Valette que vous voyez de frais et de nouveau ce qu'il a fait en celui-ci et en est demeuré victorieux ! »

De cette constatation élogieuse sur le mérite et la valeur de ces trois Français, la Cour passa à l'interrogation de savoir lequel, parmi les trois sièges, avait été le plus grand. De toutes les comparaisons établies, il ressortit bientôt que c'était celui de Malte. Brantôme, qui rapporte cet entretien, expose les différents aspects de la supériorité théorique des Turcs et pourquoi la défaite que leur infligea la Valette était aussi glorieuse : l'artillerie des Ottomans était la plus puissante et tira soixante-dix mille coups de canon. Elle comptait notamment six gros doubles canons de fonte, « les mieux faits et polis que M. de la Roche vît jamais », comme le prouvait l'un de ceux abandonnés et exposé sur le port en signe de trophée. Les soldats turcs, même si leur nombre fut inférieur à celui du siège de Rhodes, étaient mieux armés, bien aguerris et bien

accoutumés aux arquebuses dont ils usaient avec adresse, après avoir délaissé arcs et flèches utilisés à Rhodes. Surtout, les renégats d'Alger que Dragut avait emmenés à Malte avaient la réputation de supplanter tous les autres en valeur et en armement. Enfin, il fallait tenir compte de la qualité des fortifications qui avaient fait de Rhodes une place toujours bonne et forte, renforcée encore pendant les deux cent quatorze ans où l'Ordre avait résidé dans l'île, alors que celles de Malte n'étaient construites que depuis quelque quarante ans que l'empereur Charles Quint avait donné l'île aux chevaliers. Ainsi donc, tous les éléments étaient réunis pour trouver le siège de Malte « plus furieux que l'autre... Aussi fut-il bien besoin à tous ces braves chevaliers maltais, capitaines, soldats qui étaient céans, de se bien défendre et se servir bien de la sage conduite de leur grand maître et général ».

Don Garcia de Toledo n'avait pas eu besoin d'attendre la venue d'un messager pour connaître l'heureux succès du secours et la levée du siège. Du haut du château de Syracuse, il avait vu passer la flotte de Piali fuyant en direction de l'est. Il fit part à Philippe II de cette victoire, la plus grande qui eût jamais été remportée sur le sultan. Elle apparaissait d'autant plus merveilleuse qu'elle survenait après des mois d'attente. Alors que chacun s'efforçait de célébrer l'héroïsme des chevaliers en cherchant les adjectifs les plus flatteurs, le souverain espagnol se contenta de noter en marge du message triomphant du vice-roi : « Cette lettre, qui n'est pas datée, doit être du 4 ou 5 septembre. »

Lorsque don Garcia était revenu en Sicile après avoir débarqué l'armée de secours, il y avait retrouvé de nombreux jeunes gentilshommes français accourus à Messine « dans l'impatience de signaler leur courage contre les infidèles ». Parmi

cette « fleur de la noblesse française », figuraient M. de Thou ; Philippe Strozzi, fils de Pierre, maréchal de France ; Timoléon de Cossé-Brissac, lui aussi fils d'un maréchal de France ; Roger de Saint-Larry de Bellegarde ; Pierre de Bourdeilles de Brantôme ; Hardouin de Villiers, seigneur de la Rivière. Ils avaient été précédés par René le Voyer, vicomte de Paulmi, bailli de Touraine, lequel était venu pour « passer au secours d'un ordre qui, depuis trois cents ans, comptait plusieurs de ses ancêtres au nombre de ses plus illustres chevaliers. Tous ces jeunes seigneurs aspiraient à s'embarquer avec le nouveau secours qu'on attendait d'Italie ».

Ils ne se languirent pas longtemps. Le 14 septembre, don Garcia refaisait voile vers Malte avec une force de quatre mille hommes environ pour protéger l'île dans le cas, fort improbable d'ailleurs, d'un retour des Turcs. La Valette le reçut courtoisement et sans l'ombre d'un ressentiment pour les longs délais dont il aurait pu lui tenir une juste rigueur. Les reproches étaient d'autant moins opportuns que, l'ayant emmené visiter les défenses ruinées, il devait lui rapporter les circonstances de la mort de son fils. Ensemble, ils inspectèrent les retranchements ennemis et marchèrent sur les remparts battus au sud de Senglea. Ils chevauchèrent également alentour, jusqu'au petit fort solitaire à la pointe extrême du mont Sciberras.

Don Garcia reprit la mer quelques jours plus tard et se dirigea vers l'est dans l'espoir de saisir quelques traînards de la flotte turque. Le 23 septembre, il touchait Cérigo, y resta embusqué pendant une semaine mais, à cause du mauvais temps, il fut contraint de renoncer à sa tentative. Le 7 octobre, il était de retour à Messine.

Alors que la flotte turque voguait vers la Turquie, Mustapha et Piali prirent la précaution de faire précéder leur retour par une galère rapide chargée d'une dépêche expliquant leur défaite à Soliman. Ce dernier, à la lecture de ce texte, ressentit une violente colère et, le foulant aux pieds, le piétina avant de s'écrier : « Il n'y a aucun de mes officiers que je puisse croire. L'année prochaine, le sultan ira lui-même conduire une expédition contre cette maudite île. Je n'épargnerai aucun habitant ! » Et il ajouta : « Mon épée est invincible mais seulement si c'est moi qui la brandis ! » Sa première fureur passée, il fit publier que ses soldats revenaient victorieux, mensonge qui évita aux généraux malheureux le châtiment de la décapitation. En même temps, il envoya un message à Piali avec l'ordre de ne rentrer dans le port qu'après la nuit tombée. Il ne tenait pas à ce que les habitants fussent les spectateurs de la déconfiture de son armée ! En dépit de ces mesures, il ne put empêcher que la nouvelle en parvînt le 6 octobre à Constantinople où elle jeta la consternation et la colère parmi le peuple. Les « chrétiens ne pouvaient plus aller par les rues de la ville à cause des pierres que leur lançaient les Turcs, lesquels étaient tous à pleurer, qui la mort d'un frère, qui celle d'un fils, d'un mari, d'un ami ».

De cette douleur brutale, le représentant de la France se fit l'écho dans une lettre ultérieure : « Depuis que la nouvelle est venue au Grand Seigneur de la déroute de son armée, écrivait-il le 25 octobre, je suis contraint par la fureur du peuple me contenir en ma maison avec ma famille, et m'est possible seulement que j'envoie des dragomans jusqu'au Divan pour les injures et insolences du vulgaire... » Il était question même que l'invincible Soliman, « irrité outre mesure, préparait en furie une nouvelle armée turquesque ».

En fait, pendant l'hiver suivant, il apparut bien que le sultan remettait en état sa flotte, dont il confia de nouveau le commandement à Piali. L'arsenal de Constantinople vibrait d'une agitation prometteuse. Galères et galiotes étaient en chantier quand un terrible incendie éclata au début de l'année 1566, réduisant à néant tous ces beaux projets. Selon l'abbé Vertot, discret malheureusement sur l'origine de cette information, la Valette « qui n'ignorait pas que tout cet armement était destiné contre lui », aurait utilisé des intelligences dans la place. D'autres voulurent imputer un tel désastre à quelque complot vénitien. Quel que fût l'instigateur de cette opportune catastrophe, « la violence de la poudre fit sauter les magasins ; la plupart des galères, qui n'étaient pas encore achevées, en furent consumées et un grand nombre d'ouvriers périrent ». Contraint de renoncer à l'expédition contre Malte, faute de temps pour reconstituer sa flotte avant le printemps suivant, Soliman préféra porter les armes contre la Hongrie. Ce fut dans ce dernier pays, durant le siège de Szigétvar, que, pendant la nuit du 5 au 6 septembre de la même année, il mourut sous sa tente, à l'âge de soixante-douze ans. Le siège était très avancé et son successeur trop éloigné. Le grand vizir Sokollu Mehemmed Pacha décida donc de taire le décès du sultan dont le corps partiellement embaumé fut transporté en litière pendant trois semaines, jusqu'à l'accession au trône sans incident de Sélim II. La disparition de Soliman inspira à Balki, « le sultan des poètes », une élégie célèbre vantant les mérites guerriers de son auguste protecteur et ami :

O toi marqué par le sceau de la gloire
L'air frémit à ton nom et la houle se soulève.
Ce jour où ta vie féconde a pris fin,
Le pourpre du parterre de feuilles mortes s'est couvert.

[...]
Ce lion des combats, cavalier mirifique
Dont le champ de courses était le monde
Trop étroit pour sa fougue. Dont le glaive aigu
Avait Magyars soumis, qui cimeterre au poing
Avait Francs éblouis, le voyez-vous gisant ?
[...]
Son corps gît blême et sa lèvre est livide,
Comme la rose qu'on vient d'arracher au rosier
[...]
Peuples, laissez éclater votre détresse,
Nuages, envolez-vous vers des déserts lointains,
Portant le souvenir de sa vertu, vous, mirages
Changez-vous en vase, qu'on y plonge son glaive
[...]

Et l'auteur conclut tristement :

Que ma plume inspirée par ce deuil force
Le monde à déchirer sa robe de victime !

Celui qui, au cours d'un règne particulièrement remarquable, n'avait connu que deux échecs, l'un à Vienne en 1529 et l'autre à Malte, de loin le plus dévastateur, était mort sans avoir réussi à anéantir l'ordre détesté de Saint-Jean. Mieux, sa tentative de l'été 1565 n'avait fait que contribuer à donner une renommée éclatante à ce « nid de scorpions » et à rendre les chevaliers fermement résolus désormais à conserver ce rocher devenu le symbole de la résistance chrétienne.

12

La mort de Jean Parisot de la Valette

Les Turcs ne devaient plus revenir à Malte et la grande victoire remportée à Lépante, le 7 octobre 1571, par la Sainte Ligue renforcée par quatre galères de l'Ordre allait mettre un terme définitif aux ambitions des Ottomans en Méditerranée.

Don Garcia de Toledo ne retourna pas davantage à Malte ; ses lenteurs et ses hésitations lui avaient mis à dos tous les chevaliers et commandeurs des différentes nations. Sur une plainte, non prouvée d'ailleurs, de la Valette adressée à Rome, le pape en aurait écrit à Philippe II. Ce dernier, pour éloigner de lui le soupçon des ordres secrets qu'il aurait passés au vice-roi, le destitua de son gouvernement de Sicile peu après et le laissa vieillir oublié à Naples, « dans une vie obscure ».

Quant au souverain espagnol lui-même, Brantôme l'associe à la grande victoire des chevaliers : « D'ici à mille ans, écrit-il, le grand roi d'Espagne Philippe sera digne de renommée et de louanges, digne aussi que toute la chrétienté prie autant d'années pour le salut de son âme, si déjà Dieu ne lui a donné sa place en son Paradis pour avoir si parfaitement secouru tant de gens de bien de Malte qui prenait le chemin de Rhodes. »

Mais Philippe II sut reconnaître où était le véritable vainqueur. Pour le remercier d'avoir conservé Malte qui « couvrait les royaumes de Naples et de

Sicile », il envoya à la Valette le commandeur Maldonnat, chargé de lui présenter, en plein Conseil, une épée enrichie de joyaux et un poignard dont la garde en or massif était incrustée de perles et de diamants, portant la devise : « Plus quam valor valet Valette », fin jeu de mots célébrant la bravoure extraordinaire du bénéficiaire. En remettant ses cadeaux, le commandeur se crut obligé de prononcer une élégie en vers dans laquelle il exaltait les vertus du grand maître au cours des différents incidents qui avaient marqué le siège : cet enthousiasme lyrique n'était pas unique, partout en Europe, des artistes s'attachèrent alors à reproduire l'histoire de la défense de Malte.

Le Saint-Père ne se hasarda pas à offrir des armes à la Valette. Il préféra l'élever au cardinalat, distinction regardée depuis toujours comme une très grande récompense et l'objet des vœux des prélats les plus éminents, et également moyen habile pour placer les grands-croix sous la tutelle papale. A la grande surprise de Pie IV, le grand maître, qui aimait la souveraineté de son ordre et voulait en préserver l'indépendance, refusa courtoisement la pourpre cardinalice. Il craignait, disait-il, de confondre ensemble deux titres « qui exigeaient différentes fonctions et qui au lieu de se soutenir réciproquement ne feraient que l'embarrasser ». Alors que certains louaient cette modestie comme un nouveau trait admirable de la personnalité de la Valette, d'autres soupçonnèrent une manœuvre politique de ce dernier, désireux de ne pas avilir ce grand titre par une dignité subalterne. Brantôme, de façon plus originale, rapporta que le grand maître repoussa tout à trac cet honneur en prétextant que « ... la croix blanche ne seyait pas bien sur le rouge comme sur le noir ». Et, « à la robe cardinale, il se contenta de la sienne et de ses belles

armes qu'il avait portées sur son corps et avait encore espérance de les porter... ».

Le grand maître en était d'autant plus convaincu qu'il devinait que Soliman n'était pas homme à accepter une défaite sans prendre sa revanche. D'ailleurs, au cours des semaines suivantes, tous les avis venus de Constantinople firent état de la construction de cent navires, ou de cinq cents voiles selon le vœu du sultan. Le 19 octobre 1565, il était question de mettre en ordre de route cinquante mille rameurs en Turquie pour le milieu du mois de mars suivant. Le 3 novembre, l'opinion à Madrid donnait comme certain le retour des Turcs à Malte, crainte suffisamment confirmée le 6 janvier 1566 pour que Philippe II prît des dispositions pour maintenir sa flotte en Sicile et promît en même temps au grand maître de lui envoyer trois mille Allemands, cinq mille Espagnols et Italiens pour fortifier Saint-Elme, Birgu étant trop détruite.

Lorsque, sitôt après le siège, la Valette avait contemplé la campagne désertée, la plupart des villages brûlés, Birgu, la résidence particulière du couvent, les forts Saint-Elme et Saint-Michel sans murailles, les fortifications en ruine, l'artillerie démontée et les canons brisés ou crevés, les maisons détruites, les citernes épuisées, les entrepôts vides, ni vivres ni argent pour les acheter, l'île enfin devenue si démunie et si faible, tout autre que lui aurait pu se laisser aller au découragement et décider de se retirer. Mais lorsqu'il pensait à la menace toujours réelle représentée par les Ottomans et à l'importance stratégique de ce petit rocher dans la Méditerranée, il se disait qu'il était urgent de restaurer et de renforcer ses défenses. Sans négliger pour autant les deux citadelles dévastées de Birgu et de Senglea qui, comprises dans les honneurs de

la victoire, furent rebaptisées la première « Vittoriosa », la Victorieuse, et la seconde « Invitta », l'Invaincue, le grand maître résolut d'édifier sur le mont Sciberras une nouvelle forteresse. Il fit donc le projet d'agrandir le fort Saint-Elme en y ajoutant d'autres ouvrages, de construire sur cette langue de terre, admirablement placée entre le Grand Port et celui de Marsamuscetto, une ville bien fortifiée, et d'y transporter ensuite le couvent et la résidence des chevaliers. Il jugeait qu'ils y seraient plus en sûreté qu'à Birgu, commandée de tous côtés par les rochers et les collines qui l'environnaient.

Pendant que les Maltais s'employaient à relever leurs ruines, la Valette travaillait à obtenir des aides financières pour réaliser son grand dessein. Charles IX y souscrivit pour la somme importante de cent quarante mille livres, Pie IV envoya quinze mille écus, Philippe II, quatre-vingt-dix mille et le roi Sébastien du Portugal trente mille cruziades. Les membres de l'Ordre répondirent de toute l'Europe à l'appel du grand maître et se dépouillèrent généreusement de leurs biens dont ils firent passer le bénéfice à Malte.

Le 28 décembre 1565, l'architecte militaire italien Francesco Lapelli débarqua dans l'île. Choisi spécialement par Pie IV pour sa compétence, il apportait avec lui les plans des remparts, et bientôt les pentes rocailleuses du mont Sciberras furent livrées aux ingénieurs et ouvriers italiens.

Le 28 mars suivant, le grand maître, en habit de cérémonie, escorté des membres du Conseil et des chevaliers, se rendit sur le site où il posa la première pierre de la cité nouvelle, la *humilissima civitas Valettae*, la « très humble cité de la Valette », pierre sur laquelle était inscrit en latin le décret suivant, pris par le Conseil :

« L'Illustrissime et révérendissime Seigneur,

frère Jean de la Valette, Grand Maître de l'Ordre Hospitalier et Militaire de Saint-Jean-de-Jérusalem, considérant tous les périls auxquels ses chevaliers et son peuple de Malte ont été exposés par les Infidèles, au dernier siège, de concert avec le Conseil de l'Ordre, et pour s'opposer à de nouvelles entreprises de la part des Barbares, ayant formé le dessein de construire une ville sur le mont Sciberras, aujourd'hui jeudi vingt-huit du mois de mars de la présente année 1566 ; après avoir invoqué le Saint Nom de Dieu et demandé l'intercession de la Sainte Vierge sa mère et de Saint Jean-Baptiste, Patron titulaire de l'Ordre, pour attirer la bénédiction du Ciel sur un ouvrage si important, le Seigneur Grand Maître en a posé la première pierre, sur laquelle on a gravé ses armes, qui sont de gueule au Lion d'or, et la nouvelle ville par son ordre a été nommée la Cité de la Valette. »

Furent jetées ensuite dans les fondations plusieurs médailles d'or et d'argent sur lesquelles était gravée cette inscription : *Melita renascens*, « Malte renaissante », avec la date. Ce fut le point de départ d'un travail intense et continu auquel chacun contribua à sa manière, qu'il fût un riche ou un pauvre habitant, avec ce sentiment de fierté de participer à un ouvrage dont dépendait le salut public. Le commandeur de la Fontaine, éminent spécialiste de l'art des fortifications, dirigeait et supervisait tous les travaux. D'autres chevaliers, en fonction de leurs talents respectifs, réarmaient les galères pour aller chercher les matériaux nécessaires en différents ports de Sicile et d'Italie, d'autres encore s'occupaient d'aller jusqu'à Lyon faire refondre l'artillerie, quand ils ne collaboraient pas au déblaiement des décombres des murailles abattues ou au comblement des tranchées, ou encore au

transport des pierres tombées pour rétablir les fortifications ou en construire de nouvelles.

La Valette se consacrait jour et nuit aux soins de la nouvelle cité, y donnant même ses audiences, quand il ne se tenait pas en personne parmi les artisans dont il partageait souvent le repas. Parfois, l'argent attendu d'Europe n'arrivait pas à temps pour les payer. Il lui substituait alors une monnaie de cuivre qu'il fit frapper, portant sur une face des mains entrelacées et, sur l'autre, ses armes écartelées avec celles de la Religion. Elle affichait pour devise : NON AES SED FIDES, avertissement recommandant de prêter moins d'attention au métal qu'à la parole inviolable. En effet, dès que l'argent arrivait à Malte, il suffisait au porteur de la présenter pour qu'elle fût échangée.

Cependant, les murs s'élevaient peu à peu et arriva le jour de la Fête-Dieu qui fut célébrée, cette année-là, avec une splendeur toute particulière. Brantôme en fut le spectateur recueilli et émerveillé. Il suivit la procession où « tout le monde se trouvait, tant M. le Grand Maître, messieurs de la Grande-Croix, commandeurs, chevaliers, que nous autres Français et gens de guerre : et pour quant à moi, je dis que c'était la plus belle que je vis jamais, car elle était accompagnée de dévotion et de guerre tout ensemble, et d'une très belle et grande noblesse ; et passant devant le port se fit une très belle et très longue salve d'artillerie et escoupeterie de galères, du galion et autres vaisseaux qui se étaient là en assez bonne quantité ; et dura fort longuement et longtemps, et la poudre n'y fut nullement épargnée. L'on en voulut faire ce jour une par-dessus toutes, tant parce que l'an passé on ne l'avait que fort peu célébré à cause du siège, que pour en rendre de plus encore grâce à Dieu de leur victoire...

« L'église était parée et tapissée d'une fort belle

tente de tapisserie, où étaient très bien portraits tous les Grands Maîtres qui avaient été depuis leur institution, et même depuis Rhodes pris, tous vêtus avec leurs grandes robes noires et leurs grandes croix dessus, fors six ou sept qui étaient armés de toutes pièces et salade en tête ». Et Brantôme ajoutait : « Je fus curieux de demander à un commandeur de la grande croix pourquoi ceux-là étaient armés plutôt que les autres. Il me répondit parce qu'ils avaient fait pour leur Religion des prouesses plus hautes, plus grandes et plus signalées... »

Tant que ces Français furent à Malte, le grand maître les logea et les entretint, leur faisant beaucoup d'honneur et très bonne chère bien qu'ils fussent « force bouches », ce qui ne manqua pas de lui causer des dépenses trop excessives, surtout après celles du siège. Il était généreux, splendide, magnifique et libéral. Brantôme se flattait de ce que la Valette se sentait honoré et glorieux de voir ses compatriotes accourus de leur propre volonté pour offrir leur vie et leurs biens. Il fit enregistrer tous les noms de ces vaillants Français dans le Grand Papier du Trésor et le fit garder dans les archives à perpétuité. C'était MM. d'Estrozze et de Brissac, M. de Bellegarde, depuis maréchal de France, MM. de Lansac, de Clermont-Tallard, les deux frères de Clermont d'Amboise, de Quermant, breton, etc.

Toutes ces libéralités et magnificences étaient sources de dépenses importantes. Pour y faire face, le grand maître eut recours à la course avec ses deux galères dont il confia le commandement à Romegas et à Saint-Aubin, tous deux capitaines gascons, fort braves et renommés, qui menèrent avec succès campagne contre les navires barbares. Le premier avait pour lieutenant le chevalier Pierre d'Esparbès de Lussan, qui devint par la suite grand

prieur de Saint-Gilles, et le chevalier François d'Abzac de la Douze servait sous les ordres du second.

Au cours des années suivantes, le grand maître allait éprouver quelques chagrins. Très attaché à la discipline de l'Ordre, il dut affronter un premier scandale peu après la victoire contre les Ottomans. De jeunes chevaliers espagnols « qui se croyaient tout permis par la joie que causait la défaite des Turcs, consumaient leur temps dans les plaisirs de la table », repas égayés de chansons satiriques où, sous prétexte de bons mots et de plaisanteries, ils portaient atteinte à la gloire des plus braves chevaliers ou à l'honneur des Maltaises les plus en vue. Ces chansons, ayant dépassé le cadre des dîneurs, devinrent bientôt publiques et des plaintes furent déposées auprès du grand maître qui fit arrêter les « chanteurs ». Pendant que le Conseil instruisait le procès, cette « jeunesse effrénée », sans égards pour le grand maître qui présidait la chambre, y pénétra en foule, « arracha avec violence des mains du vice-chancelier la plume dont il écrivait la sentence et jeta son écritoire par la fenêtre », avant de se retirer brusquement et de s'embarquer, grâce à la complicité d'amis, sur des felouques légères pour se sauver en Sicile. Le grand maître, qui les avait condamnés à quitter l'habit et à finir leur vie en prison, envoya le chevalier Caprona au vice-roi de Sicile pour que ce dernier lui livrât les rebelles. Mais comme chacun s'était prudemment retiré dans son pays d'origine en attendant que le temps jouât en sa faveur, ils demeurèrent introuvables. Cette affaire, d'un dangereux exemple par l'impunité dont bénéficièrent les coupables, n'était pas encore oubliée qu'une jeune femme que la Valette avait tenue sur les fonts baptismaux fut poignardée par son mari, un Florentin. Ce dernier réussit, grâce à

l'aide indulgente de ses compatriotes qui le firent passer en Italie, à se soustraire lui aussi à la justice du grand maître.

Peu après, une nouvelle déconvenue acheva de l'affecter. Profitant de la grande bienveillance que lui manifestait le pape pour avoir assuré le salut de Malte, il lui avait demandé de laisser à l'Ordre la disposition du grand prieuré de Rome, objet précédemment des convoitises du Sacré Collège. Pie V l'en avait assuré par un bref particulier. Mais lorsque le grand prieur, le cardinal Bernardini Salviati, mourut, sans tenir compte de sa promesse formelle, le souverain pontife conféra cette dignité à son neveu le cardinal Alessandrino. Il le dispensa même de payer les redevances ordinaires au Trésor général de l'Ordre. Ce manque de parole de la part d'un « homme plus saint par la pureté des mœurs et son immense piété que par le titre de sa dignité » émut grandement le grand maître. Il lui écrivit aussitôt pour se plaindre de cette nomination qui, de plus, privait l'Ordre de fonds si nécessaires pour la poursuite de la guerre contre les infidèles. Pie V parut se rendre à ces raisons et semblait déjà disposé à rendre le grand prieuré de Rome, malgré les termes excessifs de la lettre, lorsque l'envoyé de la Valette, le chevalier de Cambian, crut bon d'en répandre les copies. Ce comportement maladroit blessa le pieux destinataire qui refusa toute audience à l'estafette et lui interdit de se montrer en sa présence. Avisé du fait, la Valette en éprouva un nouveau chagrin.

Son humeur mélancolique ne trouvait quelque soulagement que dans les plaisirs cynégétiques. Ce fut ainsi que, le 19 juillet 1568, étant monté à cheval et escorté de son équipage de chasse, il se rendit dans la plaine proche de la baie de Saint-Paul. La chaleur y était torride et le grand maître fut frappé d'une insolation suffisamment violente pour l'obliger à s'aliter, en proie à une forte fièvre. Il s'en remit quelques jours plus tard mais resta très affaibli au cours des trois semaines suivantes. Sentant sa fin prochaine, il prit des arrangements conformes au vœu de pauvreté qu'il avait fait en entrant dans l'Ordre. Il fit libérer les cinquante esclaves attachés à sa maison et obtint du Conseil de disposer d'une somme de douze mille livres dont il employa une partie à doter la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire, « qu'il avait fait construire dans sa nouvelle ville », et distribuer le reste à ses domestiques en récompense de leurs soins.

Ces dispositions privées arrêtées, la Valette convoqua les membres du Conseil, les commandeurs et les principaux chevaliers pour une ultime audience. Il les invita vivement à vivre en bonne intelligence, dans la paix et l'union, leur recommandant d'observer la stricte obéissance à celui qui serait son successeur et de maintenir les idéaux sacrés de l'Ordre. Il accorda son pardon à ceux de ses frères qui l'avaient offensé et n'oublia pas dans son absolution les jeunes chevaliers qui l'avaient si fort irrité et auxquels il accorda la restitution de l'habit, « dans la mesure où le Conseil estimait que la discipline de l'Ordre n'en serait pas affectée ». S'adressant plus particulièrement à ses neveux, il leur recommanda de pratiquer strictement les vertus propres à leur état pour obtenir les dignités et la considération que « les hommes avaient trop souvent tendance à rechercher dans les intrigues et le soutien des Puissants ». Puis, après avoir congédié les uns et les autres, la Valette se prépara à attendre pieusement la mort. « Ce guerrier, qui pendant toute sa vie et au milieu des plus grands périls l'avait envisagée avec tant d'intrépidité, fut dans ce moment saisi d'une frayeur salutaire. » A plusieurs reprises il invoqua la protection de son

bon ange puis, cet instant de faiblesse passé, mourut paisiblement, le 21 août 1568, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

Son corps fut déposé dans l'église conventuelle de Saint-Laurent, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Philerme, en attendant d'être transporté dans l'église de Notre-Dame-de-la-Victoire où il avait exprimé vouloir être enterré.

Dès le lendemain, tout le couvent se réunit pour procéder dans les trois jours à l'élection de son successeur. Avant de mourir, la Valette avait suggéré le nom de don Antonio de Toledo, grand prieur de Castille et parent du célèbre duc d'Albe. C'était un chevalier « plein de la plus rare valeur, grand capitaine, généreux, libéral », très pieux et très attaché aux statuts de l'Ordre et à l'observance de la règle. Malgré ses grandes qualités, certains lui reprochaient d'être un peu trop imbu de son illustre maison et d'une sévérité qui n'était pas sans rappeler celle de la Valette. Il fut donc écarté. En fait, les postulants au titre étaient nombreux, tous grands-croix, parmi les premiers et les plus anciens de l'Ordre.

Au nombre des prétendants les plus remarquables se trouvait le chevalier espagnol Saint-Clement, pilier de la langue d'Aragon. Son âge respectable, sa longue résidence dans le couvent, sa modestie, le fait d'avoir tenu les différentes charges de l'Ordre en faisaient un candidat tout à fait convenable. Malheureusement, son extrême avarice et la honteuse parcimonie avec laquelle il nourrissait les chevaliers de son auberge l'avaient rendu si odieux et si méprisable que ses prétentions ne furent même pas retenues.

Cette élection, comme toutes les affaires de ce genre, donna lieu à une petite cabale montée par deux grands-croix, l'un français, le chevalier de la Motte, l'autre espagnol, nommé Maldonnat, qu'une conformité de goûts et de sentiments avait rendus confidents intimes. Prévoyant la mort prochaine du grand maître, ils en avaient préparé la succession en formant un parti. Ils s'étaient attachés ainsi un grand nombre d'amis dont ils voulaient s'assurer les voix au moment de l'élection. Tous deux, forts de cet appui acquis, recherchèrent le prétendant susceptible de leur en être le plus reconnaissant. Le 22 août, ils se présentèrent chez le commandeur de Rivalle, issu de la maison des Ursins, grand amiral et chef de la langue d'Italie. Disposant lui-même de beaucoup de partisans, il se croyait assuré d'être choisi et ne prêta pas beaucoup d'attention à ses deux visiteurs, venus lui proposer leurs voix et celles de leurs amis. Il fit mieux : il les reçut dans son lit, avec l'air froid et réservé de celui qui n'était pas vraiment concerné. La Motte et Maldonnat, blessés dans leur vanité, et estimant qu'il était exclu d'élire pour grand maître un homme qui la veille d'une élection pouvait rester couché si tard, se tournèrent alors, avec l'accord de leur parti, vers le chevalier Pierre de Monte, grand prieur de Capoue, lui aussi prétendant à la dignité. Il jouissait de nombreuses voix en sa faveur. Ce seigneur avait rempli toutes les charges et les dignités de l'Ordre, général des galères, amiral, gouverneur du château de Saint-Ange et de la presqu'île de Senglea où il avait acquis beaucoup de gloire pendant le siège. Surtout, il eut l'habileté de recevoir les ouvertures de la Motte et de Maldonnat avec reconnaissance.

Le 23 août, le couvent, s'étant assemblé dans l'église priorale de Saint-Jean, procéda au choix de deux électeurs par langue, retirée chacune dans sa chapelle particulière. Les seize électeurs obtenus

nommèrent à leur tour, et à la pluralité des voix, pour grand maître frère Pierre Guidalotti. Petit-neveu du pape Jules III par les femmes, de la maison de Monte, il en avait pris le nom.

Sitôt élu, le nouveau grand maître conduisit les obsèques de son prédécesseur. La cérémonie fut solennelle et grandiose, à la mesure de la personnalité exceptionnelle du défunt. Son cercueil fut embarqué sur la capitane désarmée et sans arbre, tirée par deux galères armées, parées de drap noir, et qui traînaient jusque dans l'eau des enseignes et des bannières aux armes des Turcs et des infidèles qu'il avait vaincus. Drapées de noir également, les deux galères qui lui avaient appartenu faisaient partie du cortège. A leur bord se trouvaient le nouveau grand maître, les seigneurs du Conseil, les commandeurs et les principaux chevaliers. Le cortège funèbre sortit du Grand Port, contourna le fort de Saint-Elme dont le funeste sort avait fait verser un moment des larmes à la Valette, et entra dans celui de Marsamuscetto. Ceux qui avaient appartenu à sa maison, officiers et domestiques tous en grand deuil, débarquèrent les premiers. Certains portaient des flambeaux, d'autres les étendards pris aux Ottomans. Venaient ensuite les membres du clergé portant le cercueil et chantant les cantiques des morts. Ils étaient suivis par ceux de l'Ordre. La dépouille de la Valette fut déposée dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire et mise en terre, et « le service divin célébré avec les cérémonies de l'Eglise et tous les honneurs qui étaient dus à la mémoire d'un si grand homme ».

Le quarante-huitième grand maître repose aujourd'hui dans la crypte de la cathédrale Saint-Jean, auprès de ses successeurs et d'un seul chevalier, sir Oliver Starkey, qui rédigea en latin l'épitaphe de son grand ami :

« Ici repose la Valette, digne d'un honneur éternel. Lui qui fut la terreur de l'Afrique et de l'Asie et le bouclier de l'Europe quand il chassa les Barbares de ses armes saintes, fut le premier à être enterré dans cette cité bien-aimée dont il fut le fondateur. »

Mais le plus bel hommage reste encore celui de Brantôme qui invite « nous autres Français, à nous tenir très heureux et très honorés d'avoir eu en notre nation un si grand capitaine, qui a tant répandu de sang des infidèles et ennemis de Dieu et de notre loi, et a beaucoup vengé celui chrétien vilainement écoulé par eux, il y a tant d'années » !

ANNEXE

Sont morts pour la défense de l'île de Malte les chevaliers, chapelains et frères servants dont les noms suivent[1].

I. Défense de Saint-Elme

Langue de Provence
Les chevaliers
Pierre de Massuez-Vercoiran, dit « le colonel Mas », Gaspard de la Motte, Louis de Macanan, Louis de Puget-Fuveau, Jean de Châteauneuf-Molèges, Honoré de Vintimille des comtes de Marseille et d'Ollioules, Aimeric de Cordurier la Pierre, Blacas d'Aups, André du Colombier, Louis de Massuez-Vercoiran, frère du colonel Mas, Jean de Gozon-Orlionac, Antoine de Châteauneuf d'Entraigues, Jean de Gelas d'Urre-Bans et Jean de Porcellet-Fos.
Les trois frères servants : Dimitri Chenault, de Pierrefeu, François Massé.

Langue d'Auvergne
Les chevaliers
Abel de Bridier-Gardampe, Louis d'Orgerolles Saint-Polque, Claude de la Roche-Aymon de la Ville-Dubois, Guillaume Damas de Saint-Bonart, Laurent de Boulieu-Jarnieu, Jean de Vernon le Bessey, Pierre de Launay et Jean de Rachel-Vernatel.

1. Liste donnée par le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Les frères servants : Marc-Antoine Christien, Antoine de Montfort, Guillaume de Combelle, Antoine de Nocheses, Louis-Raymond Roman, Antoine Barbas, Antoine Launay.

Langue de France
Les chevaliers
Claude de la Vigne-Buley, Henry de Crécy-Bligny, François du Chillau, Louis de Rognée de Ville, Simon de Clincamp Caude Coste, du grand prieuré de France ; François de Granges-Montfermier, Artus Bonnet de Breuilhac, André Robert de Lizardière, du prieuré d'Aquitaine ; Hardy de Choiseul de Chevigny, Georges du Hautay de Recycourt, Yves de la Saulcières de Tenance, Jacques de Lubart-Zemberch, François Bouer-Panchian, Antoine de Molins, du prieuré de Champagne.
Le frère chapelain Pierre Vigneron et les trois frères servants Claude Griffin, Nicolas le Bournisien, Claude Penginet.

Langue d'Italie
Les trente et un chevaliers
Le capitaine Giovanni Vagnone, Ardicinio Griselli, Vicenzo Gabrielli, Ardicino Pescatore, Emilio Scarampo, Francesco Peletta, Jacomo Martelli, Giovanni Vitello Vitelleschi, Decio Mastrillo, Girolamo Galeotto, Alessandro de' Conti, Paolo Avogadro, Pier Francesco Somaia, Alessandro Rusca, Giovann' Antonio Soler, Girolamo Pepe da Ruvo, Piero Nibbia, Nicolo Strambino, Carlo Saffeti, Giovan Battista Pagano, Mario Conti, Stefano de' Fabii, Rosso Strozzi, Giovan Francesco Gondi, Lelio Tana, Ottaviano Bozzuto, Bartolomeo Francolini, Giovan Battista Montalto, Vicenzo Bozzuto, Vespasiano di Gilestri et Ambrogio Pegullo (« tué dans la barque qui porta le dernier secours à Saint-Elme »)

ESPAGNE : langue d'Aragon, Catalogne et Navarre
Les chevaliers

Juan de Guaras, bailli de Nègrepont et commandant de Saint-Elme, le commandeur Melchior de Monserrat, gouverneur de Saint-Elme, don Felix de Queralta, Pedro Zacosta, Juan Perez Barragan, Fortunio Escudero, don Francisco de Monpalau, Antonio de Monserrate, Juan de Pamplona, Fadrique Armengol, Honorat Fernandez de Mesa, Gaspar de Guete, Balthazar de Agnyvez, Antonio de Morgut, Gaspar d'Aoyz, Miguel Bueno, don Jofre Tallada et le frère servant Juan Sola.

Langue de Castille et de Portugal
Les chevaliers
Juan Velasquez de Argote, don Christobal de Silva, Bartolomeo Pessoa, Juan Rodriguez de Villafuerte, Francisco de Britto, don Lorenzo de Guzman, Luiz Costilla de Nocedo, Fernando d'Acunha, Pedro de Soto, Juan de Espinosa et le chapelain Alonso de Zambrana.

II. Défense de Saint-Michel et de Birgu

Langue de Provence
Les chevaliers
Henri de la Valette-Cornusson, François de la Valette-Parisot, tous deux parents du Grand Maître ; Antoine de Thesan-Pujol, Balthazar de Simiane de Gordes, Jean de Corneillan-Magrin, Jean-François de Polastron la Hilière, Gaspard de Pontevez, Claude de Faudran-Laval, François de l'Estrade-Fleurac, Jacques de la Tour-Reniez, Jean de Roquefeuil la Roquette, Gaudens d'Hebrail d'Allun, d'Alons (ou de Dalon) et Lambez-Marembat.
Les quatre frères servants : Scipion Durre, Gaspard Serre, Jacques Pagali, Jacques Fellayre.

Langue d'Auvergne
Les chevaliers
Antoine du Fay Saint-Romain, « porte-étendard de la Religion », Alain de Montal la Prade, Antoine de Bressole et le maître écuyer Antoine Bernart.

Langue de France (comprenant trois prieurés)
Les chevaliers
Adrien Talmet, Esprit de Brunefay-Quincy, Troilus de Montbason, François de Millaut de Vaux, du grand prieuré de France ; Magdelon Groussy-Boingly, Nicolas Poitevin Duplessis-Landry, Guillaume de la Motte-Langlée, Olivier de la Tour de Bonnemie, Raoul Trimoral de la Trumolerye, Pierre Bureau de la Motte, du prieuré d'Aquitaine ; Baptiste de Mailly, du prieuré de Champagne.
Adrien de la Rivière fut l'un des premiers à succomber après avoir été fait prisonnier lors d'une reconnaissance de la cavalerie au début du siège.
François de la Beissière-Carouan, pilier de la langue, François Tranchant de la Barre, Laurent Olivier.
Le chapelain Martin Douay et les cinq frères servants : Firmin Verdure, Blaise Ruffin, Pierre le Clerc, Jean Bernal et Pierre le Balanc.

Langue d'Italie
Les chevaliers
Le commandeur Luigi Balbiano, Gio. Maria Castrocucco, Girolamo Balsamo, Pier Anton Barrese, Asdrubale de' Medici, don Carlos Ruffo, Giulio Cesare del Ponte, Cesare Zavarca, Giorgio Montiglio, Alessandro d'Alessi, Vespasiano Malaspina, Filippo Doria, Pompilio Savelli da Palombara, Christofano Caloiro, Alessandro Scarampo, Michele de Sis, Paolo Emilio Bozzuto, Jacomo di Castellamonte, Fabritio Valperga, Mario Fagnano, Orazio d'Aquino, Matteo di Corte, Bartolomeo Briggia, don Ercole Caracciolo, Battista Soderini, Alessandro Ridolfi, Tiberio Canfora, Paolo Boniperto, Emiliano Vialardi, Vicenzo Caroli, Bernardino Sortino, Nicolo di San Martino, Ottavio Capere et le frère servant Jacomo Rasseli.

A Birgu
Les chevaliers
Nicolo del Bene, Aleramo Parpaglia, Carlo Paladino, Francesco Daniello, Giovan Girolamo Anfora, Vincenzo Io Perno, Giovan Antonio Landolini, Stefano de' Fabii, Antonio Saccano, Annibale Strozzi, Nicolo di Settimo, Cesare Dentici, Girolamo Spetiale, Girolamo Romano, Scipione di Patti et le frère servant Ottaviano del Fiore.

ESPAGNE : langue d'Aragon, Catalogne, Navarre
Les chevaliers
Pedro Felizes de la Nuza, bailli d'Aquila, Diego Garcia Metelin, Luis Cortit, le commandeur Zapata, Alonso del Frago, Francisco Ximenes, Battista d'Aoys, Miguel de Penaroja, Francisco de Torellas, don Francisco de Sanoguerra, Martin de Sese, Juan de Santa Pau, don Jayme de Sanoguerra et Pedro Zaportella.

Langue de Castille et de Portugal
Les chevaliers
Luis de Paz, lieutenant du grand chancelier, Bendo Mesquita, Luis de Godoy, Stefano Calderon, Hernando Conteno, don Francisco de Bivero, Balthazar Payva, Bartolomeo de Macedo, Bernabé d'Acunha, Juan Vasquez d'Aviles, don Francisco Ruiz de Medina, Diego Brandaon, Simon de Melo « mort en défendant Birgu » et Simon de Melo « tombé au pied des remparts de Saint-Michel », don Henrico de Mauleon, Simon de Sousa, don Frederico de Toledo, fils du vice-roi de Sicile.
Le frère servant Rodrigo Godinez.

Langue d'Allemagne
Les chevaliers (dont il conviendrait de germaniser les noms relevés chez Bosio et Pierre Gentil :)
Torcham de Duclen, Georges d'Hassemburg, baron Georges Bes, de Boymie, Jérôme Rechuch, de Neynec, d'Estrela, d'Angle, d'Ayscube, d'Assebourre (Hapsbourg ?).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

ABELA Commendatore Fra F.G., *Della Descrittione di Malta.* Malta, 1647.

ALECCIO Matteo Perez d', *I veri ritratti della guerra & dell'assedio dati alla isola di Malta dall' armata turchesa l'anno 1565.* Roma, 1562.

BALBI Francisco da Corregio, *La verdadera relaçion de todo lo que el anno de MDLXV ha succedido en la Isla de Malta.* Barcelona, 1568.

BARBELON Jean, *Charles Quint, 1500-1558.* Paris, 1947.

BARRAS DE LA PENNE, *La science des galères, qui renferme tout ce qui regarde la construction, l'armement, la manœuvre, le combat et la navigation des galères.* B.N. MF 9177.

BAUDOUIN J., *Histoire des Chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean-de-Hierusalem.* Paris, 1624.

BEDFORD, *Malta and the knights hospitallers.* London, 1894.

BENNASSAR Bartolome, *L'homme espagnol. Attitudes et mentalités du XVIe au XIXe siècle.* Paris, Hachette, 1975.

BIANCHINI Lodovico, *Della storia economico di Sicilia.* Naples, 1841.

BOISGELIN L. de, *Malte ancienne et moderne. L'histoire des Chevaliers de Jérusalem.* 1895.

BORRICAND René, *Malte. Histoire de l'Ordre souverain, militaire et hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte.* Aix, 1981.

BOSIO Giacomo, *Dell'istoria della Sacra Religione et Illma. Militia di San Giovanni Giorosolimitano.* Roma, 1594.

BOWERMAN H.G., *The History of Fort St Angelo.* 1947.

BRADFORD Ernle, *The Great Siege.* Malta 1565. Harmondsworth, 1961.
BRANDI, *Charles Quint et son temps. 1550-1558.* Paris, Payot, 1951.
BRANTÔME, *Œuvres complètes.* Ed. Ludovic Lalanne. Paris, Renouard, 1864, 11 vol. T. 2 et 5.
BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.* Paris, Colin, 1990, 2 vol.
BUSBEC Ogier Ghislain de, *Lettres du baron de Busbec, publ. par l'abbé de Foy.* Paris, 1748, 3 vol.
CABIÉ Edmond, *Ambassade en Espagne de Jean Ebrard, Seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565.* Madrid, 1567.
CAVALIERO R., *The Last of the Crusaders.* London, 1960.
CLOT André, *Soliman le Magnifique.* Paris, Fayard, 1983.
CORSO C., *Commentarii d'Antonfrancesco Cirni Corso... e l'Historia dell' assedio di Malta diligentissiamente raccolta, insieme con altre cose notabili.* Roma, 1567.
COUSIN R.J.D., *Le siège de Saint-Elme.* Malte, 1955.
CURIONE Celio Secondo, *Nuova Storia della Guerra di Malta.* Trad. du latin par le Dr E. Mizzi. Roma, 1927.
DANSAERT, *Histoire de l'Ordre Souverain de Saint-Jean-de-Jérusalem.* Bruxelles, 1932.
DUCAUD-BOURGET Abbé F., *La spiritualité de l'Ordre de Malte.* 1955.
ENGEL Claire-Eliane, *L'Ordre de Malte en Méditerranée. 1530-1798.* Monaco. Ed. du Rocher, 1957.
ENGEL Claire-Eliane, *Le Grand Siège.* Malte. 1965.
ENGEL Claire-Eliane, *Histoire de l'Ordre de Malte.* Genève, Nagel, 1968.
FAROCHON, *Les chevaliers de Rhodes et de Malte.* Paris, 1893.
FASANO-GUARANI E., *Au XVIe siècle : comment naviguent les galères.* Annales ESC. 1961.
FERRARA Orestes, *Philippe II.* Paris, Albin Michel, 1961.
FLORIANA POMPEII, *Discorso intorno all'isola di Malta e di cio che porra succedere tentando il Turco dal impresa.* Macerta, 1576.
GAUCI Gaetano, *Il Grande assedio di Malta.* Malta, 1891.
GENTIL DE VENDÔME P., *Della Historia di Malta et Successo della guerra seguita tra quei Religiosissimi Cavalieri et il potentissimo Grand Turco Sultan Solimano l'anno 1565.*

GEOFFROY Antoine, *Briesve description de la court du Grand Turc.* Paris, 1596.
GODECHOT Jacques, *Histoire de Malte.* Paris, coll. Que sais-je ?, 1981.
HAMMER-PURGSTALL J. von, *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, 1841. vol. IV.
HAUSER Henri, *La prépondérance espagnole. 1559-1560.* Paris, Félix Alcan, 1933.
HÉRITTE, *Essai sur l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem à Malte.* Paris, 1912.
Histoire universelle des armées. Vol. 2 : *La fin du Moyen Age, l'époque classique. 1300-1700. De Soliman à Vauban. Soldats du cheval et de la forteresse.* Paris, Laffont, 1966.
HUGHES J.Q., *The building of Malta, 1530-1795.* London, 1956.
JURIEN DE LA GRAVIÈRE Amiral E., *Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II.* Paris, 1887, 2 vol.
JURIEN DE LA GRAVIÈRE Amiral E., *Les corsaires barbaresques.* Paris, 1887.
LACROIX Paul, *Vie militaire et religieuse au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance.*
LANE Frédéric C., *Navires et constructeurs à Venise pendant la Renaissance.* Paris, Renaissance, 1965.
LAPEYRE Henri, *Les monarchies européennes du XVIe. Les relations internationales.* Paris, 1967. Coll. Nouvelle Clio.
LELOIR Maurice, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires, des armes et des étoffes, des origines à nos jours.* Paris, Gründ, 1951.
LÉVIS-MIREPOIX duc de, *La France de la Renaissance.* Paris, Fayard, 1947.
LEWIS Bernard, *Istanbul et la civilisation ottomane.* Paris, Ed. J.-C. Lattès, 1990.
LOTH David, *Philippe II, 1527-1598.* Paris, Payot, 1933.
LUCINI A., *Disegni della guerra, assedio et assalti dati dall'armada turchesa all'isola di Malta l'anno MDLXV.* Bologna, 1631.

MANSEL Ph., *Constantinople. La ville qui désirait le monde. 1453-1924.* Paris, Ed. du Seuil, 1997.

MANTRAN Robert, *La vie quotidienne à Constantinople au temps de Soliman le Magnifique et de ses successeurs. XVIe et XVIIe siècles.* Paris, Hachette, 1965.

MARTEILHE de Bergerac Jean, *Mémoires d'un galérien du Roi-Soleil.* Paris, Mercure de France, 1982. Ed. annotée et préfacée par A. Zysberg.

MIÈGE, *Histoire de Malte.* Paris, 1840, 3 vol.

MOLLE S., *L'Ordine de Malta e la Cavalleria.* Roma, 1929.

MONTAGNAC, *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.* Paris, 1863.

Navire (Le) et l'économie maritime du Moyen Age au XVIIIe siècle, principalement en Méditerranée. SEVPEN, 1958.

NICOLAY Nicolas de, *Dans l'empire de Soliman Le Magnifique.* Paris, Press. du CNRS, 1989.

NICOT Jean, *Jean Nicot, ambassadeur de France au Portugal au XVIe siècle. Sa correspondance inédite.* Paris, 1897.

PERNOT Hubert, *Le siège de Malte.* Trad. de P. Gentil de Vendôme. Paris, 1910.

POZZO B., *Historia della sacra religione militare di S. Giovanni Gerosolimitano, detta di Malta.* Verona, 1703.

REVERSEAU J.-P., *Armes insolites du XVIe au XVIIe s.* Paris, Ed. de la Réunion des musées nationaux, 1991.

ROSSI E., *Storia della marina dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, di Rodo e di Malta.* Roma, 1926.

SANMINIATELLI-ZABARELLA, *L'Assedio di Malta.* Torino, 1902.

SCHERMERHORN E.W., *Malta of the Knights.* London, 1929.

SERROU Henri, *L'Ordre Militaire et Hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte.* Paris, 1963.

TAAFE J., *History of the Order of St John of Jerusalem.* London, 1852.

TEIXEIRA DA MOTA Cdt Avelino, *L'art de naviguer en Méditerranée du XIIIe au XVIIe siècle* (dans : *Le Navire,* SEVPEN, 1958).

VARILLON, *L'épopée des chevaliers de Malte.* Paris, 1957.

VASSALLO G.A., *Storia di Malta.* Malta, 1848.

VERTOT abbé, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.* Paris, 1726. T. 3 et 4.

VITON DE SAINT-ALLAIS, *L'Ordre de Malte : ses Grands Maîtres et ses Chevaliers.* Paris, 1839.

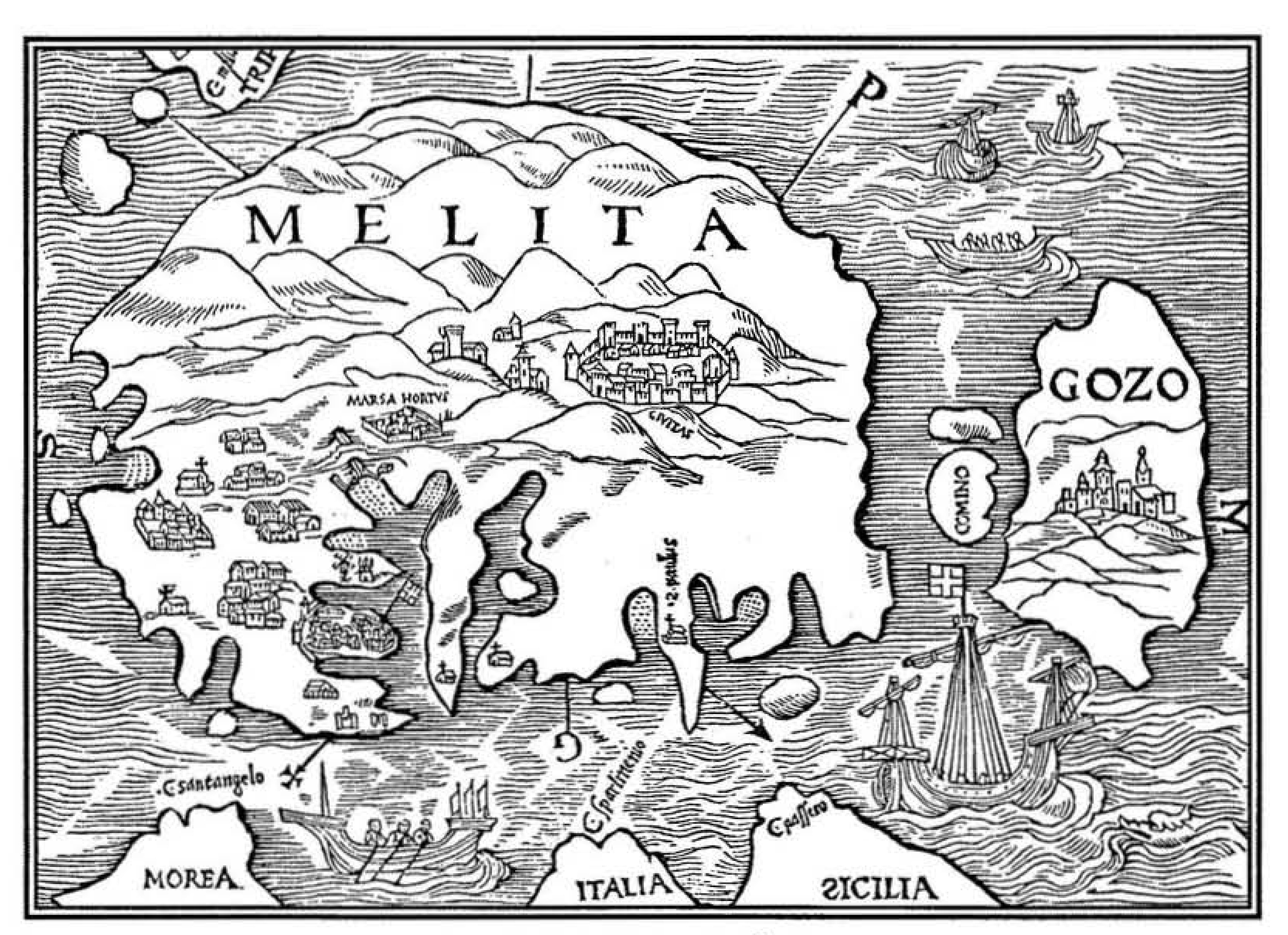
WEINSTEIN Gilles, *Soliman le Magnifique et son temps.* Paris, 1992.

WISMES Armel de, *Les Chevaliers de Malte.* Paris, France Empire, 1972.

ZAMMIT sir T., *Malta, the Islands and their history.* Malta, 1926.

ZYSBERG André, *Les galériens. Vies et destins de 60 000 forçats sur les galères de France, 1680-1748.* Paris, Ed. du Seuil, 1987.

ZYSBERG A., BURLET R., *Gloire et misère des galères.* Paris, Gallimard, 1988.



MALTE AU XVIe SIÈCLE

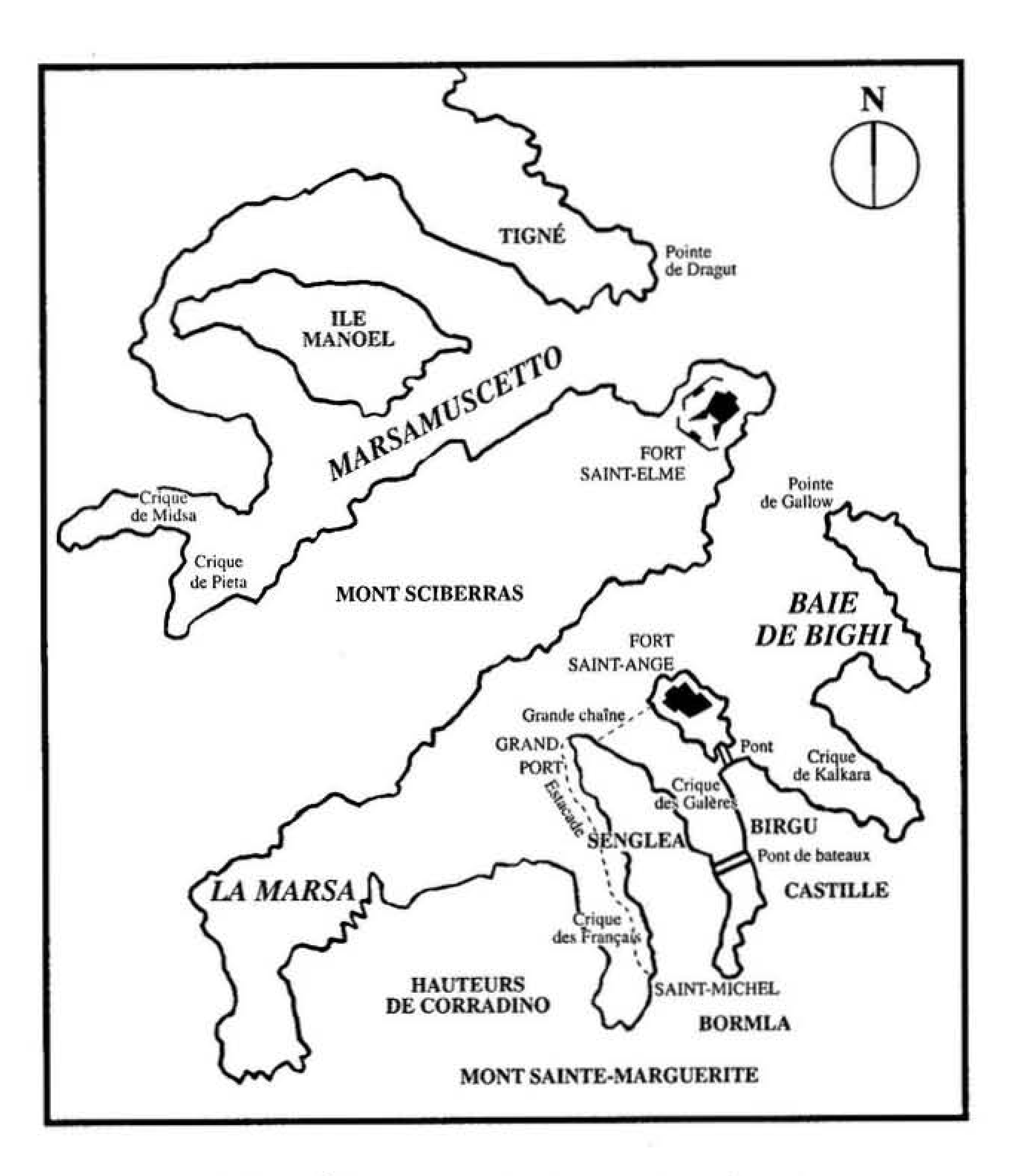


Au XVI[e] siècle

ARCHIPEL MALTAIS

Au XX[e] siècle





LES DÉFENSES DE MALTE EN 1565

TABLE